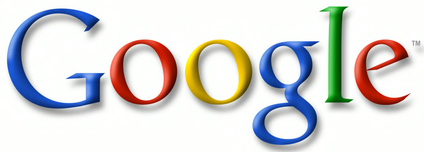


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

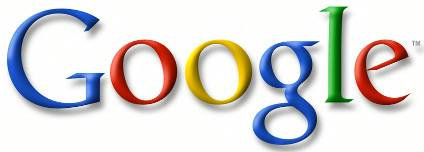
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582612 7

74

Academy of Notre-Dame

WEST RITTENHOUSE SQUARE.

Sewing.

Senior Class.

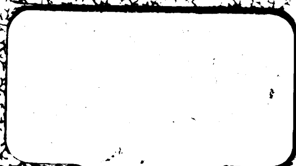
2nd Premium merited by

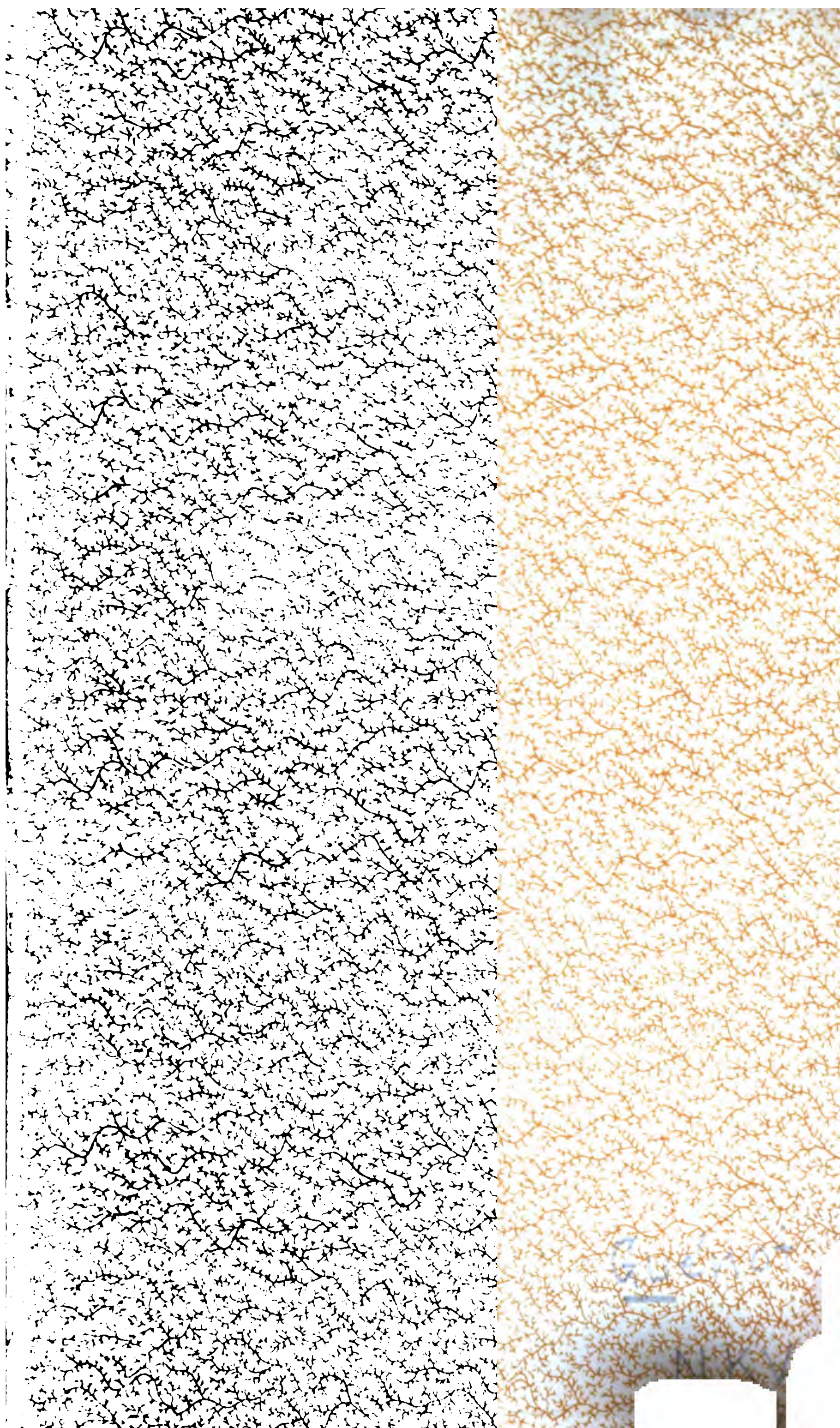
Miss Fannie Sweeny

Philadelphia, June 24th 1870

Sr. Julia

McLAUGHLIN BROTHERS PRS.





ÉPOPÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

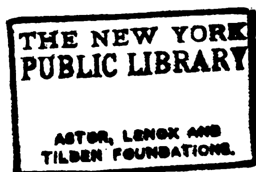
LE SANCTUAIRE D'IRMENSUL.

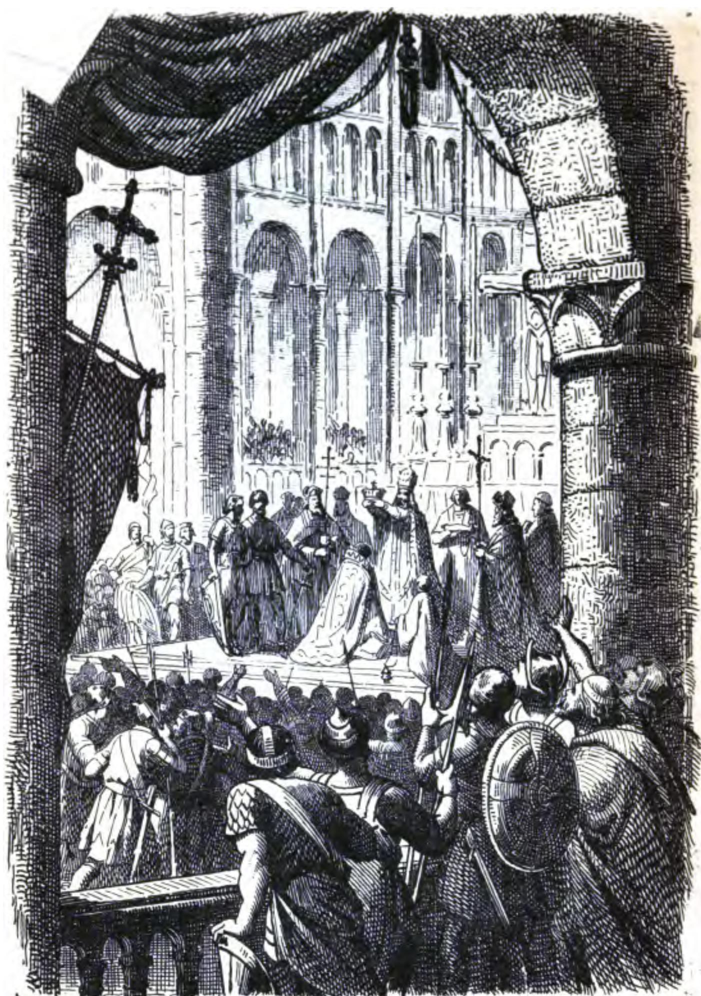
N° 9.

LES ÉPOPÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

*1. Sigismer, ou la Marche des Francs.
*2. Les Abeilles d'or.
*3. Le Fils aîné de l'Eglise.
*4. Chramn le maudit.
*5. Les Mystères du palais de Braine.
*6. La Villa de Héristall.
*7. Lampégia, ou la prisonnière des Arabes.
*8. Warderick.
*9. Le Sanctuaire d'Irmensul.
*10. Le Roi de la mer.
*11. L'héritier de Duncastel.
*12. Guillaume Hubray, scènes de la vie féodale.
13. Yves le Mayeur.
14. Le Redresseur de torts.
15. Le Soldat de la croix.
16. Réginald.
17. Le Maître de Hongrie.
18. Le Juge du roi.
19. Le Chevalier au cor d'argent.
20. Phélippa, souvenir du règne de Charles VII.
21. L'Espion, ou les Anglais chassés.
22. Le Comte de Saint-Yon.
23. La Fiancée de Pise.
24. Le Pâtre des Alpes.
25. Le Baron de Moncorvo.
26. Marie de Blamont.
27. La Mothe-Friars, ou la conspiration.
28. La Fille de l'Usurier.
29. Le Capitaine hollandais.
30. Ange de Brancaléon.
31. Le Prisonnier de la Bastille.
32. Emma Vaubellier.
33. Un souvenir de la Terreur.
34. Le Transfuge.
35. Le Grenadier de la Garde.
36. Le Franc tireur.

L'astérisque indique les volumes en vente.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



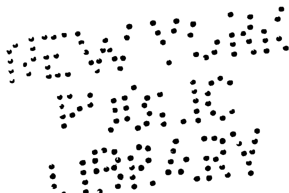
Le Pontife monta à l'autel: il prit la couronne impériale et la posa sur la tête de Karl.

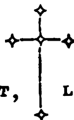
LE SANCTUAIRE

D'IRMENSUL

PAR

C. GUÉNOT.

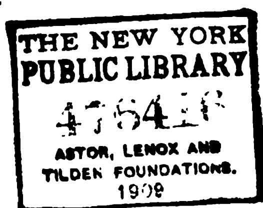




PARIS
P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

H. CASTERMAN
TOURNAI.
1866



TOUS DROITS RÉSERVÉS.

LE

SANCTUAIRE D'IRMENSUL.



I

Un Chef Saxon.

Depuis quatorze ans, Karl-le-Grand tenait dans ses mains puissantes le sceptre des Francs. Pendant cette période déjà longue, il n'avait point eu de loisirs à dépenser dans ses villas ou ses palais royaux; il n'avait cessé de parcourir l'Europe, à la tête de ses légions, pour dompter les ennemis qui se ruaient périodiquement sur ses Etats. A quarante ans, le fils de Peppin avait plus fait qu'il ne fallait pour illustrer un règne. Au début de sa glorieuse carrière, quand il partageait l'autorité avec son frère Karloman, seul il avait réprimé les mouvements de l'Aquitaine. Puis, son frère étant mort en 771, laissant deux enfants au berceau, il avait saisi la plénitude du pouvoir et commencé résolument les deux grandes œuvres qui devaient remplir sa vie : la soumission des Barbares et la civilisation de ses peuples. Rapide comme la foudre, il se précipite au-

Transfer from Circ. Dept. JUN 26 1909

delà du Weser, triomphe des Saxons, leur impose la paix, et court en Italie, où Desidérius, roi des Lombards, agissait en ennemi. Karl force les Alpes, prend Vérone, emporte Pavie, se rend maître de Desidérius, qu'il renferme dans un couvent. Adalghis, le fils du dernier roi des Lombards, s'enfuit à Constantinople.

Après avoir porté ses armes jusqu'à l'Ebre, promené partout en Occident la terreur de son nom, et élevé pour ses fils Peppin et Louis deux trônes, l'un en Italie, l'autre en Aquitaine, Karl tourna toutes ses forces contre les Saxons de nouveau révoltés. La lutte recommença, plus terrible que jamais, en 782. Le roi conduisit lui-même la guerre avec sa vigueur ordinaire; en deux campagnes, dont la dernière se termina par deux effroyables batailles, il écrasa ses ennemis et les réduisit à l'impuissance.

La Saxe, épuisée de sang, dévastée par le fer et la flamme, se soumit pour échapper à une entière destruction. Witikind, son chef national, un héros qui, dans sa haine infatigable, était allé chercher des auxiliaires jusque chez les hommes du Nord, comprit que le génie du roi des Francs l'emportait, et que rien ne pouvait résister à la force de son bras. Réfugié aux extrémités du pays, à l'abri de quelques forteresses, avec les débris de ses troupes, le guerrier saxon, n'ayant plus de confiance dans les dieux de la Germanie, attendait tristement la détermination de son ennemi. Karl, respectant le noble caractère de Witikind, aima mieux le gagner que l'accabler; il lui envoya des députés pour lui offrir la paix à des conditions honorables, s'il voulait reconnaître sincèrement la suprématie des Francs. Il lui fit dire de s'en remettre sans crainte à sa foi royale, et de venir le trouver à son palais d'Attigny-sur-Aisne. Witikind demanda des sûretés, qui lui furent accordées: des otages lui furent remis, et il consentit à se

rendre à la cour de Karl. C'était au mois d'août de l'année 785. La guerre avait cessé depuis près d'un an. Le roi, dans cet intervalle, avait tenu le champ-de-mai à Paderborn, et travaillé à pacifier la Saxe par la clémence, après l'avoir soumise par la force.

Fidèle à sa promesse, Witikind parut au palais d'Attigny avec ses plus illustres compagnons, dont la plupart, comme lui, avaient été les fanatiques adorateurs des dieux de la Walhalla, ce paradis de la religion d'Odin. L'un d'eux, nommé Armisus, était apparu dans toutes les guerres de la Saxe, depuis que Karl régnait, comme l'incarnation du génie de l'antique barbarie. Aux yeux de cet homme étrange et redoutable, aussi puissant que Witikind, la lutte n'existait pas seulement entre deux nationalités; mais surtout entre deux cultes, celui du Christ professé par les Francs, et celui d'Irmensul, la grande divinité de la Saxe. Armisus était dans la force de l'âge, de haute taille, de visage farouche, d'une force peu commune; sa longue chevelure tombait en désordre sur ses larges épaules, et sa barbe inculte lui couvrait la poitrine. Malgré les défaites répétées de ses compatriotes, il opinait dans les conseils pour une guerre à outrance; et, naguère encore, il avait déclaré que la Saxe devait périr, s'il le fallait, plutôt que de subir le joug du vainqueur et l'ascendant de la foi chrétienne. L'autorité de la parole d'Armisus était grande, son influence égale, sinon supérieure à celle de Witikind; toutefois, le sentiment des maux présents, la crainte d'une totale destruction, l'emportèrent dans l'esprit des chefs sur les implacables propositions d'Armisus.

Le Saxon, voyant Witikind décidé à se rendre au pays des Francs, déclara qu'il le suivrait à Attigny. Ce n'était point dans le but de faire honneur au chef, mais pour surveiller sa conduite. Il se défiait de Witikind, bien que celui-ci eût donné à sa patrie des gages

multipliés de son infatigable dévoûment, et exposé mille fois sa vie pour elle sur les champs de bataille.

Arrivé à la cour de Karl, Witikind y reçut une hospitalité vraiment royale ; il y vit de près son terrible adversaire, et put étudier dans l'intimité le plus grand des hommes. La religion chrétienne s'offrit alors au chef Saxon sous un tout autre aspect ; et lui, qui avait si cruellement persécuté les disciples du Christ, il reconnut bientôt la vérité des enseignements de l'Eglise. D'une intelligence vaste et pénétrante, il ne se borna pas à admettre la divinité du christianisme, il résolut d'être conséquent avec ses convictions nouvelles et de demander le baptême. Ayant réuni ses compagnons, il leur déclara franchement ses intentions et les exhorta à l'imiter.

Armisus, présent à cette communication du chef, ne put dissimuler l'indignation profonde qu'il ressentait, et il l'exprima en termes énergiques.

— Quoi ! s'écria-t-il, tu es notre chef et tu désertes nos autels ? Sied-il à un brave de nier le culte de la patrie, les divinités qu'ont adorées nos pères, et d'abandonner le sanctuaire d'Irmensul ?

— Ces dieux dont tu parles, répondit Witikind, sont de vains simulacres ; nous étions dans l'erreur en les invoquant. Nos défaites, nos malheurs prouvent qu'ils sont impuissants à défendre ceux qui les servent. Tu sais bien que nous n'avons tiré d'eux aucun secours dans nos détresses ; nos sacrifices, nos offrandes, nos prières ont été inutiles. Irmensul ne nous a point préservés du bras de Karl.

— Ils sont vaincus avec la patrie ; mais ils prendront avec elle leur revanche, si nous sommes des hommes, si nous ne cédons point à la fortune.

— Que veux-tu donc que nous fassions ? Penses-tu que nos champs dévastés n'ont pas été engraissés

d'assez de cadavres, arrosés d'assez de sang? La fleur de notre jeunesse a été moissonnée dans les combats; nos villes et nos villages fumants, en ruines, proclament que la défense est désormais impossible.

Armisus sourit amèrement, et laissa tomber sur le chef un regard hautain. Celui-ci reprit :

— Je vois avec douleur que tu préfères la ruine entière de la nation à la soumission qu'exigent les circonstances. Tel n'est pas mon avis.

— Tu désespères trop tôt, répliqua le Saxon : notre territoire est vaste; le temps réparera nos désastres; de nouveaux guerriers surgiront du sol et nous permettront bientôt de renouveler la lutte.

— Aurons-nous plus de chances de succès que par le passé?

— Peut-être.

— Où puises-tu donc de telles espérances?

— Ecoute, et tu comprendras que nous ne sommes pas à bout de ressources; l'avenir nous offrira, sans aucun doute, le moyen de recouvrer notre indépendance un instant perdue.

— Un traité solennel a été juré, interrompit Witikind.

— J'en conviens, mais ce n'est pas ma faute si nous avons fait la paix avec Karl. Aussi j'entends que cette paix ne soit qu'une trève pour nous préparer à une autre levée de boucliers, comme il est arrivé tant de fois.

— Tu comptes donc fermement sur le succès à venir? demanda le chef.

— Assurément, et j'ai de bonnes raisons pour cela : je ne parle ni n'agis à l'aventure.

Armisus était le chef d'une association occulte dont le but était le triomphe des dieux de la Germanie et l'exclusion du Christianisme que des apôtres généreux voulaient implanter dans la Saxe. Souvent il avait dicté

ses volontés à Witikind, qui ne connaissait point, mais soupçonnait seulement le pouvoir mystérieux dont le Saxon disposait. La société qu'Armisus dirigeait avait de vastes ramifications ; elle s'étendait en Pannonie, où les tribus hunniques s'étaient établies, et d'où elles menaçaient sans cesse la Gaule ; elle avait également des adeptes en Italie, où régnait le jeune Peppin, fils de Karl. Les Lombards ne renonçaient point à l'espoir de secouer le joug des Francs. Witikind pressentait les intrigues d'Armisus ; toutefois il répliqua avec fermeté :

— J'ai engagé ma foi au roi des Francs, je ne la violerai point.

— Il ne te reste plus qu'à te faire chrétien, dit Armisus avec un accent ironique.

— J'ai examiné la religion du Christ, répondit le chef; je la connais assez maintenant pour confesser qu'elle est véritable.

— Je te félicite, ajouta le Saxon ; tu dépasses mon attente ; je ne croyais pas deviner si juste.

— Tu ne dois pas ignorer que je parle toujours avec franchise, repartit gravement Witikind. Je serais un lâche si je rougissais de proclamer mes convictions.

— Tu ne crains donc point le courroux d'Irmensul ? demanda Armisus, dont le cœur débordait d'une sourde colère. Ne sais-tu pas que nos compatriotes blâmeront ta conduite ?

— Irmensul n'est rien, dit le chef. Souviens-toi comment, il y a treize ans, Karl franchit le Rhin à la tête de ses terribles légions ; il envahit hardiment le canton de la Haute-Lippe, dont les forêts et les montagnes virent jadis les grands combats d'Arminius, de Varus et de Germanicus. Il marcha droit à Ehresbourg, place puissamment fortifiée par la nature et la main de l'homme ; elle était à la fois notre citadelle et notre sanctuaire. Au sommet de la montagne, sur lequel est

bâtie la cité, s'élevait, dans un noir massif d'arbres séculaires, le temple d'Irmensul. Sur la colonne sacrée, symbole de celle qui soutient le monde, nous adorions la statue du dieu ; il était représenté armé, tenant de la main droite un étendard, sur lequel une rose était peinte, et, de la gauche, une balance pour peser le sort des combats. Nos plus braves guerriers, réunis dans la ville, avaient juré de mourir, plutôt que de laisser violer le sanctuaire ; ils périrent en effet noblement sur les remparts de la forteresse ; mais ils n'empêchèrent point les Francs d'emporter Ehresbourg. Tu les as vus, comme moi, guidés par leurs valeureux chefs, se ruer sur le temple, fouler aux pieds les cadavres des prêtres, et s'emparer des trésors qui y étaient accumulés. A l'ordre du roi, ils ne craignirent pas d'attaquer les murailles révérées du sanctuaire, qu'ils démolirent en trois jours, sans que les dieux intervinssent pour éloigner ceux que nous nommions des profanateurs. Ils ébranlèrent la colonne d'Irmensul, la renversèrent et brisèrent la statue du dieu de la Saxe. Nous appelions à grands cris la vengeance du Ciel sur ces audacieux ; mais les railleries des Francs répondaient seules à nos invocations. Bien plus, le maître de l'univers parut applaudir à l'œuvre de destruction. Les fontaines et les ruisseaux du voisinage avaient tari sous l'action d'un été aride et brûlant ; la terre était desséchée ; le lit même de la rivière qui arrose la vallée d'Ehresbourg était à sec ; une soif ardente tourmentait les Francs ; tout à coup, vers midi, voici que d'un torrent desséché jaillirent des eaux si abondantes que l'armée entière put sè désaltérer[1]. Karl a vaincu les dieux de la Saxe aussi bien que ses guerriers. Pourquoi voudrais-tu que je demeurasse fidèle à ces divinités qui n'ont pas même su se défendre

(1) Henri Martin, *Histoire de France,* T. 5.

elles-mêmes? Quant à nos compatriotes, loin de censurer ma conduite, ils l'approuveront, car un grand nombre déjà se sont faits chrétiens.

— Tu as bonne mémoire, dit avec dépit le Saxon.

— J'ai réfléchi, j'ai étudié; et, en proclamant la vérité du Christianisme, j'obéis à une foi inébranlable. L'histoire de nos luttes, que je viens de retracer, m'éclaire et me confirme dans mes convictions nouvelles.

— Soit; tu ne dois pas avoir oublié non plus les horribles traitements que Karl, ce roi chrétien, que tu reconnais pour ton maître, a infligés à nos frères. Après la victoire que nous remportâmes sous tes ordres, au pied du mont Sonnethal, sur les lieutenants du prince des Francs, Karl, furieux de cet échec inaccoutumé, réunit à la hâte ses milices, et se précipita à leur tête au-delà du Rhin. A peine eut-il paru au cœur de nos provinces qu'une terreur panique s'empara de nos guerriers, ils s'enfuirent sans avoir combattu; et, demeuré sans armée, tu fus obligé de te réfugier chez les hommes du Nord. Le roi des Francs, désormais implacable, et résolu de venger par des supplices le sang de ses prêtres et de ses soldats tombés sous nos coups, convoqua tous les chefs saxons à Verden; je m'y trouvai; car, malgré la part que j'avais prise à la guerre et le danger que je pouvais courir, je refusai d'abandonner le pays. Karl parut sur son trône, entouré de ses leudes couverts de fer et d'armes brillantes; son visage était sévère, irrité; il nous reprocha ce qu'il appelait notre révolte, et nous déclara qu'il infligerait un châtiment exemplaire aux instigateurs du mouvement. Un silence profond accueillit ces paroles peu rassurantes. Alors, le roi, d'une voix menaçante, ordonna que tous ceux de nos compatriotes qui avaient pris part à la résistance lui fussent livrés. J'osai dire qu'il réclamait une

chose impossible, et que nous ne pouvions devenir les traditeurs de nos frères. Karl, irrité, ordonna que ses volontés fussent obéies. « J'anéantirai votre nation par le fer et le feu, si vous ne vous rendez point à mes commandements, » dit-il. Les chefs présents cédèrent avec douleur, tout en suppliant le vainqueur d'user de clémence ; mais ils parlaient à un homme de bronze. On lui amena quatre mille cinq cents infortunés ; il les traduisit devant un tribunal militaire, qui les condamna à la mort, en leur appliquant la loi contre les traîtres. Les victimes furent décapitées en un seul jour, et les flots de leur sang généreux arrosèrent la plaine de Verden. Il n'y a pas deux ans que s'est accomplie cette effroyable exécution ; le sang versé fume encore dans les champs désolés de la Saxe, et la tombe n'a point entièrement dévoré les cadavres frappés par le glaive des bourreaux. Non, toi, notre chef, tu ne peux adopter la religion de l'homme qui a pris tant de fois la vie de nos frères. Souviens-toi, Witikind, souviens-toi !

L'illustre guerrier garda le silence. Les événements qu'Armisus évoquait d'une voix vibrante et passionnée, il les avait déplorés plus que personne, et ils étaient encore présents à son esprit. Mais les lumières de la vérité inondaient son âme ; il voyait clairement, d'un côté, l'inanité de la religion d'Irmensul, et de l'autre, la divinité du Christianisme. Ainsi éclairé, Witikind n'était pas homme à reculer : sa résolution prise, il demeura inébranlable. Le Saxon, les bras croisés, le regard ardent, considéra un instant le chef; puis, croyant l'avoir ébranlé, il reprit :

— Tu seras fidèle aux traditions de nos pères ; tu ne renieras point la Saxe, ta patrie.

— Je n'ai rien à renier que mes erreurs passées, répondit Witikind. Chrétien, j'aimerai toujours mon pays, et je serai prêt encore à me dévouer pour son bonheur.

— Tu veux donc recevoir le baptême?

— Oui, et je n'ai pas à m'en cacher.

— Eh bien! reçois-le; ce n'est pas moi qui t'en ferai un crime. Mais que cette feinte initiation au Christianisme te serve à mieux tromper Karl.

— Penses-tu donc, s'écria le chef hors de lui, que je sois vil à ce point de me déclarer l'adepte d'une religion à laquelle je ne croirais pas?

— Tu joues admirablement ton rôle, dit Armisus avec une expression de visage indéfinissable : tu es digne d'être notre chef.

— Je ne joue pas un rôle, et tu m'insultes en me supposant des intentions perfides. Je suis chrétien de cœur, et bientôt, je l'espère, il me sera donné de l'être de nom et en réalité.

— Beaucoup de nos amis, de nos frères, ont employé ce moyen à l'égard des Francs.

— Ils ont mal agi, et j'ai toujours répudié l'usage de ces armes peu loyales.

— Tu es bien décidé à embrasser la religion du Christ et à renier Irmensul?

— Parfaitement.

— Est-ce là ton dernier mot?

— Oui. Dans deux jours je me présenterai aux fonts baptismaux; s'il te plaît d'assister à l'auguste cérémonie, tu jugeras que mes convictions sont sincères.

Armisus, dévorant sa colère, s'efforça encore de détourner Witikind de son projet; mais le chef opposa une résolution inébranlable aux instances du Saxon. Alors celui-ci fit entendre de terribles menaces :

— Tu sentiras un jour la redoutable puissance de nos divinités que tu méprises aujourd'hui, annonça-t-il; tu ne sais point de quoi elles sont capables. Il existe un sanctuaire mystérieux, qui remplace celui que les mains des Francs ont détruit; c'est de là que partira la vengeance.

— Je ne crains pas plus les ennemis domestiques et les trames ténébreuses, dit Witikind avec dignité, que les ennemis étrangers que j'ai si longtemps et si souvent combattus face à face. Tu ne réussiras point à m'effrayer. Si tu me désapprouves, je me consolerai en pensant avec un grand nombre de Saxons, que le Dieu des chrétiens nous protégera plus efficacement que nos fausses divinités.

Armisus se retira, la rage dans le cœur, et jurant en lui-même de châtier ce qu'il nommait la trahison de Witikind. Il délibéra s'il quitterait sur-le-champ Attigny, ou bien s'il attendrait que le chef eût consommé son adhésion à la religion du Christ; il se décida pour ce dernier parti.

Au matin du jour fixé pour le baptême de Witikind, un splendide cortége franchit les portes du palais royal, et s'achemina vers l'église d'Attigny, magnifiquement décorée par les mains victorieuses de Karl. Le chef saxon et Albinus, l'un de ses amis, marchaient entourés de prêtres et conduits par un évêque. Deux longues files de soldats formaient la haie, couverts d'armes étincelantes. La plupart des compagnons de Witikind l'escortaient.

Puis Karl venait lui-même, dans tout l'appareil de la souveraine puissance. Le plus grand des rois était d'une haute stature, large de carrure, robuste de corps; il avait le crâne arrondi, les yeux grands et vifs, la chevelure belle, la barbe longue et épaisse, la physionomie ouverte et animée; son aspect respirait la noblesse et l'autorité; une singulière majesté éclatait dans toute sa personne; sa démarche était assurée, ses gestes mâles et fiers. Il portait, selon son habitude, le costume de ses pères, une robe d'étoffe d'or, une saie attachée par une agrafe d'or, des chaussures enrichies de pierres précieuses; un diadème d'or, garni de pierreries,

ornait son large front ; une longue épée, au pommeau d'or, au fourreau incrusté de perles, pendait à son côté. Les leudes, les plus vaillants guerriers d'entre les Francs, fiers d'un tel prince, se pressaient avec orgueil à ses côtés. Quoique accoutumés à la magnificence dont s'entourait l'incomparable monarque, ils ne se lassaient point d'admirer la merveilleuse dignité qui présidait à toutes ses actions, et qui leur donnait un caractère inouï de grandeur. Armisus, lui-même, malgré son fanatisme et sa haine, ne put s'empêcher de rendre intérieurement hommage à l'air vraiment royal de Karl. Une foule immense, accourue des environs, bordait la route, avide de contempler le roi dont la renommée remplissait le monde. Sans le respect qu'inspirait cette pompe toute religieuse, les acclamations eussent retenti sur le passage du prince.

Witikind s'arrêta aux portes du temple où il devait recevoir le baptême; l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, entouré de ses ministres, se plaça sur le seuil de l'Eglise ; Karl demeura près de l'illustre catéchumène, car il avait voulu lui servir de parrain, comme pour affirmer plus énergiquement encore la grande pensée de sa vie, de son règne, à savoir le triomphe et la propagation de la civilisation chrétienne. Les compagnons de Witikind, dont plusieurs étaient déjà chrétiens, tandis que d'autres se préparaient à le devenir, se rangèrent sur deux lignes. Armisus était parmi eux, le cœur plein de fiel. Au moment où Witikind allait répondre aux questions du pontife, il rencontra le regard venimeux du Saxon, qui le fixait obstinément ; il fut frappé de l'expression haineuse, infernale, que ce regard renfermait ; mais il ne se troubla point ; le chef était doué d'une âme héroïque, capable de soutenir vaillamment la lutte, de quelque part qu'elle vînt. Il répondit d'une voix ferme, sans aucune hésitation, aux

formules prescrites par le rituel. Bientôt il fut introduit dans l'église, admis aux fonts sacrés, et purifié dans l'eau sainte. Albinus, son ami, l'un des principaux guerriers de la Saxe, fut régénéré avec lui; et Karl le Grand, dont l'épée venait d'ouvrir le pays de Witikind aux apôtres du Christ, répondit à la face des autels de la foi de son noble vaincu.

La cérémonie terminée, le cortége reprit le chemin du palais royal, dans le même ordre, avec la même solennité que pour l'arrivée. Au moment où Witikind pénétrait sous les vastes portiques, Armisus s'approcha de lui, et, l'arrêtant par sa robe blanche, il murmura ces mots à son oreille :

— Traître aux dieux de la Saxe, à la patrie ; sectateur d'une religion étrangère et abhorrée, nous te renions pour notre chef !

Witikind voulut se dégager de l'étreinte du Saxon, et s'éloigner de lui ; mais Armisus le retint, et ajouta d'une voix sifflante :

— Au nom d'Irmensul, dont la statue repose sur la colonne sacrée dans le sanctuaire mystérieux de la forêt d'Ehresbourg ; au nom de toutes les divinités de la Walhalla, je te déclare que la vengeance est suspendue sur ta tête. Tu périras avec l'homme que nous haïssons mortellement parce qu'il a ravagé notre pays, tué nos frères, profané nos temples. Tu es notre ennemi, puisque tu es l'ami et le coreligionnaire de Karl.

Witikind voulut répondre, mais Armisus, lâchant la robe blanche du néophyte, se perdit dans la foule, et alla rejoindre, hors du palais, cinq de ses compagnons, fidèles comme lui aux traditions du paganisme, et ennemis forcenés de la civilisation chrétienne. Ils montèrent à cheval, prirent une allée bordée de hêtres séculaires, et gagnèrent la forêt voisine d'Attigny. Parvenus au centre du bois, dans une sorte de clairière, qui leur

permettait de voir à distance et de s'assurer s'ils n'étaient point observés, ils firent halte pour tenir conseil.

— Avant de quitter le pays maudit des Francs, dit Armisus, il importe, amis, de décider ce qu'il convient de faire dans les conjonctures présentes. Witikind est un traître. L'acte qu'il vient d'accomplir nous dégage pleinement envers lui : l'homme qui renie les dieux de la Germanie, qui pactise avec notre oppresseur, qui s'agenouille à des autels ennemis, ne peut plus être notre chef. Est-ce là votre avis?

— Nous pensons comme toi, répondirent les cinq compagnons d'Armisus.

— S'il en est ainsi, moi qui suis investi d'un pouvoir redoutable et absolu par les prêtres d'Irmensul, je vous ordonne de prononcer sur Witikind.

— Nous déclarons qu'il est dégradé de toute autorité sur la Saxe.

— Ce n'est pas assez ; dites quelle peine mérite celui qui abandonne nos dieux et pactise avec notre cruel vainqueur.

— Il est digne de mort, murmurèrent les cinq cavaliers d'une voix sombre.

— Je savais bien que vous parleriez ainsi, reprit le Saxon, car vous êtes des braves et des fidèles. Vous condamnez Witikind ; Witikind mourra, dussé-je être seul pour exécuter la sentence que vous venez de porter.

— Nous t'aiderons dans cette œuvre patriotique, s'écrièrent les compagnons d'Armisus.

— Je n'en doute pas, repartit le Saxon. Mais il est nécessaire d'examiner s'il est opportun de frapper ici même le traître, sur le théâtre de son crime ; ou s'il ne serait pas plus sage d'ajourner la punition à son retour en Saxe.

Les cinq hommes s'en remirent à la prudence d'Armisus, qui se pencha un instant sur le cou de son cheval, et parut absorbé dans de profondes réflexions. Enfin, relevant son regard brillant sur ses compagnons :

— Witikind périra, dit-il; je le jure par Irmensul et par tous les dieux de la Germanie, mais il faut attendre !

Un signe d'assentiment accueillit ces paroles, et Armisus reprit :

— Rentrons au plus tôt dans notre patrie. Nous descendrons au sanctuaire d'Irmensul ; là, nous réunirons les associés, tous nos amis ; nous nous concerterons ; nous préparerons le châtiment du coupable, et la vengeance contre nos ennemis.

Aussitôt, ces six hommes, qui avaient suivi le chef en France, non pour l'escorter, mais pour le surveiller, s'élancèrent sur la route de la Saxe, résolus d'appeler de nouveau leur pays à la révolte. Pour eux, le grand but n'était point l'indépendance de leur patrie, mais la répudiation du christianisme, le maintien du paganisme, de l'idolâtrie antique. Ils étaient tous animés d'une indomptable audace, et résolus de sacrifier leurs biens, leurs familles, leurs vies, s'il le fallait, pour assurer le triomphe des divinités de la Walhalla. La fureur des enfers était empreinte sur le visage de ces effrayants conspirateurs. On comprenait, rien qu'à les voir, que le génie de l'ange déchu les inspirait.

II

La forêt d'Ehresbourg.

Armisus et ses amis, furieux comme lui de la conversion de Witikind, coururent jour et nuit tant qu'ils furent sur les terres des Francs ; ils craignaient qu'on ne s'aperçût de leur départ et qu'on ne les poursuivît. Ils se dirigèrent sur Ehresbourg, alors sans garnison. Arrivés un soir, au crépuscule, sous les murs de la place, ils s'arrêtèrent, incertains s'ils y entreraient ; mais jugeant plus prudent de passer outre, et n'y devant rencontrer vraisemblablement aucun de leurs partisans, ils prirent à gauche de la cité, longèrent quelque temps le rempart, traversèrent la vallée arrosée par une rivière aux rives boisées, puis se jetèrent dans une épaisse forêt, qui s'étendait au loin, et formait à Ehresbourg une sombre ceinture. Ils s'avancèrent avec peine, lentement, par un sentier à peine frayé, plein de sinuosités, et traversé par d'autres sentiers du même genre ; mais Armisus, qui marchait le premier, n'hésitait pas, malgré l'obscurité croissante. Ces lieux semblaient lui être familiers ; seulement, il interrogeait de

temps à autre les chênes gigantesques, cherchant de la main sur leur vieille écorce des signes mystérieux.

Au bout d'une heure de marche environ, les six Saxons parvinrent à une cabane délabrée, aux parois de terre, et couverte de chaume ; elle était construite entre quatre arbres touffus, qui la protégeaient l'été de leur feuillage, et l'hiver de leurs troncs robustes et de leurs branches entrelacées. A un sifflement qu'Armisus fit entendre, espèce de glapissement lugubre que répétèrent en gémissant les échos de la forêt, un vieillard se présenta sur le seuil de la chaumière, une torche de résine à la main. Cet homme paraissait courbé sous le poids des années; quelques rares mèches de cheveux gris semblaient égarées sur sa tête nue ; sa longue barbe hérissée était tout à fait blanche ; il dardait un regard farouche sur les six cavaliers, vers lesquels il élevait d'une main tremblante son flambeau aux lueurs rouges. Armisus et ses compagnons, sans s'inquiéter de l'examen persistant du vieillard, sautèrent légèrement à terre, jetèrent la bride sur le cou de leurs chevaux, et s'approchèrent de l'habitant de la cabane. Alors celui-ci entr'ouvrit sa bouche dégarnie de dents, et prononça ces mots d'une voix rude :

— Irmensul !

— La colonne sacrée ! répondit Armisus.

Et il ajouta en touchant le bras du vieillard :

— L'âge a-t-il donc tellement affaibli ta vue que tu ne me reconnaisses pas ?

— Tu es Armisus, le chef aimé des prêtres d'Irmensul, dit le vieillard, sur les traits de qui brilla un rayon de joie. Sois donc le bienvenu, toi et tes compagnons. Entrez tous dans mon humble demeure.

Armisus ordonna à l'un des Saxons qui l'avaient suivi de conduire les chevaux à un hangar contigu à la chaumière, et il mit le pied sur le seuil de la cabane.

— Avez-vous faim? avez-vous soif? demanda le vieillard après avoir déposé sa torche de résine entre deux crochets de fer. Je ne suis pas riche, mais nos frères ne me laissent jamais manquer de venaison ni de cervoise; j'ai là un jambon d'ours fumé, qui conviendrait aux appétits les plus difficiles.

— Nous n'avons faim et soif que de vengeance, dit Armisus.

— Sommes-nous donc trahis? reprit le maître de la cabane en fixant son regard anxieux sur le Saxon.

— Rappelle à toi ton vieux courage, dit Armisus, d'une voix frémissante de colère. Dermold, nous subissons en ce moment le dernier des outrages dans la personne de l'homme en qui la patrie avait mis sa confiance et une partie de ses espérances.

— Explique-toi; de qui veux-tu parler? demanda le vieillard, en voyant que le Saxon l'interrompait, sous l'empire d'une vive émotion.

— Il s'agit de Witikind, que nous avions suivi, tu le sais, à la cour du roi des Francs.

— Eh bien?

— Nous ne devons plus compter sur celui que nous avions proclamé notre chef.

— Karl a usé de perfidie à son égard : il l'a sans doute arrêté, après l'avoir invité à se rendre à son palais?

— Non : Witikind est libre; il est même l'objet de fêtes odieuses.

— Le chef a de profonds desseins, répondit Dermold : il trompe ses ennemis, comme il l'a fait tant de fois.

— Non, il n'y a point là d'artifices; Witikind agit sérieusement :

— Oui, sans doute; mais cela n'empêche point qu'il n'emploie la ruse, l'adresse consommée, dont il a donné tant de preuves durant nos terribles luttes.

— Tu ne connais pas tout ; laisse-moi achever, et tu comprendras que le chef est perdu pour nous.

— Hélas ! que vais-je apprendre ? murmura douloureusement le vieillard.

— Witikind est chrétien ; il a demandé lui-même le baptême, qui lui a été conféré solennellement dans l'église d'Attigny, et Karl a répondu de sa foi. Nous étions présents à la funeste cérémonie.

— Personne n'a-t-il tenté de le détourner de cet acte ?

— J'ai tout fait pour lui persuader de renoncer à un tel projet : je lui ai représenté l'injure qu'il ferait à nos dieux, à la nation ; il n'a rien écouté ; il a déclaré que notre religion n'était que mensonge, et que la seule véritable était celle de l'homme qui nous a vaincus, qui a ravagé la Saxe, et qui naguère, à Verden, livra tes fils au bourreau, parce qu'ils s'étaient armés pour la cause de l'indépendance nationale.

Pendant ce récit, les yeux du vieillard lançaient des flammes, son visage contracté annonçait la colère qui bouillonnait dans son cœur, une écume blanchâtre coulait de sa bouche sur sa longue barbe.

— Maudit alors soit Witikind ! dit-il d'une voix étranglée ; s'imagine-t-il que les victimes oublieront jamais les maux que le roi des Francs leur a faits ? croit-il que je ne me souviendrai plus que trois fils robustes, vaillants, habitèrent mon foyer aujourd'hui solitaire, et qu'ils sont tombés dans les supplices, aux champs de Verden ? Lorsque je voudrais effacer de ma mémoire ces faits lamentables, je ne le pourrais : les épouses inconsolées de mes fils, leurs enfants orphelins me rappelleraient sans cesse l'affreuse réalité.

— Tu as raison, Dermold, et, je l'espère, nous trouverons dans la Saxe un grand nombre d'hommes disposés comme toi à repousser l'alliance de Karl, et à condamner la conduite de Witikind.

— Grâce au Ciel, reprit le vieillard, la terre que nous habitons est féconde en âmes généreuses ; depuis deux siècles, elle a vu d'héroïques dévouements ; mais maintenant nous sommes impuissants.

— Ne trouverons-nous pas des armes encore s'il le faut, pour renouveler la lutte contre nos oppresseurs?

— La Saxe guerrière produira toujours assez de fer pour forger des glaives et des armures; mais à quoi bon?

— Toi aussi, vieillard, tu es découragé. Les malheurs qui ont pesé sur toi ont-ils donc affaibli tes facultés?

— Ne dis pas cela : tu m'outrages en parlant ainsi. Mais je ne crois pas que l'heure soit venue de recommencer la guerre : nous avons versé sur les champs de bataille le meilleur de notre sang ; nos jeunes hommes sont tombés presque tous sous les coups inexorables des Francs ; ceux qui restent sont criblés de blessures ou exilés d'un pays qu'ils n'ont pas réussi à défendre. Nous achèverions notre ruine en recourant aux armes prématurément.

— Je ne partage pas ta manière de voir. Je suis d'avis qu'il faut agir vigoureusement avant que la domination franque n'ait eu le temps de se fortifier parmi nous.

— Comment faire? sur quelles ressources peux-tu compter?

— Dermold, dit Armisus, je ne puis t'en dire davantage ici : le lieu n'est pas propice.

— J'attendrai que tu consentes à m'initier à tes vues ; je connais ton ardent patriotisme.

— Tu ne tarderas pas à être instruit de mes desseins, ainsi que tous mes braves compagnons.

— Nous saluerons tous avec joie l'heure qu'il te plaira de choisir, car rien ne nous sera plus doux que la vengeance.

— Vous n'aspirerez pas longtemps après ce moment désiré. C'est au sanctuaire d'Irmensul que je vous révèlerai tous mes plans.

A ces mots, les cinq compagnons d'Armisus se rapprochèrent de lui, et le vieillard redoubla d'attention. Le Saxon poursuivit d'une voix plus basse :

— Les adorateurs fidèles des dieux de la patrie m'ont élu, vous le savez, leur chef secret ; je tiens dans mes mains les fils d'un vaste complot, dont la trame se serre de plus en plus autour du royaume des Francs. Du palais d'Attigny, où j'ai séjourné quelques semaines avec le traître Witikind, j'ai dépêché plusieurs émissaires dans différentes directions ; la veille du baptême, un affidé est parti pour Ehresbourg, et, si mes ordres ont été exécutés, je suis attendu en ce moment dans le temple redoutable et souterrain, où nous avons rétabli la colonne et la statue d'Irmensul, détruites par les soldats de Karl. Ferme donc ta cabane, continua Armisus en s'adressant au vieillard, et suis-nous.

Dermold, qui se tenait debout comme ses nocturnes visiteurs, s'empressa d'obéir. Les chevaux, attachés sous l'appentis de chaume attenant à la chaumière, y furent laissés, et les sept hommes se mirent en marche. Le ciel était pur, et les étoiles scintillaient à travers les arbres ; mais leurs pâles lueurs ne réussissaient point à percer l'obscurité du sentier que prit Armisus, qui marchait le premier, muni d'un flambleau brûlant paisiblement, car aucune brise n'agitait l'atmosphère. Après quelques instants, les Saxons arrivèrent au pied d'un rocher ou monticule couronné de broussailles et tapissé de lierre. Armisus s'arrêta. Puis, voyant tous ses compagnons, y compris le vieillard, réunis autour de lui :

— Il faut que j'éteigne cette torche, dit-il en montrant le flambeau qu'il tenait : suivez-moi. Que Dermold

me tienne par mon habit; nous irons ainsi à la file, jusqu'à ce que nous soyons à la porte du sanctuaire.

Les Saxons se placèrent dans l'ordre prescrit par le chef. Alors Armisus souleva un épais rideau de lierre, éclaira un instant une étroite ouverture qui s'enfonçait sous terre, jeta sur le sol la torche qui s'éteignit, et pénétra dans le passage mystérieux.

La marche dans le sentier souterrain dura vingt minutes environ, au bout desquelles Armisus fit une halte.

— Nous sommes arrivés, dit-il à voix basse à ses compagnons, qui répondirent par un soupir de satisfaction.

Ensuite, collant sa bouche contre une porte bardée de fer qui barrait le passage, il prononça quelques mots qui avaient rapport aux cercles du monde. Aussitôt, sans que l'on entendît aucun bruit, la porte s'ouvrit, et une vive lumière frappa au visage les sept visiteurs; une vaste grotte, étrangement lambrissée, apparut, et Armisus entra sans hésiter dans le sanctuaire d'Irmensul. Ses amis le suivirent, émus du spectacle imprévu qui s'offrait à eux, car ils n'avaient jamais été admis dans le nouveau temple du Dieu de la Saxe. Des candélabres d'argent éclairaient le sanctuaire; au fond s'élevait la colonne sacrée, surmontée de la statue d'Irmensul, devant laquelle un autel était dressé. Une balustrade de fer interdisait au peuple l'accès de l'enceinte réservée. Sur l'autel palpitait une victime, un jeune homme, qui venait d'être immolé à la cruelle divinité de la Saxe; de son sein entr'ouvert les dernières gouttes de sang s'épanchaient; les chairs, encore pantelantes, attestaient une lutte terrible avec la mort; les degrés de l'autel étaient rouges. Un prêtre, vêtu d'une robe blanche, tachée de sang, se tenait debout, le couteau à la main, au chevet de l'infortuné; les prêtres, sur deux lignes, contemplaient d'un œil curieux le jeune homme mort,

et cherchaient à surprendre dans les derniers tressaillements de son corps le secret de l'avenir.

Cinquante guerriers armés, sombres, résolus, étaient rangés devant l'autel. A l'ouverture de la porte, aucun d'eux ne remua de place. Un prêtre, celui qui avait le couteau sanglant, ordonna de refermer l'entrée du sanctuaire, et il dit d'un ton solennel :

— Le maître !

Les autres prêtres et les guerriers s'inclinèrent en silence, mais sans détourner les yeux de l'autel.

Armisus ne parut aucunement surpris de cette étrange réception. Ayant laissé ses compagnons derrière les Saxons armés qui occupaient le milieu du temple, il s'avança d'un pas ferme vers la colonne sacrée : la balustrade de fer s'ouvrit devant lui, et il alla se mettre à côté du prêtre debout au chevet de la victime. Les pieds du chef baignaient dans le sang.

— Qu'as-tu découvert? demanda-t-il au prêtre en désignant la victime.

— C'est un chrétien que nous avons sacrifié, répondit l'hiérophante; Irmensul ne peut manquer de nous être favorable, le jour qui éclairera notre vengeance ne tardera pas à luire.

— Nous ne pouvens combattre seuls contre les armées de Karl : il nous faudra des alliés, de puissants auxiliaires, afin de mener cette fois à bonne fin notre entreprise.

Le prêtre, se retournant tout à fait du côté des guerriers, étendit le bras dans leur direction.

Armisus porta ses regards sur les assistants, et les ramena sur l'hiérophante sans comprendre.

— Ne saisis-tu pas ma pensée? demanda celui-ci. N'as-tu pas vu?

— J'ai vu de braves soldats, prêts à lutter de nouveau contre le joug de l'étranger.

— Tous ceux qui sont devant toi n'ont pas reçu le jour dans la Saxe.

Armisus parcourut de nouveau du regard le cercle des assistants, et se montra étonné de rencontrer parmi eux quatre étrangers.

— Que veut dire ceci? reprit le maître à demi-voix. Ne crains-tu pas de livrer ainsi le secret de nos mystères?

— Les hommes que j'ai introduits ici sont des amis. De concert avec toi, j'avais envoyé auprès des peuples ennemis des Francs quelques messagers, afin de les coaliser contre Karl; ils sont revenus avec ces députés.

Le chef se rassura, et fit signe à son interlocuteur de poursuivre.

— Sachant, reprit-il, par ton émissaire, que tu arrivais cette nuit même, et que tu désirais traiter devant nos guerriers la question capitale des alliances, j'ai cru utile de convoquer les représentants des princes étrangers à cette assemblée solennelle.

— Tu as bien fait, répondit Armisus; il était nécessaire que je les visse.

— Je ne doutais pas de ton approbation, dit le sacrificateur. Notre accord parfait, nos vues identiques, montreront à nos amis que nous sommes animés du plus pur dévouement à notre cause.

— Nomme-moi les députés qui sont venus nous offrir le concours de leurs nations respectives, dit le Saxon à haute voix.

— Tu vois près de toi, du côté gauche de la balustrade, l'envoyé de Tassilon, duc de Bavière; ce prince, notre voisin, subit en frémissant l'autorité de Karl; il désire se joindre à nous, comme il l'a fait en d'autres temps, pour s'affranchir d'un joug détesté.

— Député de Tassilon, dit Armisus, sois le bienvenu parmi les guerriers de la Saxe, au sanctuaire d'Irmensul.

— Celui qui vient ensuite, poursuivit l'hiérophante, nous apporte les promesses de Thudun, le chef des Huns. Le maître de la Pannonie nous presse de reprendre les armes, et jure de se joindre à nous.

— Il sera fraternellement accueilli; d'ailleurs, notre cause est la même; Karl en veut aux dieux de la Pannonie aussi bien qu'à ceux de la Saxe.

— Le troisième étranger, reprit le prêtre, vient de Constantinople où s'est réfugié Adalghis, la fils de Désidérius. Le jeune prince, soutenu par l'empereur grec, voudrait recouvrer la couronne de Lombardie, que les Francs ont arrachée de la tête de son père; il s'adresse à nous, et nous amènera des soldats sur les vaisseaux de l'empire.

Armisus fit entendre au messager d'Adalghis de bienveillantes paroles. Puis il attendit que le prêtre nommât le quatrième ambassadeur; mais l'hiérophante se tut. Le chef, étonné, lui demanda :

— Quel est cet homme?

— Il appartient au pays des Francs.

— Que veut-il? insista Armisus troublé par cette réponse.

— Il se présente au nom de Peppin, le fils aîné de Karl.

Le chef pâlit.

— Nous sommes trahis, murmura-t-il à l'oreille du prêtre; tu as commis une imprudence qui peut nous coûter cher.

Le prêtre sourit finement.

— Les hôtes du sanctuaire d'Irmensul ont reçu, dès leur jeune âge, les leçons de la sagesse. Ils ne sauraient être trompés par le premier venu, comme tu le supposes.

— Cependant cet homme...

— Il est l'ami intime de Peppin, c'est-à-dire du plus grand ennemi de Karl.

— Peppin est le fils du roi ; comment peut-il le haïr ?

— Le Peppin dont il est question, ajouta l'hiérophante à voix basse, est fils de Himiltrude, la première femme de Karl ; il est beau de visage, mais nain et bossu. Des ambitions précoces se sont éveillées dans l'âme du jeune homme. Envieux de ses frères, il a souvent fait entendre des paroles menaçantes à leur égard.

Le visage d'Armisus s'éclaircit en apprenant ces détails. Le chef dit au prêtre :

— Je crois saisir ta pensée. L'inimitié du père et du fils nous servira, si les autres moyens échouent.

— Précisément. D'ailleurs Karl prend soin d'entretenir la haine de Peppin ; il le tient à l'écart et lui témoigne en toute occasion une insurmontable défiance.

L'hiérophante était parfaitement instruit et n'exagérait rien. Quatre ans avant les événements que nous racontons, le roi des Francs, blessé des intrigues du fils de Himiltrude, avait appelé le second des enfants de Hildegarde, la grande reine si chère aux peuples, au trône d'Italie, et Louis, le troisième, au trône d'Aquitaine ; quant à Karl, l'aîné, il le destinait à régner après lui sur les Francs.

Le Bossu, furieux de ces honneurs dont il était exclu, jura de se venger. Dès lors, il s'environna de mécontents, de gens sans aveu, d'homme prêts, pour un peu d'or, à commettre tous les crimes. L'année même dont nous parlons, une circonstance vint redoubler sa rage et exaspérer tous ses ressentiments ; il vit paraître au Champ-de-Mai de Paderborn son jeune frère Louis, dans toute la pompe de la royauté. Le prince enfant prit place sur un trône, à côté de son glorieux père ; il portait l'habit des Wascons, le petit manteau rond, la chemise aux manches flottantes, les larges braies, les bottines éperonnées, le javelot au poing.

L'un des Saxons, initié aux mystères du sanctuaire

d'Irmensul, et présent à l'assemblée de Paderborn, devina ce qui passait dans l'âme envieuse de Peppin le Bossu. Sans perdre de temps, il se mit en rapport avec lui, s'empara de sa confiance, lui promit de le venger, et obtint qu'il enverrait un député au temple souterrain de la forêt d'Ehresbourg.

Le prêtre raconta rapidement tout cela à Armisus, et lui révéla en même temps les précautions prises pour s'assurer de la fidélité de Peppin.

— Il sait, ajouta-t-il, qu'il n'échapperait point au poignard de nos agents, s'il nous trahissait.

— Je regrette de n'avoir pas connu les sentiments du fils de Karl, repartit Armisus.

— Pourquoi ?

— J'aurais essayé de le voir, lors de mon séjour au palais d'Attigny.

— Ceci peut se réparer, dit le prêtre, tandis qu'un nouveau sourire effleurait ses lèvres minces.

— Quoi qu'il en soit, reprit le chef, j'approuve pleinement ce que tu as fait.

Et, élevant la voix de façon à être entendu de tous les assistants demeurés silencieux pendant le dialogue que nous venons de rapporter :

— Maintenant, poursuivit-il, délibérons ; personne ne soupçonne ce refuge ; le lieu, les circonstances, sont favorables. Je n'ai jamais désespéré de notre cause ; mais, en ce moment, je ne doute point qu'elle ne triomphe prochainement ; avec l'aide de nos braves alliés, nous étreindrons le roi des Francs dans un cercle de fer ; quels que soient ses ressources, son génie guerrier, il succombera écrasé sous le nombre.

Les guerriers et les ambassadeurs répondirent à ces paroles par un murmure flatteur. Armisus ajouta :

— Député du duc de Bavière, quelles sont les intentions de ton maître ?

— Tassilon, répondit l'envoyé, se lèvera avec son peuple au premier signal; ses soldats sont nombreux et vaillants; aucun d'eux ne manquera à l'appel du prince, lorsqu'il s'agira de reconquérir l'indépendance.

— La plupart des habitants de la Bavière, dit le chef, ont embrassé le christianisme; n'est-il pas à craindre que, dans la ferveur de leur foi nouvelle, ils ne refusent de combattre avec nous, adorateurs des dieux de la Germanie?

— Rassure-toi, répliqua le député : les Bavarois ont toujours été fidèles à leur duc; ils le suivront aveuglément partout où il les conduira.

— C'est bien, dit laconiquement Armisus; nous savons par expérience qu'on peut compter sur le brave Tassilon.

Puis il se tourna vers le député de Constantinople, pour connaître de quel message il était chargé.

— L'empereur, dit l'envoyé, est bien disposé à l'égard d'Adalghis; il n'omettra aucun effort pour le remettre en possession des Etats de Désidérius.

— Que fera-t-il pour cela?

— Il donnera une flotte puissante à l'exilé; les navires grecs débarqueront en Calabre des troupes nombreuses qui envahiront le duché de Bénévent d'abord, ensuite la Lombardie.

— Le plan est parfaitement combiné; s'il est bien exécuté, il a les plus grandes chances de succès.

Le député des Huns prit la parole à son tour.

— Au nom de Thudun, notre glorieux Khan, dit-il, je puis garantir qu'à l'heure de la lutte deux fortes armées se précipiteront de la Pannonie; l'une marchera sur la Bavière pour soutenir Tassilon; l'autre entrera dans la Marche de Frioul.

— Et moi, s'écria Armisus, en s'élançant à l'autel teint de sang, et en étendant les mains sur le cadavre

de la victime, et moi je jure que la Saxe se lèvera tout entière jusqu'au dernier homme pour combattre les Francs; nous vaincrons ou nous périrons tous, s'il le faut, plutôt que de mourir dans les chaînes.

Tous les guerriers saxons présents dans le sanctuaire répétèrent ce serment solennel, que les envoyés prêtèrent également au nom de leurs maîtres.

Ces conventions faites, l'assemblée se sépara sur l'ordre d'Armisus; ceux qui la composaient se retirèrent par différentes issues, guidés par les prêtres d'Irmensul. Le jour commençait à poindre. Le chef, ses compagnons et le vieillard demeurèrent avec l'hiérophante. Alors, ce dernier s'avança vers le fond du sanctuaire, écarta une draperie rouge, d'où sortit un petit homme, beau de visage, mais bossu : c'était Peppin, le fils aîné de Karl. Dans ses yeux vifs, ardents, brillaient la haine et le désir de la vengeance. Armisus reconnut le jeune prince qu'il avait vu à la cour d'Attigny. Le Bossu était parti un jour avant le Saxon. Introduit dans le sanctuaire par l'un des prêtres d'Irmensul, il avait assisté, sans être vu, à l'assemblée. Il alla droit à Armisus qu'il savait être le chef de l'association occulte, et lui dit :

— Je viens confirmer les promesses de mon envoyé : mon concours est acquis à quiconque complotera contre les Francs et leur chef.

Armisus accueillit avec remerciement les offres de Peppin.

— Peut-être, ajouta le Bossu, les armes, la guerre, ne suffiront-elles pas pour triompher du roi des Francs ?

— Nous espérons réussir, cette fois, répondit le chef : nous disposons de moyens formidables.

— Je le sais, car j'ai tout entendu; mais les hasards des combats sont grands, et Karl est un redoutable capitaine.

— Que proposes-tu au cas où nous viendrions à échouer? demanda le Saxon.

— Je travaillerais, moi seul, à vous délivrer tous.

— Que ferais-tu ?

— J'emploierais le moyen le plus sûr.

— Lequel ?

— La mort de Karl et de ses fils.

A ces paroles, Armisus et ses compagnons éprouvèrent un moment de stupéfaction : il y eut un silence, pendant lequel les acteurs de cette scène se regardèrent avidement. Enfin le Saxon dit :

— As-tu d'autres motifs d'attenter à la vie de ton père et de tes frères que la vengeance?

— On n'accomplit pas de tels actes, répliqua Peppin, sans être sûr d'en retirer un profit considérable. Or, mon père et mes frères disparus, je régnerai sur les Francs, comme c'est mon droit, et vous serez en paix.

— Nous te soutiendrons, nous t'aiderons, s'il est nécessaire. Mais sais-tu que pour nous, adorateurs d'Irmensul, il ne s'agit pas seulement de recouvrer notre indépendance et de vaincre un peuple?

— Que prétendez-vous donc? et quel est le but de votre ambition?

— Nous voulons triompher d'une loi, de la loi chrétienne. Du moins nous ne permettrons point qu'elle s'enracine dans nos provinces. Consens-tu encore à servir notre cause?

— Pourquoi non? La loi dont tu parles m'est odieuse comme à toi, à cause de mon père et des fils de Hildegarde : je ne m'opposerai point à ce qu'elle soit abolie.

A peine le jeune prince avait-il achevé cette déclaration impie, que la colonne d'Irmensul oscilla sur sa base; des fantômes effrayants voltigèrent alentour; des voix rauques, terribles, applaudirent, et prédirent au prince une brillante carrière, pourvu qu'il s'engageât

par serment à tenir les promesses qu'il venait de faire. Peppin, pâle, tremblant, monta à l'autel, et, la main sur le cadavre sanglant, prononça les redoutables paroles qui le liaient aux destinées des adorateurs des dieux de la Germanie. Pour prix de cette sorte d'apostasie, il reçut l'assurance de régner un jour à la place de Karl le Grand.

III

Deux nobles femmes.

Non loin d'Ehresbourg, sur la pente d'une montagne boisée, s'élevait un château entouré de fortes murailles ; la Lippe déroulait ses flots d'argent au pied des premières enceintes. Ce manoir avait été, au début de la dernière guerre, le théâtre d'une résistance acharnée. Les soldats de Karl ne s'en étaient rendus maîtres qu'après une lutte de plusieurs semaines. Celui à qui le château appartenait l'avait abandonné, n'y laissant que sa femme et sa fille, âgée alors de quinze ans. Les guerriers francs respectèrent les faibles hôtes de la demeure princière, et le roi ordonna qu'on ne les y troublât point ; il se contenta de démanteler les principales défenses, d'enlever les munitions de guerre et les approvisionnements qu'on y avait accumulés. D'ailleurs, le voisinage d'Ehresbourg, place gardée par une nombreuse garnison, ne permettait pas à l'ennemi de s'établir de nouveau dans le château de Brunnberg. Les serviteurs et les serfs qui cultivaient les métairies

voisines, éloignés un moment par la crainte de l'ennemi, ne tardèrent pas à revenir; et, sauf la présence du maître, qui combattait sous Witikind, les choses reprirent leur train habituel. Enfin la paix fut conclue; le chef de la Saxe se rendit au palais d'Attigny, pour sceller le traité par des serments solennels, et le calme rentra dans les provinces désolées.

Pendant que la guerre se poursuivait, de grands changements s'étaient accomplis au manoir de Brunnberg. Les prêtres catholiques, bannis de la Saxe par de cruelles persécutions, y rentraient à la suite des soldats francs, achevant par la parole l'œuvre de l'épée, appelant les peuples aux lumières de la civilisation et de l'Evangile. Ludgher, l'un des plus saints et des plus zélés, pénétra un jour dans le château, la croix à la main; les vieilles murailles s'étonnèrent de voir paraître dans leur enceinte ce signe ennemi du culte d'Irmensul; les serfs et les serviteurs écoutèrent d'abord avec défiance les enseignements éloquents du prêtre. Mais bientôt la parole de Ludgher triompha de toutes les hostilités: un grand nombre de Saxons se convertit et professa la religion de Jésus-Christ. La femme et la fille du maître de Brunnberg, nommée, la première Agiltrude, la seconde Reghinflède, désirèrent entendre l'apôtre. Il se présenta devant les nobles Saxonnes, leur exposa la doctrine de l'Eglise, les toucha et les inscrivit sur la liste des fidèles. Une église avait été bâtie dans le voisinage; elles y reçurent solennellement le baptême avec plusieurs de leurs serviteurs.

Cependant, ce ne fut pas sans rencontrer des obstacles que les deux femmes, reniant les dieux de la Germanie, entrèrent dans la famille immortelle du Christ. Bien qu'elles parussent commander au manoir, le chef à qui Brunnberg appartenait, avait laissé auprès de son épouse et de sa fille un vieil intendant, chargé

de surveiller toutes choses. Dépositaire des pensées intimes de son maître, nourri dans le culte d'Irmensul, Kreler haïssait mortellement le christianisme. On racontait tout bas au château que le vieillard, jadis, avait une fille, vertueuse enfant que le saint abbé Sturme avait gagnée à Jésus-Christ; Kreler, furieux, employa tous les moyens qu'il put imaginer pour lui faire abjurer sa foi; elle refusa courageusement, et lui, père dénaturé, impitoyable, l'avait livrée aux bourreaux.

Aussi, dès qu'il s'aperçut qu'Agiltrulde et Reghinflède prêtaient l'oreille à la voix de Ludgher, il s'efforça de les prémunir contre les doctrines du prêtre chrétien; il n'osait pas agir ouvertement, craignant les Francs, maîtres du pays; mais il revenait, en secret, sans cesse à la charge. Voyant que sa maîtresse penchait de plus en plus vers le Christianisme, il résolut de faire une dernière tentative, et, profitant d'un moment où il se trouvait seul avec Agiltrude, il lui dit :

— Noble dame, permettez que je vous parle à cœur ouvert, un vieux serviteur comme moi a peut-être quelque droit de faire entendre sa voix, lorsqu'il s'agit de choses importantes.

— Que veux-tu, Kreler? demanda Agiltrude étonnée de ce préambule. Ai-je refusé jamais de t'écouter? Explique-toi en toute liberté.

— Eh bien, je crains que vous ne vous laissiez séduire par ces étrangers qui inondent maintenant nos provinces, et que vous ne pensiez à adopter la religion de nos cruels vainqueurs.

— Qui t'a dit que j'étais disposée à me laisser séduire? demanda Agiltrude avec hauteur.

— Permettez que j'use de la permission que vous m'avez accordée, et ne m'en veuillez pas si je m'exprime avec une entière franchise. Je remarque, depuis un certain temps, que vous n'invoquez plus nos divinités natio-

nales ; vous paraissez empressée d'entendre les perfides enseignements du prêtre chrétien ; vous semblez les goûter plus qu'il ne convient à une fille de la Saxe.

— Le chef t'a-t-il chargé d'espionner ma conduite, mes démarches ?

— Non, balbutia le vieillard.

— Alors, écoute, et retiens bien ce que je vais te dire : je ne souffrirai jamais qu'un serviteur me reprenne ; vaque à tes devoirs habituels, et ne te mets aucunement en peine de mes actes.

— Si je parle, insista Kreler dont la voix tremblait de colère, c'est que je sens la nécessité de vous avertir. Le maître ne vous pardonnerait jamais un changement de culte.

— Demeure en paix sur ce point. Si j'embrasse la vérité, le chef ne m'en fera point un crime.

Le vieillard voulut formuler d'autres observations ; mais Agiltrude refusa de l'entendre.

— Si je suis ici véritablement la maîtresse, dit-elle, je t'ordonne de me délivrer de ta présence.

Kreler se retira en frémissant de rage.

Quelques jours plus tard, Agiltrude et Reghinflède reçurent le baptême des mains de Lugher, bravant ainsi les menaces du vieil intendant. Toutefois, elles s'attendaient bien que le maître de Brunnberg, à son retour, désapprouverait leur conversion ; mais elles se flattaient de l'adoucir à force d'affection et de caresses ; elles rêvaient même de l'amener à professer aussi la religion de Jésus-Christ.

Six mois se passèrent dans l'attente ; puis, un matin, les portes du château s'ouvrirent avec fracas ; le chef saxon parut à cheval, suivi de cinq compagnons. Le front du maître était sombre ; il rencontra le vieillard, et répondit à peine à son salut obséquieux. Il descendit de son coursier, qu'il remit aux mains de ses servi-

teurs, et se rendit sur-le-champ à l'appartement de sa femme et de sa fille.

Le chef saxon, le maître du manoir de Brunnberg, n'était autre qu'Armisus, le fanatique adorateur d'Irmensul.

A la vue de son époux, Agiltrude accourut, le front joyeux, les lèvres souriantes, et Reghinflède l'imita. Armisus reçut froidement les deux nobles femmes, et leur permit à peine de l'embrasser. Agiltrude, étonnée de cet accueil, se préparait à interroger son mari et à lui demander le sujet de ses préoccupations ; il ne lui en donna pas le temps. S'asseyant brusquement entre deux hautes fenêtres, il lui fit signe de prendre place à ses côtés.

— Les épreuves de la Saxe ne sont point terminées, dit-il : de nouvelles luttes nous attendent.

S'apercevant que sa femme le regardait sans comprendre le sens précis de ses paroles, il ajouta :

— Quand les chefs faiblissent, le salut devient plus difficile.

— La paix n'est-elle pas conclue? demanda enfin Agiltrude.

— Oui ; mais qu'importe?

— Witikind, le chef national, le héros de la patrie, ne s'est-il pas rendu avec toi et tes compagnons à la cour de Karl?

— Il eût mieux valu qu'il n'eût pas quitté le territoire de la Saxe ; peut-être se fût-il montré plus digne de sa renommée.

— Cependant, reprit Agiltrude, qui ne devinait pas encore où tendaient les paroles brèves et étranges d'Armisus, un traité a été fait et juré entre les Saxons et le roi des Francs?

— Je ne le nie pas.

— Qu'avons-nous donc à redouter désormais, puisque la guerre a cessé?

— Ne sais-tu pas, répliqua le chef, qu'il ne peut exister qu'une trêve entre notre terrible vainqueur et nous?

— Tu veux donc que la nation périsse? s'écria la noble femme. Déjà une multitude de braves sont tombés pour ne plus se relever; la force du pays a disparu avec eux. Ce serait le comble de la folie que de renouveler la guerre.

— Il le faudra bien pourtant.

— Quel motif pourra y obliger nos malheureux compatriotes? La plupart d'entre eux ne désirent que le repos.

— Il est des situations tellement déshonorées, qu'elles exigent parfois de tout un peuple une solennelle et sanglante protestation.

— De quoi veux-tu parler? jusqu'ici tu n'as formulé que des énigmes.

— Witikind est un lâche et un traître, dit Armisus en proie à une effrayante exaltation.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Agiltrude alarmée; n'a-t-il pas combattu jusqu'à la dernière heure? et n'a-t-il pas consenti à traiter, alors seulement que vous l'exhortiez à déposer les armes, pour sauver les débris de l'armée?

— Je suis loin aussi d'incriminer ces actes devenus nécessaires. Mais ce que ni la Saxe ni moi ne saurions lui pardonner, c'est d'avoir mis jusqu'à sa religion aux pieds du vainqueur. Je l'ai vu renoncer solennellement aux dieux de la patrie, au culte sacré d'Irmensul, pour embrasser le Christianisme, la foi de nos oppresseurs abhorrés.

A cette révélation, Agiltrude ne put retenir un mouvement de joie, qu'Armisus ne remarqua pas, car elle le réprima aussitôt. Cependant elle dit :

— Il faut que Witikind soit profondément convaincu

de la vérité de la religion des Francs, pour qu'il se soit décidé à l'adopter.

— Il a fait bien plus, le félon, reprit le chef, il a reçu dernièrement le baptême dans l'église d'Attigny ; et Karl lui-même, triomphant de la lâcheté de l'un de nous, a répondu de la foi de Witikind.

— Est-ce bien vrai, ce que tu me racontes-là ? demanda Agiltrude au comble de la surprise.

— J'étais présent.

Le silence régna un instant entre les deux interlocuteurs. Armisus était absorbé dans ses réflexionss et sa noble épouse l'examinait attentivement, priant Dieu intérieurement de toucher ce cœur de bronze. Elle reprit la première la parole.

— Ainsi, demanda-t-elle, tu blâmes Witikind de ce qu'il a fait ?

— Si je le blâme ! peux-tu le demander ?

— Que trouves-tu de répréhensible dans la conduite de l'illustre chef, s'il a obéi à ses convictions ?

— Ignores-tu que je hais la religion du Christ de toutes les forces de mon âme ? Depuis plus d'un siècle, nous luttons autant pour le maintien de nos autels que pour l'indépendance de la patrie. Ce serait donc en vain que nous aurions versé des flots de sang, si nous devons courber nos fronts devant la croix ?

— Si la croix est le symbole auguste d'un culte plus sublime, pourquoi la maudire et la repousser ? répliqua doucement, mais fermement l'épouse du chef.

A ces paroles, Armisus bondit de fureur ; il fixa sur Agiltrude un œil injecté de sang, et il s'écria :

— Tu t'exprimes comme l'infâme Witikind. Voudrais-tu aussi t'inscrire parmi les adeptes maudits du Christ ?

— Quand il en serait ainsi, répondit avec calme la généreuse Saxonne, quel mal y aurait-il ? Peut-on commander à la conscience ?

— Tu me demandes quel mal il y aurait, si tu étais chrétienne? eh bien! je te le dirai : une barrière éternelle existerait entre nous ; jamais je ne te pardonnerais une telle trahison envers les divinités de la Germanie. Tu me deviendrais aussi odieuse que Witikind.

— Je te connais, murmura Agiltrude dissimulant la frayeur que lui inspirait l'exaspération d'Armisus, tu serais plus indulgent. Et même, je ne doute pas, si tu étudiais la doctrine du Christ, que tu ne la déclarasses digne d'admiration et de respect.

— Jamais! jamais! interrompit Armisus.

Et il prononça ces mots avec une telle expression de haine diabolique, que sa femme et sa fille pâlirent d'effroi. Le chef s'aperçut de l'effet que ses paroles produisaient sur Agiltrude et Reghinflède ; ce fut pour lui toute une révélation : il comprit qu'elles n'étaient plus de la religion d'Irmensul. Il se leva, hors de lui, et s'avançant sur Agiltrude :

— Malheureuse, hurla-t-il, je le vois, tu t'es laissée pervertir en mon absence!

La noble femme ne répondit pas, et Armisus, ivre de fureur, reprit :

— Toi aussi, tu as renié les autels de ta patrie, les divinités de nos ancêtres!

Agiltrude se tut encore.

— Réponds-moi, cria le chef avec une violence croissante, es-tu chrétienne?

— Je le suis, avoua simplement Agiltrude qui avait recouvré tout son calme.

— Et moi aussi, ajouta Reghinflède, j'ai adopté la foi nouvelle de ma mère.

Armisus demeura un instant interdit, la bouche béante, les yeux fixes, devant ce double aveu ; puis, les poings crispés, le regard étincelant, les dents serrées, il recula d'un pas ; ses traits bouleversés attestaient

l'état terrible de son âme. Tout à coup il porta la main à son glaive, qu'il tira à moitié; mais il le repoussa brusquement dans le fourreau, et dit d'une voix étouffée :

— Je devrais vous faire porter sur-le-champ la peine de votre crime, et le laver dans votre sang indigne; votre conduite, mon autorité d'époux et de père, me donnent ce droit.

— Tu peux faire à ton gré, dit Agiltrude qui ne tremblait plus.

— Tu me braves après m'avoir outragé. Prends garde que je ne te fasse cruellement repentir de ton orgueilleuse réponse.

— Je n'ai nullement la pensée de t'insulter, et ce n'est point l'orgueil qui dicte mes paroles. Si tu veux prendre nos vies, tu en es le maître : nous ne te supplierons point de nous les laisser. En mourant par tes mains, loin de te maudire, nous implorerons pour toi le Dieu que nous servons; nous lui demanderons de te pardonner et de t'éclairer.

— Il n'en sera pas comme tu l'espères : une prompte mort me ravirait une partie de ma vengeance. Il faut que l'existence, pour toi et pour ta fille, soit mille fois plus amère que la mort; vous vivrez toutes deux pour subir un continuel supplice.

Ni l'une ni l'autre des deux femmes ne répondit. Leur cœur souffrait cruellement de la haine qu'Armisus portait aux chrétiens; mais, dans l'héroïsme de leur foi nouvelle, elles offraient à Dieu l'épreuve présente, pour qu'il eût pitié du chef idolâtre.

— Vous étiez les maîtresses de ce manoir, continua Armisus, vous prendrez place parmi les esclaves qui vous servaient.

La fierté d'Agiltrude se révolta à ces paroles, non pour elle, mais pour sa fille.

— Armisus, dit-elle avec des sanglots, dans la voix, j'accepte le rigoureux sort auquel tu me condamnes; mais tu ne dégraderas pas ta fille! Tu rougirais de la réduire au rang d'une vile servante.

— Ce que j'ordonne s'accomplira, répondit le chef: le crime vous a flétries; il efface en vous deux cette noblesse dont vous prétendez vous couvrir pour échapper au châtiment. Femme, poursuivit-il avec une cruelle ironie, la religion que tu as embrassée ainsi que ta fille, proclame, m'a-t-on dit, le mérite de l'abjection. Le Christ prêche l'humilité à ses disciples; tu dois me savoir gré de te procurer les moyens de suivre ses enseignements.

Et, sans plus écouter les supplications de son épouse, le Saxon sortit; il appela le vieil intendant, ennemi juré comme lui des chrétiens. Kreler se présenta inquiet devant son maître, dont il n'eut pas de peine à reconnaître l'état violent.

— Il s'est passé ici d'étranges choses, dit brusquement Armisus. Tu as mal veillé sur ma maison.

— J'ai fait de mon mieux, répondit le vieillard d'un air intimidé.

— Tu n'as pas rempli ton devoir, te dis-je.

— En quoi ai-je donc failli? balbutia le malheureux qui n'osa pas lever le regard sur le chef irrité.

— Ma femme et ma fille sont chrétiennes : tu n'as pas su les empêcher de renier nos dieux; tu vois donc bien que tu es coupable et que tu as mal veillé sur elles.

— J'ai fait mon devoir, je le jure, répondit Kreder: j'ai tenté d'arrêter Agiltrude et sa fille dans leur funeste projet; mes efforts ont échoué.

— Comment les choses se sont-elles passées? je veux le savoir, interrogea Armisus.

— Je vais vous satisfaire.

Alors le vieil intendant raconta au maître de Brunn-

berg l'arrivée du prêtre Ludgher, ses enseignements dans le château, le succès de sa prédication, le baptême d'Agiltrude et de sa fille.

— Il fallait expulser le prêtre de ce manoir.

— Le pouvais-je, quand votre épouse le retenait? Vous ne m'aviez pas donné l'autorité nécessaire pour agir malgré elle.

— C'est vrai, balbutia le chef; j'ai eu tort. Mais j'étais loin de soupçonner ce qui est arrivé.

Comme Armisus achevait ces mots, un homme, dans la maturité de l'âge, et d'un aspect vénérable, se présenta devant lui.

— Vous haïssez mortellement Ludgher? dit le nouveau venu d'une voix calme.

— Oui, certes, je le hais, car il a apporté la honte et la discorde dans ma maison.

— Vous voudriez bien, n'est-il pas vrai, le tenir dans vos mains?

— Si je pouvais m'emparer de sa personne, avec quelle joie je me vengerais sur lui des maux qu'il m'a causés en infectant ma famille de christianisme!

— Eh bien, si vous le voulez, je vous le livrerai.

— Quelle récompense exiges-tu pour cela? parle; fixe toi-même le prix que tu mets à ce service.

— Je ne réclamerai qu'une chose qui ne diminuera point vos trésors, et qu'il vous est facile d'accorder.

— De quoi s'agit-il?

— Laissez en paix votre noble épouse et votre fille; c'est tout ce que je demande.

— Et tu dis que tu me livreras le prêtre Ludgher?

— Certainement; je ne rétracte point ma parole.

— Eh bien, soit : j'y consens.

Le vieillard, témoin de ce dialogue, essaya plusieurs fois de l'interrompre, pour instruire le chef de la qualité de son interlocuteur; mais les propositions et les

réponses se croisaient avec une telle vivacité qu'il n'en eut pas le temps. Dès qu'Armisus eut promis ce que le visiteur sollicitait, celui-ci dit :

— Ludgher est devant vous. Soyez clément envers Agiltrude et Reghinflède, et faites de moi ce qu'il vous plaira.

Armisus, partagé entre la surprise et la colère, ne savait que répliquer. Kreler vint à son aide, et le tira d'embarras.

— Gardez-vous bien, lui demanda-t-il, de toucher à cet homme, quels que soient vos griefs contre lui.

— Qui m'empêchera de le châtier comme il le mérite, et même de prendre sa vie?

— Rien ne vous est plus facile, sans doute ; mais le roi des Francs le connaît, je le sais.

— Qu'importe?

— Il importe beaucoup. Karl n'hésiterait point à venger d'une manière terrible la mort, ou seulement la captivité de ce prêtre. Vous n'ignorez pas qu'il se pose en protecteur des prédicateurs de la religion chrétienne.

— Tu as peut-être raison ; et je crois que je ferai bien de réfléchir avant de traiter cet homme comme il le faudrait.

Il y eut une pause de quelques instants ; puis Armisus, enveloppant de son regard farouche le ministre du Christ, lui dit :

— Quoique je doive décider sur ton sort, je suis bien aise que tu sois venu ; ton audace te servira à quelque chose. Tu verras de tes propres yeux quels fruits produisent tes prédications insensées. Demeure ici ; tu auras bientôt ma réponse définitive.

Et il sortit, laissant Ludgher seul avec l'intendant. Il rentra au bout d'une demi-heure ; ses traits exprimaient une satisfaction satanique ; il souriait, comme doivent sourire les démons, quand ils accomplissent leurs œuvres infernales.

— Prêtre, reprit-il, tes adeptes vont paraître dans un état tel, que tu te repentiras des maux que tes doctrines séductrices ont attirés sur leurs têtes.

— Je compatirai à leurs peines, répondit noblement Ludgher ; mais ce n'est pas moi qui les plaindrai jamais de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Les douleurs de la terre nous valent, à nous autres chrétiens, des gloires, des félicités impérissables dans un monde meilleur.

Au même instant, la portière de la salle se souleva : Agiltrude et Reghinflède s'avancèrent, conduites par un serviteur, et couvertes des haillons de l'esclavage.

A la vue de ces nobles femmes, réduites pour la foi à ce degré d'abaissement et de misère, Ludgher ne put retenir un cri de pitié ; mais il se remit bientôt, et, fixant un regard sévère sur Armisus, qui contemplait ce spectacle préparé par lui avec une joie cruelle, il lui dit :

— Sache que le roi Karl ne souffrira pas l'outrage que tu infliges à ces chrétiennes, à cause de leur religion.

— Qui l'instruira ?

— Moi, si tu me laisses libre.

— Je ne te retiendrai pas.

— Eh bien, je te déclare que je dénoncerai ton odieuse conduite au prince des Francs.

— Non, tu ne feras pas cela.

— Je le ferai ; à moins que tu ne m'enchaînes ou que tu ne prennes ma vie.

— Tu sortiras sain et sauf de ce manoir.

— Je parlerai donc contre toi.

— J'affirme de nouveau qu'il n'en sera rien ; car si tu avais le malheur d'exécuter ta menace, ces misérables femmes que tu vois ici périraient inévitablement ; je leur plongerais moi-même le poignard dans le cœur. Comprends-tu maintenant pourquoi je ne crains point

que tu révèles à Karl le traitement mérité que je leur inflige?

Ludgher ne comprenait que trop bien ; il savait que le barbare Saxon exécuterait ses menaces, s'il était poussé à bout. Dans l'intérêt des deux infortunées, il n'insista plus.

— Puisque tu poses la question en de pareils termes, dit-il, je renonce à toute intervention. Mais souviens-toi que notre Dieu est puissant, qu'il veillera sur elles, et qu'un jour il te fera porter la peine de tes iniquités.

— Je ne reconnais qu'Irmensul, le dieu de mes pères; pourvu que celui-là me soit favorable, je méprise le courroux des autres divinités.

Ludgher ne daigna pas relever ce blasphème. Il se tourna vers les deux chrétiennes persécutées; il les encouragea par de saintes paroles à souffrir patiemment l'épreuve à laquelle le Seigneur les soumettait. Armisus l'interrompit avec colère :

— Cesse, lui dit-il brutalement, de prêcher ici; tu n'y as fait déjà que trop de mal, en y semant tes doctrines perverses.

Et, appelant deux serviteurs :

— Jetez cet homme, dit-il, hors de ce manoir qu'il souille de sa présence et de sa parole; ne lui permettez jamais d'y reparaître. Si par malheur je l'y rencontre, votre vie en répondra.

Les serviteurs obéirent.

Ludgher éloigné, le chef prescrivit de séparer la fille de la mère et de conduire la première dans une métairie éloignée.

— Je veux, ajouta-t-il, qu'elle y soit soumise aux plus rudes travaux, et qu'on la traite comme la plus misérable de mes serves.

Agiltrude, désolée de voir sa fille arrachée de ses bras, et jetée au milieu d'hommes grossiers et tous

païens, supplia Armisus de se laisser fléchir, et de ne point bannir la malheureuse enfant de la demeure natale.

— Je serai miséricordieux, je pardonnerai même tout, répondit-il, mais à une seule condition.

— Laquelle? demanda Agiltrude, espérant que le Saxon se laisserait attendrir.

— Abjurez l'une et l'autre votre foi nouvelle; revenez au culte des dieux de la Germanie, et vous demeurerez heureuses ensemble comme auparavant.

— Nous resterons fidèles au Christ, notre Dieu, répondit Agiltrude; tu peux exécuter tes barbares desseins.

Alors que vos destinées s'accomplissent, à l'une et à l'autre. C'est vous qui me forcez à la sévérité.

Le soir même, Reghinflède fut emmenée à la métairie lointaine. Quant à sa mère, Armisus la retint au palais, où il lui imposa le service des esclaves. Ordre fut donné à tous de la traiter comme la dernière des servantes et de ne lui épargner aucune avanie.

IV

Le dernier mot.

En revenant à son manoir, Armisus y rapportait une secrète aversion pour la femme que nous venons de le voir traiter si cruellement. Il avait autrefois aimé beaucoup Agiltrude, et, jusqu'à la dernière guerre, il n'avait cessé de lui donner des témoignages de son exclusive tendresse. Mais pendant les années récemment écoulées, une transformation totale s'était accomplie dans le redoutable Saxon. Agiltrude lui était devenue indifférente, puis antipathique; ce n'était pas qu'elle eût changé: la noble femme était digne d'estime, et en elle brillaient toutes les vertus qu'on peut attendre d'une païenne. Mais Armisus avait fait une visite à Augsbourg où résidait Tassilon, le duc de Bavière. Il se décida, par politique, à èpouser Néraïse, fille du duc; malgré son précédent mariage, le Saxon résolut de demander la main de Néraïse; il sacrifia sa femme et sa fille, et résolut de briser les liens qui l'unissaient à sa vertueuse épouse.

Pour un païen tel que lui, la difficulté n'était pas grande ; la loi qui régissait les Saxons ne renfermait aucun article interdisant de répudier une épouse. Mais le duc de Bavière et sa fille étaient chrétiens. Malgré son ambition démesurée, et son désir de se faire des alliés, Tassilon n'eût pas voulu violer la loi chrétienne, qui prescrit l'unité et l'indissolubilité du mariage. D'ailleurs, eût-il passé outre aux prescriptions divines, sa fille se fût révoltée contre un pareil crime. Pieuse comme elle l'était, Néraïse eût préféré la mort au péché. Toutefois, Armisus fit une tentative auprès du duc, espérant que les intérêts politiques, et les ardentes convoitises de Tassilon plaideraient en faveur de son projet. Dans un entretien particulier, il lui dit :

— Vous avez en votre pouvoir le moyen de faire de moi votre allié, votre ami pour jamais, et vous savez de quelle influence je dispose parmi mes compatriotes ; Witikind lui-même a moins de crédit.

— Si vous ne mettiez pas à trop haut prix vos services, répondit Tassilon, je m'empresserais de les accepter.

— Rien ne vous sera plus facile que de les rémunérer à l'avance. Si vous m'accordez ce que je vous demanderai, vous trouverez en moi un défenseur infatigable.

— Parlez ; qu'exigez-vous ?

— La main de Néraïse, votre fille.

Le duc, surpris, repartit :

— Je regrette de ne pouvoir accéder à vos vœux.

— Vous me refusez ?

— Non ; mais il existe un obstacle à l'alliance que vous me proposez.

— Quel est-il ?

— Vous êtes déjà marié, et la loi chrétienne interdit d'épouser un homme qui n'est plus libre.

— Je répudierai mon épouse ; je ne suis pas chrétien, moi, et la loi de mon pays m'autorise à cet acte.

— Mais Néraïse est chrétienne:

— Je le sais.

— Si elle devenait votre épouse, avant de vous la donner je stipulerais pour elle une entière liberté de conscience.

— Elle l'aura, je le jure.

Tassilon, entraîné plus loin et plus vite qu'il ne l'aurait souhaité, ne voyant plus d'objection à faire au Saxon, lui demanda deux jours pour réfléchir et consulter sa fille. Le temps réclamé étant écoulé, le duc rendit cette réponse à Armisus.

— Néraïse sera votre épouse.

Le Saxon ne put réprimer un mouvement de joie, et il se répandait déjà en témoignages de reconnaissance et en protestations de dévouement; mais, Tassilon ajouta:

— Je n'ai pas tout dit : ma fille ne vous sera unie que lorsque la Bavière sera complètement affranchie du joug des Francs.

C'était au plus fort de la guerre de Saxe. Armisus partit d'Augsbourg avec la promesse de Tassilon et s'en alla reprendre auprès de Witikind son poste de combat. Vaincu avec ses compatriotes, il accueillit la paix, devenue nécessaire, avec des frémissements de rage, et fit tout pour l'empêcher de se conclure. Lorsqu'elle fut jurée, il suivit Witikind au palais d'Attigny; et là, son exaspération fut portée au paroxysme par la conversion du chef. Witikind chrétien, c'était la durée de l'état présent des choses: la continuation de la domination franque en Saxe et en Bavière ; la ruine par conséquent des projets d'Armisus, puisque Tassilon ne voulait accorder la main de sa fille qu'au jour de la délivrance de ses Etats. Sa haine, déjà si forte contre le Christianisme, s'augmenta encore. Tel était le dernier

mot, la cause secrète et déterminante des sévices exercés par le Saxon sur sa malheureuse épouse et sur l'innocente Reghinflède. En les dégradant, il satisfaisait à la fois sa haine contre la religion du Christ et les exigences de l'alliance nouvelle qu'il projetait.

Une année s'écoula, pendant laquelle Armisus déploya une prodigieuse activité, et prépara une autre révolte contre Karl. Quand il crut ses plans bien tracés, et les esprits suffisamment préparés, il se rendit en Bavière, afin de s'entendre directement avec Tassilon. Le duc ajourna le Saxon comme la première fois; seulement, afin de consacrer ses engagements, il fiança solennellement et publiquement sa jeune fille au fier Saxon. Néraïse protesta contre une alliance qui lui était odieuse; son père fut inflexible.

— Les intérêts du pays, dit-il, doivent passer avant ceux de la famille, et surtout avant les convenances et les goûts personnels.

La malheureuse enfant dut se résigner. Mais à partir de ce jour, elle vécut dans la tristesse et les larmes, demandant continuellement à Dieu de la délivrer, fût-ce par la mort, des liens abhorrés qu'on voulait lui faire contracter; elle cessa de paraître en public, excepté quand on l'y contraignait.

Armisus rentra dans la Saxe pour achever ses préparatifs de soulèvement; cet homme semblait se multiplier: sa main se faisait sentir partout; ses agents sillonnaient l'Europe. Du sanctuaire d'Irmensul où il réunissait ses complices, il correspondait avec les Grecs, les Huns, les Lombards, les Bavarois. Witikind, retiré dans les cantons du Nord où il possédait de vastes domaines, n'avait plus guère d'action sur le pays; toute l'influence était aux mains du chef de l'association secrète. De temps à autre d'épouvantables sacrifices ensanglantaient l'autel d'Irmensul; et Armisus avait

été sur le point d'immoler sa propre fille. Reghinflède, ange de vertu chrétienne, avait converti les serfs de la métairie où son père l'avait reléguée, et le Saxon irrité avait d'abord juré la mort de la noble enfant. Mais, craignant que le bruit de cette action cruelle ne vînt aux oreilles du duc de Bavière, il suspendit les effets de sa colère, et rappela Reghinflède au château de Brunnberg, non pour adoucir sa position, mais pour surveiller de plus près la courageuse chrétienne.

Enfin, au commencement de l'année 787, Armisus crut le moment venu et les circonstances favorables pour l'explosion qu'il méditait. Karl était parti pour l'Italie dans le dessein d'achever la soumission de la Péninsule et d'attaquer Aréghis, duc de Bénévent, qui, depuis la chute de Désidérius, s'était maintenu dans une complète indépendance. Le roi des Francs triompha rapidement de ses ennemis, soumit Aréghis au tribut, et exigea douze otages pris parmi les principaux du pays.

L'Italie pacifiée, Karl se dirigea vers Rome, où il célébra les fêtes de Pâques avec le pape Adrien, son ami. A cette nouvelle, Armisus pressa de toutes parts les armements, croyant que le roi absent, ses menées resteraient ignorées. Mais Karl avait d'illustres et habiles lieutenants, qui veillaient à sa place, et qui ne tardèrent pas à découvrir ce qui se tramait en Bavière.

Informé que Tassilon, malgré ses promesses et ses serments réitérés, se disposait à une nouvelle rébellion qui pouvait entraîner la Germanie tout entière, le roi repassa brusquement les Alpes, convoqua un plaid à Worms, où accoururent la plupart de ses leudes. Karl exposa la situation et se plaignit éloquemment de la félonie de Tassilon. Il fut décidé que le prince, prévenant les mauvais desseins du duc de Bavière, l'attaquerait le premier, avant qu'il n'eût le temps d'appeler ses alliés à son aide.

Aussitôt Karl rassemble trois grandes armées et distribue ses ordres sur tous les points de ses vastes Etats. Rapide comme la foudre, à peine de retour de la Péninsule, il envahit la Bavière, l'inonde d'un flot de soldats, ses vieux compagnons de gloire. La première armée, sous le commandement du prince Karl, fils aîné de Hildegarde, marche vers le Danube. Le roi d'Italie, Peppin, s'avance vers la vallée de l'Adige, avec la seconde armée; Karl le Grand, en personne, conduit la troisième, composée de l'élite de ses troupes, et la mène droit à Augsbourg, par l'Allemannie.

Tassilon, bien que surpris avant l'heure fixée pour la prise d'armes, eût pu résister, car ses Bavarois étaient nombreux, aguerris et vaillants. A leur tête, un capitaine pouvait accomplir des merveilles, arrêter même, pour peu que la fortune le favorisât, les envahisseurs, jusqu'à l'arrivée des alliés saxons ou huns, qui commençaient à s'ébranler. Mais les Bavarois, chrétiens presque tous, s'indignèrent de voir leur prince allié à des païens, aux mortels ennemis du Christ et de la civilisation. Aussi, lorsque le duc les appela aux armes, ils déclarèrent qu'ils aimaient mieux être les vassaux des Francs que des Barbares.

Tassilon, abandonné, ne vit plus d'autre parti à prendre que de se remettre à la générosité et aux mains de Karl. Il partit donc d'Augsbourg avec sa famille et quelques officiers de sa truste, et se rendit au camp du puissant monarque. Accueilli d'abord avec sévérité, il s'humilia devant le vainqueur, et confessa qu'il avait péché en toutes choses.

— Je vous livre, ô roi, ajouta-t-il, le duché de Bavière, que je tiens de Peppin, votre illustre père. Daignez user de clémence et ne pas me dépouiller tout à fait.

Karl ignorait l'intimité qui régnait entre Tassilon, et

les Saxons ; il savait bien que des projets de coalition avaient été formés ; mais il n'avait point encore pénétré le rôle actif et prépondérant que le duc de Bavière jouait dans le complot. Aussi se laissa-t-il facilement fléchir.

— Soit, répondit-il au suppliant : je veux bien oublier tes méfaits, tes révoltes continuelles ; je te laisserai en possession de tes provinces, mais à la condition que tu renouvelleras ton serment de vassalité, que tu me remettras en otages douze seigneurs de ton pays avec ton fils aîné ; de plus, tu promettras de comparaître, l'année prochaine, au plaid du printemps, qui se tiendra à Ingelheim, près de Mayence.

— Je consens volontiers, seigneur, à tout ce que vous exigez.

Alors, plaçant ses mains dans celles de Karl, il prêta le serment requis et livra les otages. Les Bavarois qui l'accompagnaient jurèrent directement fidélité au roi, reconnaissant par là qu'il était le maître de leur pays, et que Tassilon n'était que son lieutenant.

En apprenant ce qui venait de se passer entre Karl et Tassilon, Armisus, furieux, accourut à Augsbourg. Admis aussitôt en la présence du duc :

— Tout est-il donc perdu par l'invasion de nos provinces, pour que vous vous abaissiez jusqu'à rendre hommage à votre ennemi ?

— Que pouvais-je faire sans soldats, en face des trois armées qui pénétraient dans mes Etats ?

— Il fallait vous réfugier parmi nous ; vos alliés s'apprêtaient, nos légions se formaient, les Huns s'ébranlaient ; l'empereur grec assemblait des vaisseaux ; la surprise que Karl nous a fait éprouver, n'était qu'un accident, un échec réparable ; vous l'avez aggravé par votre soumission. Toutefois, si vous avez du cœur, l'heure de le montrer ne tardera pas à sonner.

Le duc, honteux de ce qu'il avait fait, saisit avidement les espérances que le Saxon lui r emettait devant les yeux. Oubliant sur-le-champ la foi jurée et les engagements pris avec le roi des Francs :

— Quelle conduite dois-je tenir? demanda-t-il à son redoutable tentateur.

— Qu'avez-vous promis à Karl? ne me cachez rien, afin que nous puissions aviser ensemble et réparer le mal autant que possible.

— Je dois me rendre au printemps à l'assemblée d'Ingelheim ; le roi me sommera d'obéir.

— Vous irez, s'il le faut.

— Est-ce là tout ce que vous me prescrivez? interrogea Tassilon avec inquiétude.

— Soyez attentif à mes paroles, car si vous suivez exactement mes avis, je suis persuadé que vous modifierez singulièrement votre situation. En attendant l'époque du plaid d'Ingelheim, envoyez des députés aux Huns de la Pannonie, pour les presser d'accourir; je joindrai mes instances aux vôtres.

— Je ferai ce que vous dites.

— Cela ne suffit pas. Il importe que, par présents ou par promesses, vous cherchiez à gagner les vassaux du roi ; ce sont autant d'ennemis domestiques que vous lui susciterez, et qui entraveront ses efforts. Voilà tout ce qu'il y a à faire pour le moment. Travaillez sérieusement à obtenir les deux résultats que je vous conseille, et le succès, je le crois, couronnera enfin nos tentatives multipliées.

Tassilon approuva le plan que lui suggérait le Saxon.

— J'agirai promptement, ajouta-t-il, dans le sens que vous m'indiquez. Seulement une considération m'embarrasse.

— De quoi voulez-vous parler?

— Mes principaux leudes doivent se rendre avec moi au plaid d'Ingelheim.

— Je le sais.

— Ils seront forcés de prêter serment à Karl, devant l'assemblée solennelle.

— Qu'importe? Auriez-vous des scrupules à ce sujet?

— Non, en vérité.

— Alors que craignez-vous?

— Mes hommes refuseront de violer leur foi.

— Je vous enseignerai le moyen de tout concilier, répliqua Armisus avec un sourire diabolique. Vous enjoindrez à vos leudes, lorsqu'ils jureront fidélité, de penser le contraire de ce qu'ils promettront.

Tassilon, aveuglé par sa haine contre Karl, accueillit l'idée de cette grossière et odieuse restriction mentale. Il s'engagea à suivre ponctuellement les perfides conseils du Saxon, qui retourna au sanctuaire d'Irmensul, qu'il ne quittait plus guère que pour parcourir le pays, l'agiter, infliger de nouvelles avanies à sa femme et à sa fille. Le duc de Bavière, conformément aux avis d'Armisus, dépêcha des envoyés en Pannonie pour hâter l'arrivée des Barbares; les députés trouvèrent les Huns prêts à s'élancer, comme des bêtes fauves, de leurs inextricables retranchements.

Puis il réunit dans son palais d'Augsbourg les principaux leudes de ses Etats, tous ceux de qui le roi des Francs devait requérir la prestation de l'hommage. Il leur déclara nettement que la paix conclue avec le roi n'était à ses yeux qu'une trêve, qui permettait d'armer de nouveau :

— Les serments prêtés, ajouta-t-il, sont une feinte bonne à tromper nos ennemis. Voici deux siècles, ajouta-t-il, que la race des Aghilolfings, dont je descends, règne avec honneur en Bavière; il ne faut pas qu'elle soit flétrie en ma personne.

De rares applaudissements accueillirent les paroles

de Tassilon ; la majeure partie de ses leudes garda un morne silence, indice manifeste de leur désapprobation ; mais le duc passa outre, et se flatta d'être obéi. Il se prépara sans crainte à se rendre au plaid d'Ingelheim. Avant son départ, sa femme, fille de Desiderius, le roi détrôné de Lombardie, l'exhorta de nouveau à ne pas céder, sinon pour un temps ; elle haïssait Karl de toute la force de son âme, parce qu'il avait brisé sur le front de son père la couronne d'Italie. Néraïse, la malheureuse fiancée d'Armisus, douée d'éminentes vertus et d'un sens exquis, ne partageait pas les fureurs de sa mère ; elle comprit que le duc marchait à sa perte en suivant les funestes conseils du Saxon ; elle s'efforça de le détourner de la voie fatale qu'il suivait :

— Mon père, lui dit-elle avec tendresse, au nom de votre bonheur et du nôtre, soyez fidèle à vos promesses. Il y a plus de gloire et surtout plus de profit à tenir sa parole qu'à la violer.

— Les conditions que j'ai acceptées, répondit Tassilon avec amertume, m'ont été imposées l'épée sur la gorge ; je ne puis me décider à les remplir.

— Pourquoi ?

— Elles sont déshonorantes ; elles impriment à mon front une tache qui serait ineffaçable, si la guerre, bientôt, ne me fournissait le moyen de briser le pacte conclu.

— Hélas ! mon père, gémit la jeune fille, vous nous perdrez tous avec vous.

— Dussé-je sacrifier ma femme, mes dix enfants, et périr avec eux, s'écria le duc, je ne serai point le vassal de Karl. Je saurai préparer ma vengeance, la délivrance du pays, à l'abri de la paix et des serments que le roi des Francs m'a forcé de lui faire.

— Dieu ne bénit point le parjure, soupira Néraïse ; il le punit souvent dès ce monde.

— Le sort en est jeté, s'écria Tassilon avec impatience ; je ne puis plus reculer.

Et d'un geste, il congédia la noble enfant, qui se retira les larmes aux yeux. Rien désormais n'était plus capable de retenir le duc sur le penchant de l'abîme ; le moment approchait où il allait y glisser jusqu'au fond, et boire jusqu'à la lie à la coupe des humiliations. Il partit avec ses leudes, au printemps de l'année 788, pour le plaid d'Ingelheim. Jamais, sous le règne du grand roi, assemblée aussi solennelle ne s'était vue ; une partie de l'Europe y était représentée, et Karl semblait être de fait le chef de l'Occident. Autour de son trône se pressaient les prélats, comtes et seigneurs des peuples vassaux ; ils siégeaient à côté des grands, clercs et laïques, de la nation des Francs.

Au moment où Karl parut, dans toute la splendeur du rang suprême, la foule, frémissante d'enthousiasme, éclata en acclamations ; elle salua longtemps de ses cris de joie le vainqueur des Barbares et de l'Italie, le protecteur de l'Eglise du Christ, l'ami des Pontifes, le plus grand des hommes, et l'élu de l'humanité chrétienne. Karl était revêtu des marques de la souveraine dignité, et le diadème brillait à son front héroïque. Ses fils, illustres déjà, ses glorieux lieutenants, ses vaillants leudes, sur qui se reflétaient les rayons de sa gloire immense, marchaient à ses côtés, remplis d'un légitime orgueil.

Tassilon prit place parmi les princes vassaux.

Le roi s'étant assis sur son trône d'or, le silence se fit dans l'assemblée, et le monarque déclara le plaid ouvert.

Aussitôt, les principaux leudes de la Bavière s'avancèrent au pied du trône, et le duc de Bavière se troubla en les voyant ; il se rappela leur silence désappro-

bateur, et leur défection, l'année précédente, lors de l'appel aux armes. Karl leur fit signe d'exposer leur requête.

— Nous venons, dirent-ils, accuser notre duc ici présent du crime de haute trahison.

A cette terrible dénonciation, formulée d'une voix ferme et convaincue, tous les regards se portèrent sur Tassilon qui pâlit. Karl, étonné, demanda aux leudes :

— Expliquez-vous; qu'avez-vous à reprocher à votre prince?

— Seigneur, malgré ses serments, à la persuasion de sa femme, il a continué ses intrigues. Il n'y a pas longtemps, nous le savons et nous pouvons le prouver, il a envoyé des députés aux Huns, pour les presser de prendre les armes et d'accourir en Germanie.

Le roi, impassible et dissimulant l'indignation que lui causait tant de perfidie, se tourna vers le duc, qu'il enveloppa de son regard imposant.

— Ces hommes disent-ils vrai? demanda-t-il; peux-tu réfuter leurs accusations?

Tassilon, déconcerté par ce brusque début, saisi de crainte, le regard effaré, garda le silence; il passa la main sur son front couvert de sueur, comme pour en faire jaillir une idée, une réponse; mais il ne trouva rien.

— Parle, reprit Karl; sinon j'interpréterai ton silence comme un aveu de ton crime.

Le duc, ayant à peine conscience de ce qui se passait, avoua que ses accusateurs avaient dit la vérité.

— S'il en est ainsi, ajouta le roi, ta place n'est plus parmi les princes; descends de l'estrade, et mets-toi au rang assigné aux coupables.

Tassilon chancelant, défait, écrasé sous le poids de la honte et de la terreur, obéit au monarque, dont la voix

vibrait à ses oreilles comme si elle eût formulé une sentence de mort.

A l'instant, et sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, plusieurs vassaux l'accusèrent de les avoir sollicités à conspirer contre les Francs. Les leudes bavarois racontèrent comment il leur avait enjoint, lorsqu'ils prêteraient le serment de fidélité, de penser le contraire de ce qu'ils promettraient.

Karl, après avoir écouté attentivement toutes les accusations, interrogea de nouveau le duc de Bavière, qui avoua tout, en suppliant le prince de le traiter avec clémence.

— Je t'ai souvent pardonné, répondit le roi, et je n'ai pas eu à me louer de l'indulgence dont j'ai usé envers toi. Aujourd'hui, ce n'est point à moi qu'il appartient de prononcer ; je ne serai point ton juge ; je t'abandonnerai à toute la rigueur des lois.

En même temps le roi ordonna que le plaid, formé en tribunal, statuât sur le sort de l'accusé. Une première question fut posée à l'illustre assemblée par les jurisconsultes royaux :

— Tassilon est-il coupable de haute trahison ?

Les juges furent unanimes pour répondre affirmativement.

La seconde question fut celle-ci :

— Quelle peine mérite le coupable ?

— La mort, répondirent les juges avec la même unanimité.

En outre, ils ordonnèrent, qu'avant de subir son arrêt, le duc de Bavière serait dégradé du rang d'homme de guerre. Cette clause du jugement fut exécutée sur-le-champ ; on lui enleva ses armes, que l'on brisa devant lui ; et les insignes de sa haute dignité, arrachés de ses épaules, furent traînés dans la poussière. Le malheureux Tassilon, venu plein de confiance

au plaid d'Ingelheim, comptant sur l'intrigue, sur ses manœuvres souterraines, voyait ses plans radicalement déjoués et tout lui manquer à la fois. Il demeura comme hébété sous le coup de la terrible sentence qui le frappait. Pourtant, Karl eut pitié de lui. Ayant réclamé le silence, il annonça que, pour l'amour de Dieu et parce que Tassilon était son parent, il lui faisait grâce de la vie.

— Je commue sa peine, ajouta-t-il; je le condamne à finir ses jours dans un monastère, où il aura les cheveux coupés.

Par cette décision, le roi mettait de la délicatesse dans la miséricorde dont il usait envers le duc de Bavière; il lui épargnait l'opprobre de perdre sa chevelure princière dans l'assemblée des Francs. Tassilon fut conduit au couvent de Saint-Nazaire, sur le Rhin, puis à Jumiéges, où il mourut quelques années plus tard.

Karl statua également sur le sort de la famille du coupable. Ses fils eurent les cheveux coupés et furent renfermés dans divers monastères; ceux des seigneurs bavarois qui avaient trempé dans ses complots furent bannis. La femme et les filles de Tassilon prirent le voile dans un monastère de Cologne. Le trésor du duc fut apporté au trésor royal, et la Bavière réunie à la France.

Armisus éprouva des transports de rage lorsqu'il sut le résultat du plaid solennel d'Ingelheim, et surtout la réclusion de Néraïse dans un monastère. Mais, le premier moment de colère apaisé, il reprit courage. Cet homme ne se rebutait pas facilement; il jura de poursuivre la lutte, malgré la chute de l'un de ses principaux alliés.

D'ailleurs, le plan d'attaque contre les Francs avait été si habilement conçu qu'il s'exécuta, quoique Tassilon eût succombé. Les Grecs, conduits par Adalghis,

débarquèrent en Calabre. Wineghis, un lieutenant de Karl, marcha contre lui, le vainquit, et le tua dans la mêlée. D'autres lieutenants du roi, formés sous ses ordres, arrêtèrent les Huns qui, en deux corps d'armée, s'étaient élancés sur la Germanie.

La victoire, dit un historien, n'attendait même plus la présence de Karl, et elle couronnait partout les armes de ses lieutenants et de ses vassaux[1].

Ainsi, les projets d'Armisus échouaient encore une fois ; il se retira dans le sanctuaire d'Irmensul, pour y ourdir de nouveaux complots.

(1) H. Martin, *Histoire de France*, T. II.



V

Les conjurés

Pendant les quatre ans qui suivirent les événements racontés au chapitre précédent, la Saxe parut tranquille et résignée; elle paya le tribut imposé par le roi des Francs, et ne repoussa point les missionnaires catholiques qui sillonnaient ses provinces à demi sauvages pour y prêcher l'Evangile et jeter dans le pays les semences de la vraie civilisation. Armisus vivait dans une profonde retraite, s'isolant à dessein, et s'enveloppant des voiles du mystère, afin que ses actes échappassent aux regards et au contrôle publics. Mais, du sanctuaire souterrain d'Irmensul ou de son château de Brunnberg, il ne perdait pas de vue l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie; il reprenait l'un après l'autre les fils du complot avorté une première fois, se flattant d'arriver enfin au succès. Il avait tourné les yeux vers Cologne. Mais il dut se réfugier en Pannonie, au *Ring* ou village royal des Huns, espèce de camp muni de retranchements formidables. Son plan avait échoué par l'imprudence de ses affidés, et il ne songea plus qu'à

travailler à la ruine de la domination de Karl. Ne pouvant agir à force ouverte encore, il ourdit des trames ténébreuses, recruta des hommes déterminés à tout, même aux crimes les plus odieux, les lia à ses projets par les plus terribles serments et des menaces redoutables en cas de trahison, et leur prescrivit de se tenir prêts au premier signal.

En outre, Armisus se mit en rapports intimes, actifs, avec Peppin le Bossu. Le jeune prince était de plus en plus mécontent de son père, qui le dédaignait et le laissait obstinément à l'écart. Le roi ne lui donnait aucun apanage, aucune influence, aucune marque de faveur. Peppin le Bossu souffrait impatiemment la situation humiliée qui lui était faite à la cour de son père ; son esprit s'aigrissait de plus en plus.

Le Saxon, profitant des dispositions du jeune prince, qu'il exaspérait encore par de fréquents messages, jugea enfin nécessaire de se rendre lui-même au pays des Francs, pour se mettre directement en relations avec Peppin, avec les mécontents, et pour gagner de nouveaux complices. Le roi habitait alors le palais de Ratisbonne. Ce fut dans cette ville qu'Armisus se rendit, accompagné de ses amis les plus dévoués et du vieillard qui gardait les abords du palais d'Irmensul. Le chef comptait beaucoup sur l'expérience de Dermold ; et, celui-ci, plein du désir de venger ses fils tués à Verden, avait sollicité la faveur de suivre les conspirateurs. A sa place veillait un prêtre du sanctuaire.

Les Saxons s'arrêtèrent aux portes de la cité, dans une métairie dont le maître ne pardonnait pas à Karl de lui avoir préféré un autre leude dans une charge importante. Ce Franc, malgré les invitations du roi, avait toujours refusé de s'instruire et d'écouter les leçons des maîtres que le grand Karl appelait de tous les points du monde pour civiliser son peuple ; il pré-

férait l'antique barbarie, l'ignorance, aux connaissances, à la science que le héros se faisait gloire de répandre.

Quelques mois suffirent à Armisus pour réunir de nombreux associés. Se voyant à la tête d'une conjuration puissante, composée d'hommes résolus, animés tous d'une haine profonde contre le roi ou d'ambitions ardentes que le prince refusait de satisfaire, il résolut de faire périr Karl et d'élever le Bossu au rang suprême. Grâce à sa prodigieuse activité, à son intelligence singulière des complots, à son impatience d'atteindre le but désiré, Armisus eut bientôt terminé les préparatifs de l'attentat. La veille du jour fixé pour le crime, il ordonna à tous les conjurés de se rendre en armes, à la tombée de la nuit, et par petits groupes, à l'église de Saint-Pierre, de Ratisbonne. Toutefois, il convient de dire qu'il avait choisi à regret ce lieu pour la réunion décisive, non par respect pour le temple, mais parce qu'il redoutait qu'il ne transpirât quelque chose. Il avait proposé une vaste maison, appartenant à l'un des conjurés; mais Peppin, qui avait indiqué l'église, s'obstina dans son sentiment, alléguant que les gardiens dépendant de lui, il serait facile de les éloigner. Le Saxon céda, préférant courir quelques risques au danger de blesser le Bossu.

Un peu avant l'arrivée de ses complices, Peppin entra dans l'église, et, sous différents prétextes, il écarta les gardiens du temple. Au crépuscule, à l'heure où les ombres commençaient à envelopper la ville, le Bossu et quelques-uns de ses amis, après avoir visité l'église, et s'être assurés qu'il n'y avait plus personne, allèrent ouvrir une porte latérale, qui donnait sur une rue étroite et rarement fréquentée à cette heure; d'ailleurs deux sentinelles veillaient depuis quelques instants aux abords de cette voie. Les conjurés pénétrèrent un à un dans l'église, en prononçant le mot de

passe, qui était : *Vengeance et victoire!* Ils allèrent se ranger devant l'autel, sur lequel une lampe répandait ses pâles clartés. Armisus vint le dernier, après avoir relevé les sentinelles de la rue ; il se plaça au milieu de ses complices, et s'assura que pas un ne manquait à l'appel. Il se préparait à leur adresser la parole, quand il crut entendre quelque bruit dans le sanctuaire, près de l'autel ; il prêta l'oreille, les hommes qui l'entouraient retinrent leur respiration, mais un silence solennel régnait dans le temple. Néanmoins, le Saxon défiant quitta le groupe des conspirateurs, s'élança vers l'autel, examina tout de son œil perçant, interrogea les longs voiles qui retombaient jusque sur les degrés de marbre, mais il ne vit rien. Pourtant le bruit qu'il avait cru entendre était bien réel : un homme était caché là, sous les tentures ; c'était un pauvre diacre, nommé Fardulfe, demeuré en prière dans l'église. A l'entrée d'Armisus et de ses complices, croyant à la présence de voleurs, il s'était réfugié sous les draperies blanches, brodées d'or, de l'autel, tremblant d'être découvert. Au moment où le Saxon s'était approché, et avait fouillé du regard sous les voiles, Fardulfe s'était recommandé à Dieu, pensant bien que des malfaiteurs ne lui feraient pas grâce.

Armisus, revenu au milieu des conjurés, leur dit :

— Il m'a semblé entendre un mouvement du côté de l'autel, et qu'un étranger nous épiait. Mon oreille me trompe rarement ; cependant je dois avouer que je n'ai rien découvert de suspect.

— Je suis sûr qu'il n'y a personne ici, dit Peppin : les gardiens sont partis tous ; ils ne reviendront que demain matin, au lever du soleil. De plus, j'ai parcouru le temple, j'ai visité tous les recoins, nous y sommes seuls : rassure-toi donc.

— Je ne suis pas homme à trembler, reprit Armi-

sus, chacun le sait. Mais, dans une œuvre comme celle que nous allons entreprendre, les précautions les plus minutieuses ne sont pas superflues; j'ai vu bien des combinaisons échouer par de légères imprudences.

— Tout ce qu'exige la sagesse a été fait, répondit le Bossu.

— Néanmoins, dit le Saxon, j'aimerais mieux que nous fussions réunis autre part qu'ici. Mais laissons là les regrets : le temps presse.

— Tu es le chef, dirent plusieurs des conjurés : ordonne, et nous obéirons aveuglément.

— Vous n'ignorez pas, amis, que nous sommes ici pour prendre les dernières mesures. Le but que nous poursuivons, c'est la destruction de la domination de Karl; or, vous l'avez reconnu, l'unique moyen, c'est la mort du roi et de ses trois fils Karl, Peppin d'Italie, et Louis d'Aquitaine. L'œuvre de sang accomplie, Peppin, que vous voyez à mes côtés, régnera et agira d'après nos conseils. Déjà un bon nombre de comtes et de guerriers francs sont préparés au changement que nous méditons; ils applaudiront au succès. Voici près d'un an que nous travaillons ardemment à mûrir le complot; l'heure est venue de le mettre à exécution; en tardant davantage, nous nous exposerions à des indiscrétions, à un échec peut-être, à la ruine de nos espérances.

— D'ailleurs, interrompit Peppin, le moment ne saurait être plus favorable : les trois fils de Karl sont au palais de Ratisbonne; nous pourrons égorger nos ennemis tous ensemble; Armisus va nous apprendre le jour que nous avons arrêté pour le meurtre.

— Mon avis, reprit le Saxon, est que nous ne devons pas nous séparer avant d'avoir pris la vie de Karl et celle de ses fils. C'est pour cela que je vous ai prescrit de venir ici en armes.

— Alors ce serait pour cette nuit? fit observer l'un des conjurés.

— Précisément, répliqua Armisus d'une voix ferme. Il faut que nous agissions un peu avant l'aurore, de façon à ce que tout soit terminé au lever du soleil. Nous sommes aux premiers jours d'octobre, la nuit vient seulement de commencer; nous avons encore de longues heures pour concerter notre plan. L'église est voisine du palais; la porte opposée à celle par laquelle nous sommes venus, fait face à une porte de la demeure royale, gardée en ce moment par des hommes qui nous sont dévoués, et qui nous livreront passage au premier signal. Nous entrerons donc quand nous le voudrons. Il ne s'agit plus que de distribuer les rôles de chacun, lorsque nous aurons pénétré dans le palais.

Le Saxon fit une pause, comme pour juger de l'effet que ses paroles produisaient sur ses compagnons; un morne silence les accueillit. Ils étaient là cent hommes environ, habitués au crime, armés jusqu'aux dents, et animés d'une haine implacable contre le roi des Francs. Toutefois, devant l'attentat qu'ils allaient commettre contre le plus grand des hommes, devant cet égorgement de toute une race royale, la plus illustre de l'univers, ces scélérats éprouvèrent un sentiment d'horreur, rapide, il est vrai, mais profond.

Le diacre, qui, de sa cachette, entendait discuter ces plans affreux, comprimait à grand'peine les battements de son cœur, qui soulevait sa poitrine haletante. Si Armisus se fût approché en ce moment de l'autel, peut-être eût-il mieux réussi à découvrir le malheureux Fardulfe.

Le Saxon devina ce qui se passait dans l'âme de ses complices.

— Quoique je sois votre chef, se hâta-t-il d'ajouter, la décision suprême vous appartient; je ne vous traî-

serai pas malgré vous au palais. Voyons, dans quel sens vous prononcez-vous? qu'attendez-vous?

Pas un conjuré n'ouvrit la bouche. Armisus, hors de lui, s'écria :

— Hésiteriez-vous? seriez-vous comme les lâches, qui ne savent jamais braver le danger que de loin?

— Nous ne sommes pas des lâches, répondirent les conspirateurs blessés des paroles de leur chef; nous ferons ce que tu nous prescriras. Avons-nous jamais refusé de t'obéir?

— Non, je l'avoue.

— Ainsi, poursuivit un Saxon, c'est convenu : dans quelques heures nous pénètrerons dans le palais de Karl. Mais, le roi et ses fils morts, n'aurons-nous pas à craindre d'être accablés? car les gardes de la maison royale sont nombreux; quand ils seront revenus de leur surprise, ils seront plus forts que nous.

— Tout est prévu, répondit Armisus. Aussitôt que Karl et ses fils ne seront plus, nous proclamerons Peppin roi des Francs; j'ai l'assurance positive que beaucoup de comtes et d'officiers se joindront à nous. D'ailleurs, en faveur de qui les opposants, s'il s'en trouvait, combattraient-ils? Peppin ne sera-t-il pas, si la conspiration réussit, l'unique héritier de Karl? Au nom de qui lui disputerait-on le trône?

— Il n'y a pas lieu d'hésiter, dit le vieux Dermold qui se tenait à côté d'Amisus; ce qui importe le plus maintenant, c'est de désigner à chacun son rôle, afin qu'il ne règne nulle confusion. Il s'agit de savoir d'abord qui pénètrera dans la chambre du roi, pour lui porter le coup mortel.

— Personne autre que moi ne frappera Karl, s'écria le Saxon; c'est à moi qu'il appartient de venger mon pays et de délivrer les Francs de l'homme qui les opprime.

L'assentiment général répondit à la déclaration d'Ar-

misus. Puis le chef décida que les conjurés se partageraient en quatre troupes : la première, dirigée par lui-même, devait pénétrer dans la chambre du roi ; la seconde, conduite par le Bossu, avait pour mission de tuer le prince Karl ; la troisième, commandée par le vieux Dermold, devait agir contre Peppin, le roi d'Italie ; la quatrième bande devait massacrer le jeune Louis d'Aquitaine.

— Vous avez tous compris ? demanda Armisus.

— Nous avons compris, répondirent les conjurés.

— Ces derniers mots résonnaient encore sous les voûtes de l'église, quand le Saxon jeta instinctivement un regard sur les draperies de l'autel ; il lui sembla que les voiles blancs se mouvaient.

— C'est étrange, murmura-t-il en indiquant du doigt les tentures : si je n'avais visité moi-même tout à l'heure ces lieux, je jurerais qu'un homme s'y trouve caché ; pourtant je n'y ai vu personne.

Tous les yeux se portèrent sur l'autel, et la plupart des conjurés crurent aussi apercevoir le frémissement des nappes qui le couvraient ; ils se communiquèrent leur impression, et une terreur superstitieuse s'empara de plusieurs de ces scélérats, en qui restait une étincelle de foi chrétienne ; ils s'imaginèrent que le Ciel manifestait ainsi son courroux.

— Nous avons mal fait, murmurèrent-ils entre eux, de venir préparer une œuvre de sang en ce saint lieu ; à cause de cela, Dieu nous poursuivra de sa colère et nous ne réussirons pas.

Armisus entendit ces paroles. Irrité de l'influence que le Christianisme conservait encore jusque sur ces âmes perdues, il oublia l'objet de sa préoccupation, et il s'écria :

— Je croyais avoir affaire à des hommes, et je ne rencontre que des cœurs pusillanimes.

— N'as-tu pas vu les voiles de l'autel se mouvoir, comme si une main mystérieuse les agitait? demandèrent plusieurs voix.

— Je ne sais ce qu'il y a de réel dans ce que vous signalez. En tous cas, pourquoi en chercher la cause dans une intervention supérieure? En cet instant solennel, d'où dépend le succès de notre entreprise, je ne redoute que l'oreille des hommes. Qu'aucune indiscrétion ne révèle nos projets, et je me ris de votre Dieu. Il n'a pas de foudres qui puissent m'atteindre.

Armisus avait à peine achevé ce blasphème, que le grincement d'une porte se fit entendre distinctement au fond du sanctuaire; tous les conjurés tressaillirent et portèrent la main sur leurs armes. Le Saxon s'élança vers la lampe qui éclairait l'autel; il la détacha, et courut vers l'endroit d'où le bruit avait paru venir; Dermold et Peppin le suivirent, après avoir fait signe à leurs complices de demeurer immobiles. Il y avait une petite porte, entaillée dans le mur de l'abside, laquelle devait donner sur une cour qui longeait la voie publique; cette porte était fermée. Armisus et ses deux compagnons écoutèrent, et n'entendirent rien qui pût légitimer leurs soupçons; ils ne virent rien; le silence régnait au dedans et au dehors de l'église. Ils revinrent pensifs vers les conjurés. Le Saxon replaça la lampe sur le socle qui la portait, et il dit d'une voix sombre, dont l'accent trahissait quelque inquiétude :

— Je ne crois pas que nous ayons à craindre. Rien ne motive l'abandon de nos plans. Ecoutez-moi bien, et ne perdez pas une seule de mes paroles :

Et il leur prescrivit dans le plus grand détail ce qu'ils auraient à faire, une fois entrés dans le palais, pour ne pas laisser échapper les victimes vouées à la mort. Une partie de la nuit s'écoula pendant qu'Armisus donnait ses instructions à ses complices. Ni le bruit

ni le mouvement des draperies ne se renouvelèrent, et les conjurés finirent par se rassurer complètement.

Le lecteur a compris, sans doute, que l'agitation des voiles de l'autel, et le grincement de la porte, étaient l'œuvre du diacre Fardulfe. Voici en effet ce qui était arrivé. Fardulfe, malgré sa terreur, comprit, en présence de ce complot, auquel il était initié d'une manière si imprévue, qu'un grand devoir lui incombait.

— La providence, se dit-il, a sans doute permis ma présence dans ce temple, afin que j'apprisse le complot tramé contre le roi et ses fils, et que je pusse les mettre en garde contre les assassins. Mais comment m'échapper sans donner l'éveil aux conjurés qui sont aux aguets, et à qui le plus léger mouvement ne saurait échapper ?

Telles étaient les pensées et les perplexités du pauvre diacre, caché sous les draperies de l'autel. Il pouvait espérer sauver sa vie en laissant partir les scélérats, mais alors le roi était perdu. Fardulfe, prenant une résolution généreuse, se détermina à s'exposer au danger d'être découvert pour sauver Karl. Une fois sa décision arrêtée, il se recommanda avec ardeur à Dieu, à la sainte Vierge, à l'apôtre saint Pierre, sous le vocable de qui l'église était dédiée, et il sentit le courage descendre dans son âme, en réponse à sa fervente prière. Alors il se glissa lentement, en rampant sur le ventre, vers la porte de l'abside. Il avait fait ainsi deux ou trois pas, lorsqu'Armisus aperçut le frémissement des tentures, et le fit remarquer à ses complices ; le diacre s'arrêta, osant à peine respirer, et s'attendant à être découvert. Il profita de l'apostrophe adressée par le Saxon aux conjurés, pour continuer son évasion périlleuse ; il rampa plus vite sur le pavé de marbre, gagna bientôt la porte, l'ouvrit avec une clef qu'il possédait, et la repoussa vivement. Ce fut le grincement

qu'elle produisit en se refermant qui attira l'attention des conjurés; mais quand ils examinèrent l'ouverture, le diacre avait déjà franchi le petit mur de la cour, et il était en face du palais. Fardulfe, redoutant d'être poursuivi, avait couru de toutes ses forces dans la direction de la maison royale, afin de s'y mettre au besoin sous la protection des sentinelles qui veillaient jour et nuit.

Pour faire moins de bruit, et éviter le frôlement des étoffes sur les dalles, le diacre avait laissé sous l'autel son manteau et une partie de ses habits, de sorte qu'il était à demi vêtu: la nuit était fraîche, et il tremblait de froid et de terreur.

Cependant la mission qu'il s'était donnée n'était que commencée. Il ne suffisait pas de s'être évadé de l'église, il fallait instruire le roi des dangers qui le menaçaient; pour cela, il était indispensable de pénétrer dans le palais; ce n'était pas chose facile à pareille heure. Un certain nombre de comtes et de gardes trempaient dans le complot : il était donc nécessaire de tout révéler au roi lui-même. Fardulfe ne recula pas devant les obstacles; il pensa que Dieu, qui l'avait tiré des mains des scélérats, lui procurerait les moyens de parvenir jusqu'au prince, avant le moment fixé pour l'attentat. Il se présenta à la porte principale, et non à celle qui devait être livrée aux conjurés; il se nomma aux soldats, qui, après quelques difficultés, lui permirent de traverser la cour d'honneur, et de monter aux portiques qui précédaient les appartements royaux. Ce n'était rien, car il fallait franchir sept portes, toutes soigneusement gardées, pour arriver à la chambre à coucher de Karl. Le diacre s'adressa résolument aux guerriers qui veillaient à la première, et leur jeta ces mots d'une voix haletante :

— Laissez-moi voir le roi; j'ai des choses de la

plus haute importance à lui communiquer : le moindre délai pourrait amener des catastrophes.

Le chef de service, étonné de voir cet homme, et dans ce costume, l'examina un instant en silence ; les yeux de Fardulfe étaient hagards, sa voix rauque, son teint livide ; les émotions terribles qu'il avait éprouvées dans l'église de Saint-Pierre l'avaient tellement défait, que ses amis l'eussent à peine reconnu. Le premier sentiment de l'officier fut tout de défiance.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Je suis le diacre Fardulfe, attaché depuis un an à l'église de Saint-Pierre.

— D'où viens-tu?

— Le temps presse, s'écria le diacre ; je ne puis m'expliquer que devant le roi ; permettez que je lui parle sur-le-champ ; demain, dans deux heures peut-être, il serait trop tard.

L'officier, ne sachant que penser, et craignant d'encourir une responsabilité dangereuse s'il arrêtait Fardulfe, lui dit :

— Passe donc, puisque tu le veux.

Le diacre franchit cette première porte ; mais il fut arrêté de même à chacune des autres, et ce ne fut qu'avec des peines inouïes qu'il put arriver à la salle qui précédait la chambre du roi. Il etait loin d'être à bout de difficultés : il rencontra là les femmes de la reine Fastrade, qui était en ce moment avec Karl ; elles attendaient leur maîtresse ; les unes devisaient à voix basse ; les autres, étendues sur des siéges disposés le long des murailles, sommeillaient légèrement. En apercevant Fardulfe, elles s'effrayèrent d'abord, et appelèrent les gardes de la porte. Ceux-ci se mirent à rire, déclarant que le personnage n'était aucunement redoutable. En effet, l'état du diacre exprimait la frayeur bien plus que l'audace, et les femmes de la reine ne tardèrent pas

à s'en apercevoir. Néanmoins, sans vouloir l'écouter, elles l'entourèrent et s'efforcèrent de le repousser. Fardulfe résista avec énergie, et s'écria, en s'élançant sur la porte de la chambre du prince :

— Je verrai le roi à tout prix ; il le faut, car il y va de son salut.

Parmi ces femmes, il y en avait deux qui étaient gagnées par les conjurés ; redoutant une révélation, elles appelèrent de nouveau les soldats en disant :

— Ne voyez-vous pas que cet homme est fou ? Comment avez-vous eu la témérité de le laisser pénétrer jusqu'ici ? En vérité, le roi est bien gardé, si le premier venu, au milieu de la nuit, réussit à s'introduire dans la chambre royale !

En même temps elles saisirent le diacre par ses habits, et tentèrent de l'expulser de la salle. Mais lui, faisant une tentative désespérée, se jeta sur la porte, qu'il ébranla à coups de poings et de pieds.

— Prince, criait-il avec une inexprimable angoisse, permettez que je vous voie sur-le-champ ; demain il serait trop tard. Ne souffrez pas qu'on me chasse de votre palais avant que je ne vous aie parlé.

Cet appel fut entendu. Une voix bien connue et toujours respectée fit taire les clameurs des femmes, et demanda de l'intérieur :

— Qui est là ? Que me veut-on ?

— Je suis le diacre Fardulfe, attaché à l'église de Saint-Pierre. Ouvrez de grâce ; ne tardez pas ; chaque minute qui s'écoule est précieuse.

Aussitôt la porte céda, et Karl lui-même parut.

Il contempla, étonné, la figure effarée du diacre à demi vêtu, et le désordre qui régnait parmi les femmes de la reine ; il embrassa cette scène étrange d'un coup d'œil pénétrant, sans pouvoir toutefois se rendre compte de rien. Enfin, concentrant toute son attention sur

Fardulfe, il l'interrogea encore, avant de lui accorder l'entretien qu'il réclamait?

— Comment, à cette heure de la nuit, as-tu pu parvenir jusqu'ici?

— Je ne sais, ô roi, répliqua le diacre : mais il le fallait absolument.

— Eh bien! parle : qu'as-tu à me dire?

Fardulfe jeta un regard défiant autour de lui, et, voyant que les femmes et quelques gardes épiaient avidement ses réponses :

— Prince, dit-il, je ne puis rien dire si vous ne m'accordez une audience secrète.

— C'est un fou, seigneur, cria l'une des femmes; gardez-vous de lui accorder sa demande.

Mais le roi, imposant silence du geste à cette suivante trop hardie, prit Fardulfe par la main, et le conduisit dans un cabinet de travail où il avait coutume d'étudier durant la nuit, car il interrompait souvent son sommeil.

— Maintenant que nous sommes seuls, explique-moi ce que tout cela signifie.

Avant que le diacre n'eût pu répondre, la reine, qui s'était levée, entra dans le cabinet; et, voyant l'étrange mise de Fardulfe, elle dit :

— Seigneur, ne vous fiez pas à cet homme : sa figure est suspecte.

Karl ne daigna pas relever les paroles de Fastrade; et, se tournant de nouveau vers le diacre, il lui enjoignit de parler. Mais Fardulfe, le regard fixé sur la reine, parut tellement intimidé, que le roi pria Fastrade de se retirer. Elle obéit à regret, en murmurant que le prince commettait une grave imprudence.

Pendant que le diacre était avec Karl, la rumeur de son étrange apparition se propageait dans le palais; plusieurs des complices d'Armisus et du Bossu étaient

accourus, inquiets, jusqu'à la porte de l'appartement royal, s'enquérant de ce qu'avait dit l'étrange et tardif visiteur. Mais le diacre, malgré son trouble, avait agi avec une rare discrétion, de sorte que les curieux ne purent rien apprendre de positif, ni obtenir de renseignements certains. Ils finirent par croire que cet incident n'avait aucun rapport avec la conjuration, et ils regagnèrent leurs postes respectifs, car l'heure fixée approchait, et Peppin leur avait recommandé une vigilance infatigable. Laissons-les pour revenir à l'entretien du roi et du diacre.

VI

La révélation.

Fardulfe, épuisé par la lutte soutenue à la porte de l'appartement du prince, et tremblant sur ses jambes, se sentit défaillir ; il chancela, et fut obligé de s'appuyer à la muraille. Karl le fit asseoir, et, prenant un air bienveillant :

— Sois sans crainte, lui dit-il ; quoi que tu aies à me révéler, il ne t'arrivera pas de mal. Voyons, que me veux-tu ?

— Seigneur, commença le diacre, je ne redoute rien pour moi ; ce sont les dangers qui menacent votre tête sacrée et celles de vos fils, qui m'effraient.

— Quoi ! mes fils et moi nous sommes en péril dans ce palais ?

— Oui, dans ce palais, répéta Fardulfe d'une voix étouffée.

— Mes gardes veillent soigneusement ; tu viens de faire l'expérience de leur zèle.

— Il est vrai, balbutia le diacre.

— Mes sujets sont fidèles.

— Ils ne le sont pas tous, interrompit Fardulfe.

— Tu formules là une accusation vague, qu'il te serait difficile de préciser.

— Vous êtes malheureusement dans l'erreur, ô roi : d'infâmes complots s'ourdissent pour trancher votre glorieuse vie.

A ces mots, Karl redoubla d'attention. Déjà plusieurs avis mystérieux lui avaient été transmis; on lui avait recommandé de se défier; mais il n'avait tenu aucun compte de ces inquiétudes de serviteurs zélés.

— Comment sais-tu ce que tu me dis là? interrogea le prince.

— J'ai appris ces choses de la bouche même des conjurés, dit Fardulfe.

Le roi, à cette réponse, l'enveloppa de son regard perçant; puis :

— Tu étais donc leur complice? dit-il.

— Dieu m'en garde! repartit le diacre.

— Je ne comprends pas de quelle manière tu as pu surprendre un pareil secret, si tu n'es pas complice.

— Ecoutez-moi, seigneur, et vous allez le savoir. Hier soir, j'étais demeuré dans l'église de Saint-Pierre, dans le dessein d'y passer la nuit en prières; j'éprouvais un mouvement de dévotion inaccoutumé que je voulus satisfaire. Les gardiens s'étaient éloignés, et j'étais seul dans le sanctuaire, au pied de l'autel. A peine la nuit avait disparu, que j'entendis ouvrir une porte, située du côté opposé à celle qui donne sur votre palais : une troupe d'hommes s'introduisit dans l'église. Croyant à la présence de malfaiteurs, je me réfugiai sous les longs voiles de l'autel. Cependant, les intrus s'avancèrent jusqu'au sanctuaire, et dans la lumière que projetait la lampe ils me parurent nombreux; je compris bien vite que ce n'étaient pas des

voleurs, mais des conspirateurs, qui avaient choisi le lieu saint pour y conférer de leurs criminels projets. Bientôt leur odieuse délibération commença, et je les entendis, en frissonnant, disculer votre assassinat et celui de vos trois fils, Karl, Peppin et Louis.

— As-tu reconnu quelques-uns des conjurés? interrompit le roi.

— Oui, il en est un au moins que je connais ; celui-là, je ne me fusse jamais attendu à le rencontrer parmi les ennemis de votre vie.

— Qui est-il?

— Seigneur, en le nommant, je briserai votre cœur; je tremble de dénoncer un tel coupable.

— Parle, ordonna le roi ému et singulièrement pâle : il faut que je sache tout.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de vous rien cacher. Eh bien! Peppin, le fils de Himiltrude, était à la tête des conjurés.

Le noble visage de Karl se contracta de douleur et d'indignation. Mais le grand homme, maîtrisant ces impressions, continua de questionner le diacre.

— Es-tu bien sûr de ce que tu racontes?

— Parfaitement. D'ailleurs, si vous doutez, faites visiter la chambre du prince : vous la trouverez vide, quoiqu'il soit une heure du matin.

Le roi, entr'ouvrant la porte, ordonna à l'un de ses chambellans d'aller chercher son fils aîné. Puis il poursuivit :

— Quel jour les misérables ont-ils choisi pour leur abominable attentat?

— Le temps qui doit s'écouler d'ici à l'exécution de leur complot ne se mesure plus par des jours, mais seulement par des heures.

— Que signifient ces paroles?

— Les conjurés s'introduiront dans votre palais un

peu avant l'aube ; ils sont encore dans l'église, attendant l'instant fixé par leur chef, qui doit être un Saxon, si j'en juge par son accent. Vous le voyez, prince, le temps presse : et il fallait à tout prix que je vous visse, demain il eût été trop tard.

— En effet, et je te sais gré d'avoir insisté pour me voir. Mais les scélérats ont sans doute des complices dans ce palais.

— Ils en ont, et s'en sont vantés ; les hommes gagnés à leur cause veillent à la porte orientale, qui regarde l'église ; c'est celle-là qui doit être livrée aux conspirateurs.

Le diacre achevait de donner ce renseignement, lorsque le chambellan reparut.

— Eh bien ? dit le roi.

— Peppin est absent.

— Il suffit, répondit le prince.

Et d'un geste il congédia le leude ; mais, se ravisant :

— Reste ici, dit-il.

Il demeura un moment la tête penchée sur la poitrine et absorbé dans de profondes réflexions ; il méditait un plan de défense, et en même temps le moyen de surprendre les conspirateurs. Quand son parti eut été arrêté, il releva un regard calme et ferme sur le chambellan, et lui dit :

— Va prendre avec toi la cohorte de mes vieux soldats, bien qu'elle ne soit pas de garde aujourd'hui ; dis-leur que tu obéis à un ordre spécial de moi ; qu'ils s'arment à la hâte ; ensuite, tu les partageras en trois troupes, que tu placeras sur-le-champ à la porte de mes fils Karl, Peppin d'Italie et Louis d'Aquitaine ; tu leur prescriras de s'emparer et de tuer, s'il le faut, quiconque voudrait pénétrer de vive force dans la chambre des princes. Ta mission remplie, tu reviendras me trouver.

Le chambellan, nommé Gheilo, qui était l'un des leudes les plus fidèles de Karl, s'inclina et partit pour exécuter les ordres de son maître. Le roi, ayant reçu de Fardulfe tous les renseignements nécessaires, s'arma de son glaive et de son poignard; il alla éveiller lui-même son ministre et parent Wala, et plusieurs leudes sur lesquels il pouvait compter; il appela ensuite auprès de lui ses trois fils, et les instruisit tous en quelques mots de ce qui se passait. Ayant pris une escorte de soldats dévoués, il se mit à leur tête, et les conduisit à la porte occupée par les complices des conjurés. Les traîtres furent promptement enveloppés; la manœuvre ordonnée par le roi fut si prompte, qu'ils n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Désarmés sur-le-champ et enchaînés, ils furent jetés dans les prisons du palais, et gardés par un poste de soldats.

Karl ordonna ensuite à sa vaillante troupe d'attendre les conjurés. Possesseur de leur plan, il allait les prendre dans leurs propres piéges, et il pouvait se saisir d'eux, sans qu'un seul dût s'échapper. De plus, il distribua des troupes fidèles dans les cours et dans tout le palais, et ses fils veillèrent, de concert avec lui.

A l'heure fixée par les conjurés, et révélée par le diacre, Armisus se glissa à la tête de ses hommes, vers la porte orientale du palais, qu'il croyait gardée par ses complices; il prononça le mot d'ordre convenu : *Vengeance et victoire !* mais Fardulfe n'avait rien oublié : les soldats qui remplaçaient les traîtres étaient instruits; ils répondirent au mot d'ordre, et le Saxon entra sans défiance. Il s'avança dans les cours, s'engagea sous le portique qui conduisait à l'appartement du roi, et guida lui-même les quarante hommes entrés avec lui. Mais à peine eurent-ils mis le pied dans les salles contiguës qui précédaient la chambre de Karl, que de nombreux soldats, tombant sur eux à l'improviste, les désarmèrent

avant qu'ils n'eussent pu se mettre en état de résister, et les garrottèrent étroitement avec leur chef. Le prince, qui présidait à tout, ordonna d'enfermer le Saxon dans un cachot séparé.

La seconde troupe, conduite par le Bossu, et composée de vingt hommes, parut à son tour; elle prit la même direction que celle d'Armisus, sans se douter de rien, et tomba dans le même piége, près de la chambre du prince Karl. Le fils dénaturé, qui dirigeait les assassins de sa famille, poussa un rugissement de rage, quand il se vit aux mains de ceux qu'il avait résolu de faire périr. Lui aussi, chargé de chaînes, fut enfermé seul.

Le roi captura avec le même bonheur la troisième et la quatrième troupe. Au lever du jour, c'est-à-dire à l'heure marquée pour la mort du roi et de ses fils, les principaux coupables étaient sous les verrous. Le prince ordonna une prompte et sévère enquête, pour connaître les ramifications du complot à l'intérieur du palais. Plusieurs des gardes arrêtés à la porte orientale, ayant consenti à faire des aveux pour racheter leur vie, facilitèrent les recherches; des comtes, des officiers de tout rang, se trouvaient mêlés, à différents degrés, à la conspiration. Avant neuf heures du matin, tous les complices de Peppin le Bossu et d'Armisus étaient arrêtés.

Karl s'occupa aussitôt de récompenser les serviteurs fidèles. Il commença par le diacre Fardulfe, à qui il donna l'abbaye de Saint-Denis. Tous ceux qui n'avaient point pris part au complot furent honorés par le roi de riches présents en or, en argent, en soie et autres dons.

Ensuite, le prince pensa au châtiment des coupables : œuvre douloureuse, car l'un de ses fils était à leur tête. Le lendemain de la découverte de l'attentat, l'assemblée générale des Francs fut convoquée, formée

en cour de justice, et les conspirateurs furent traduits devant cet imposant tribunal. Le roi ordonna de faire comparaître en premier lieu les cent conjurés qui, dans l'église de Saint-Pierre, s'étaient engagés à le frapper, lui et ses fils. Les soldats, chargés d'amener les criminels, allèrent d'abord à la prison d'Armisus. Le Saxon avait été enfermé dans un cachot muni d'une forte grille, laquelle fermait une fenêtre donnant sur une cour déserte, où l'on avait déposé quelques fascines. Armisus, se voyant pris, n'avait pas proféré un seul mot; mais sa figure, horriblement contractée par la fureur, plus que par la crainte du supplice qui l'attendait, était hideuse à voir; ses cheveux se hérissaient sur son front; sa barbe en désordre couvrait sa poitrine haletante. On l'avait lié fortement avec des cordes; on le jeta sur le sol humide, où il demeura étendu sans mouvement; les soldats qui l'avaient amené crurent alors qu'il était blessé; ils le retournèrent du pied, et l'examinèrent avec un flambleau; mais ils reculèrent sous le regard diabolique du prisonnier, et à la vue de la terrible expression de cette sauvage physionomie, ils refermèrent en toute hâte la porte bardée de fer, et l'un d'eux demeura en sentinelle, suivant les ordres du roi. Vers le soir, un geôlier entra dans le cachot, et mit à la portée d'Armisus un pain et un peu d'eau; il lui délia les mains à moitié, afin qu'il pût manger, et le laissa.

Le lendemain, à midi, l'assemblée des Francs étant réunie pour prononcer sur le sort des coupables, Karl ordonna d'aller prendre le Saxon à son cachot et de l'amener devant ses juges, dans la grande cour du palais de Ratisbonne. Quatre soldats, chargés de cette mission, se firent ouvrir le cachot; mais, à leur grande surprise, ils n'y trouvèrent plus le chef des conjurés; en levant les yeux, ils aperçurent les barreaux de la

petite fenêtre descellés, et un bout de corde attaché à une pierre en sallie, l'autre bout pendait dans la petite cour dont nous avons parlé plus haut. Quoique la fenêtre fût élevée au-dessus du sol, Armisus l'avait atteinte avec une adresse rare, sans doute en s'aidant des joints laissés béants entre les pierres de la muraille. Comme la corde était insuffisante, il s'était laissé tomber sur les fascines de la cour, qui lui avaient servi encore à escalader la muraille donnant sur la voie publique.

Il était donc évident non-seulement que le Saxon s'était échappé de son cachot, mais qu'il n'était plus même dans le palais. Une rapide enquête, ordonnée par le roi, constata qu'il avait réussi à s'emparer d'un cheval, sur lequel on l'avait vu traverser au galop les rues de Ratisbonne. Karl jugea inutile d'envoyer à sa poursuite, car, selon toutes les apparences, il avait une avance trop considérable pour qu'on pût espérer de l'atteindre.

Le roi, affecté de ce que l'un des chefs du complot eût disparu, se prépara néanmoins à faire justice des autres conjurés. Comme il ne voulait point être juge de l'un de ses fils, il délégua Wala, son fidèle ministre, pour présider à sa place l'imposante assemblée. Dès qu'elle se fut constituée, et que le lieutenant de Karl fut monté au siége royal, Peppin le Bossu comparut avec ses complices. Le fils aîné de Karl tenait les yeux baissés; mais la rage de l'insuccès, non le repentir, était peinte sur son visage; il ne regrettait que d'avoir échoué; la haine et l'orgueil dévoraient cette âme atroce. L'interrogatoire commença par Peppin, qui, en l'absence d'Armisus, se trouvait le principal des conspirateurs, et le plus odieux, à cause des liens qui l'unissaient au roi. Malgré ses crimes, il espérait que sa qualité de fils de Karl le sauverait de l'ignominie du dernier supplice; il savait son père clément par

caractère, et rempli de tendresse pour les siens. Il s'attendait que le roi le jugerait en personne, et il s'était disposé à implorer son pardon ; mais sa fierté sauvage se révolta en voyant un simple ministre du prince présider le tribunal. En vain Wala multiplia les questions, menaçant le grand criminel de le traiter avec la dernière rigueur, s'il s'obstinait au silence ; le Bossu fut sourd à toutes les instances, et dédaigna de répondre.

Alors le noble Franc, indigné, consulta à voix basse les leudes qui siégeaient près de lui en qualité d'assesseurs. Ensuite, d'un geste, il indiqua un poteau qui s'élevait au milieu de la cour, et auquel personne jusque là n'avait pris garde.

— Puisque tu ne crains pas d'outrager l'assemblée, de braver tes juges, reprit Wala ; puisque tu refuses de parler et d'avouer ton crime, en vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, j'ordonne que tu sois attaché à ce poteau.

A cet ordre, qui le dégradait et l'abaissait au rang des serfs, Peppin devint livide, mais il ne parla pas. Voyant qu'il s'obstinait, Wala fit un signe ; quatre soldats s'approchèrent du Bossu, lui lièrent les mains avec des cordes fines qui entamèrent la peau, et le traînèrent au poteau.

— Qu'on le dépouille, dit Wala.

Les soldats obéirent et mirent à nu les épaules du coupable ; puis ils l'attachèrent par les mains au crampon de fer fixé au poteau. La douleur arracha quelques gémissements au misérable ; toutefois il ne demanda pas grâce. Des murmures d'indignation éclatèrent dans l'assemblée ; le Bossu s'en émut, et, tournant son regard perfide vers le président :

— Tu oublies, lui cria-t-il d'une voix tremblante de colère et d'effroi, que je suis le fils du roi.

— T'en es-tu souvenu lorsque tu as conspiré contre la vie de ton père? répondit Wala.

— Quoi qu'il en soit, tu n'as pas le droit de me traiter comme un serf.

— Ce que je fais, j'ai le pouvoir de le faire, répondit Wala. Je suis sûr qu'aucun de tes juges ne me désapprouve.

Les cris de l'assemblée apprirent à Peppin que tous les Francs, réunis pour le juger, étaient de l'avis du lieutenant de Karl. Wala reprit :

— Parle, et tu seras affranchi du supplice ignominieux du fouet.

Peppin se tut.

— Bourreaux, faites votre office, dit Wala.

Aussitôt deux hommes parurent, armés de verges flexibles de coudrier. Au signal donné, ils commencèrent à frapper. Aux premiers coups, le Bossu tressaillit, mais se raidit contre la douleur. Quand il en eut reçu une vingtaine, et que son corps fut zébré de taches brunes, il poussa un cri suppliant, et se déclara prêt à répondre aux questions. Wala ordonna de suspendre la flagellation; il interrogea Peppin sur ses complices; le Bossu nomma les hommes de la cour de Karl qui avaient trempé dans le complot, et assigna à chacun la part de responsabilité qui lui revenait. Cela fait, il voulut se disculper, et rejeter son crime sur des entraînements, des séductions; il mit en avant le nom d'Armisus, sachant bien que le Saxon n'était pas là pour le démentir. Mais il fut interrompu dans cette odieuse apologie d'actes inexcusables par le vieux Dermold, dont l'œil brillait d'un feu farouche.

— C'est toi, s'écria le vieillard, qui nous as donné le premier l'idée de l'attentat qui vient d'échouer si misérablement par ton imprudence.

Peppin se hâta de nier; mais l'impitoyable vieillard reprit :

— Ne te souvient-il plus de la visite que tu fis au sanctuaire souterrain d'Irmensul, à l'époque du baptême de Witikind ?

Le Bossu baissa la tête pour cacher sa honte ; l'accusation que Dermold s'apprêtait à prouver, le perdait.

— Devant la colonne sacrée et l'autel sanglant, poursuivit le vieillard, tu juras d'être avec nous pour briser la domination de Karl. Tu nous proposas dès lors de tuer ton père, si les autres moyens ne réussissaient pas.

Dermold raconta dans tous ses détails la scène de la première entrevue du Bossu avec Armisus, et les conventions prises de part et d'autre. Le récit du vieillard était si précis et tellement circonstancié, que Peppin, accablé, ne put le démentir. Un murmure d'horreur et d'indignation s'éleva de l'assemblée. Wala réclama le silence, et parla ainsi :

— Maintenant, nobles Francs, leudes fidèles, dites quelle peine mérite ce grand criminel.

— La mort, répondirent les juges d'une voix unanime.

— Vous avez prononcé selon la justice, reprit le ministre : la sentence n'est pas trop sévère. Mais Karl désire que son fils soit épargné. Toutefois, vous pouvez le condamner à la peine la plus forte après la mort.

— Qu'il soit donc d'abord rudement fouetté, puis tondu et renfermé pour sa vie dans un monastère très-austère.

— L'arrêt va être exécuté sur-le-champ, dit Wala.

Et il ordonna aux bourreaux d'infliger au condamné cent coups de fouet.

— Frappez-le sans ménagement, ajouta-t-il, comme vous frapperiez le dernier des serfs.

Les bourreaux reprirent leurs verges, et bientôt le sang jaillit du corps du supplicié. Sous l'étreinte de la douleur, il faisait entendre des hurlements ; à la fin ses

yeux se fermèrent, ses lèvres blémirent, et il s'affaissa, évanoui, le long du poteau auquel il était attaché. Quand il eut subi le supplice que lui avait infligé la sentence de l'assemblée des Francs, on le délia, on le fit revenir à lui, et on lui coupa les cheveux. Il fut ensuite reconduit à sa prison, et, le jour suivant, le roi ordonna de le mener au monastère de Saint-Gall, où il devait mourir.

L'interrogatoire continua et se poursuivit jusqu'au soir. Tous les complices actifs de Peppin et d'Armisus, c'est-à-dire ceux qui avaient juré la mort de Karl dans l'église de Saint-Pierre, furent condamnés à la perte de la vie et des biens ; les autres furent destitués de leurs emplois ou bannis, selon le degré de leur culpabilité. Les soldats qui avaient contribué à la répression, furent investis des charges enlevées aux conspirateurs. Le roi fit grâce à ceux qui, par faiblesse, avaient seulement prêté l'oreille aux promesses des conjurés ; il commua la sentence de mort de plusieurs ; mais il ordonna qu'elle serait exécutée contre quarante des principaux coupables. Au moment où l'on conduisait ces derniers au supplice, l'un d'eux offrit, si Karl voulait lui laisser la vie, de révéler plusieurs crimes d'Armisus, encore inconnus. Comme le prince hésitait :

— Je livrerai le secret du sanctuaire d'Irmensul, ajouta-t-il.

Le roi promit la grâce et se fit amener le conjuré. Alors cet homme raconta comment Armisus avait réduit sa femme et sa fille à la condition du servage, uniquement parce qu'elles étaient chrétiennes ; il dépeignit la haine mortelle que le Saxon portait à la religion de Jésus-Christ

— Il s'est attaqué à vous, prince, non pas seulement parce que vous avez triomphé de sa patrie, mais surtout parce que vous cherchez à propager dans la Germanie

la loi chrétienne ; il l'a déclaré plusieurs fois dans les réunions mystérieuses du sanctuaire d'Irmensul.

— Où sont maintenant la femme et la fille d'Armisus? demanda Karl.

— Dans son château de Brunnberg. Le farouche païen est capable, dans sa rage, de tuer ces innocentes victimes, lorsqu'il sera de retour.

— J'y mettrai bon ordre, s'écria le prince. Mais toi, qui parais blâmer les crimes d'Armisus, comment as-tu consenti à le suivre ?

— Il m'avait fait croire que vous aviez livré mon vieux père au supplice, dans la plaine de Verden ; j'ai su depuis que le vieillard, devenu chrétien, et ne sachant où j'étais, s'était retiré au pays des Francs, où il est mort récemment. J'étais trop engagé pour reculer : il m'a fallu suivre jusqu'au bout le terrible Saxon. Voilà, ô roi, comment j'ai été amené à conspirer contre vous.

— Je te crois. Tu connais le souterrain dans lequel se trouve le nouveau sanctuaire d'Irmensul ?

— Oui ; et si vous le permettez, j'y puis conduire vos envoyés ; mais il sera nécessaire de les faire accompagner d'une troupe de soldats, car les prêtres qui desservent l'autel sont nombreux et armés.

— Tu serviras de guide au détachement que je dépêcherai en Saxe, dans la forêt d'Ehresbourg. Il aura pour première mission de délivrer la femme et la fille d'Armisus de leur trop longue captivité. Cette œuvre accomplie, tu les introduiras dans le souterrain.

Le conjuré repentant le promit. Et le roi ajouta :

— Si tu sers fidèlement mes projets, je te ferai grâce complète, et te récompenserai de tes services.

Le Saxon remercia le prince avec émotion. Le soir même, il partit avec le leude Gheilo, le fidèle chambellan de Karl. A leur arrivée dans la vallée d'Ehres-

bourg, et au pied de la montagne où s'élevait la demeure d'Armisus, ils trouvèrent le château en cendres. Les serfs des environs racontèrent que, trois jours auparavant, Armisus était arrivé dans le pays, couvert de sueur et de poussière, l'aspect plus farouche que jamais. Quelques instants après son retour dans sa demeure, il en était sortit avec le vieil intendant. Au bout d'une heure, des tourbillons de flammes s'élevaient dans les airs, et dévoraient le manoir. Les vassaux d'Armisus écartaient les hommes qui voulaient éteindre les flammes ; puis ils avaient disparu successivement dans la forêt. On disait encore que des événements mystérieux s'étaient accomplis dans le souterrain ; mais c'était tout : le public n'en savait pas davantage.

Interrogés s'ils n'avaient pas vu des femmes sortir du château, avant ou pendant l'incendie, les serfs répondirent négativement.

Voici ce qui s'était passé, à l'arrivée d'Armisus. Le Saxon, échappé à grand'peine à la mort, en brisant ses liens au palais de Ratisbonne, était revenu en toute hâte à son manoir. Prenant avec lui le vieux Kreler, il avait appelé sa femme et sa fille, et les avait sommées d'abjurer le Christianisme, pour adorer de nouveau les divinités de la Saxe idolâtre. Elles refusèrent l'une et l'autre avec une courageuse fermeté, et il entra dans une épouvantable colère, menaçant les infortunées des plus rigoureux traitements ; elles déclarèrent que la mort la plus cruelle leur paraissait préférable à la vie qu'elles menaient depuis tant d'années, et qu'elles l'accueilleraient comme une délivrance. Exaspéré de cette réponse, Armisus appela ses vassaux, ses soldats, ses complices, ordonna de fermer toutes les portes du château, après en avoir fait sortir les habitants, à l'exception d'Agiltrude et de Reghin-

flède; puis il prescrivit d'y mettre le feu. Les deux malheureuses périrent dans les flammes, martyres de leur fidélité à la religion du Christ. Le chef saxon avait aussitôt disparu de la contrée avec ses compagnons et ses trésors. On ne pouvait dire quelle direction il avait prise.

Le chambellan Gheilo et son guide se rendirent, à travers la forêt, au passage qui conduisait au sanctuaire d'Irmensul; la cabane de Dermold était en ruines, et le souterrain obstrué de grosses pierres. Ils le firent déblayer, et pénétrèrent jusqu'à la grotte, où jadis s'élevaient la colonne et la statue du dieu; le sanctuaire était vide : les prêtres l'avaient abandonné, emportant sans doute les instruments de leur culte.

Un mois après la visite de Gheilo au château de Brunnberg et à la forêt d'Ehresbourg, un courrier apporta au roi des Francs la nouvelle que Witikind avait péri dans un combat livré aux Suèves; il avait été frappé par un Saxon, par Armisus, réfugié avec les prêtres et la statue d'Irmensul chez les Barbares. Fidèle à ses haines, l'homme qui avait voulu tuer Karl le Grand, se vengeait sur son ancien frère d'armes de l'échec subi au palais de Ratisbonne.

VII

Au Ring des Huns.

Quinze jours après la mort de Witikind, six semaines après l'incendie du manoir de Brunnberg, quelques-uns des compagnons d'Armisus reparurent dans les environs d'Ehresbourg, mais ils se laissaient difficilement approcher, et passaient une partie des journées dans les forêts, quoiqu'on fût en plein hiver; le bruit courut même que leur maître n'était pas loin, et qu'il méditait quelque nouvelle trame infernale. Les habitants du pays s'effrayèrent à la perspective de nouvelles luttes, et demandèrent à la garnison de la ville de les délivrer de la présence de leurs féroces compatriotes. Pendant trois mois, les guerriers saxons attachés à la fortune de l'ancien maître de Brunnberg se montrèrent dans les campagnes, évitant habilement tout engagement avec les soldats francs; puis ils disparurent tout à coup, comme ils étaient venus.

Un soir du mois de mars, à l'époque même où les compagnons d'Armisus abandonnaient la Saxe, une

troupe de cavaliers s'abattait dans le voisinage de Cologne. Leurs coursiers écumants, couverts de sueur et de poussière, annonçaient qu'ils avaient fourni une longue route. Au signal de celui qui paraissait commander, les cavaliers s'arrêtèrent dans un petit bois, non loin d'un édifice aux lignes sombres et sévères. Le soleil venait de descendre sous l'horizon ; le crépuscule commençait ; et les masses noires de la vaste et étrange habitation se détachaient sur l'azur du ciel, qui commençait à s'étoiler de mille diamants, poussière de feu, dont la main puissante du Créateur a semé, comme en se jouant, les grains brillants dans les espaces sans fin. Le chef de la troupe désigna du doigt l'édifice, qui découpait l'horizon de sa silhouette, et murmura à voix basse :

— C'est là, je connais les lieux ; j'y suis déjà venu, et j'ai échoué dans ma tentative : il faut que je réussisse aujourd'hui.

— Des soldats gardent peut-être ces murs, fit observer l'un des cavaliers avec quelque inquiétude.

— Non, dit le chef.

— Cependant, cela ressemble à une forteresse. En tout cas, ce n'est pas une habitation de pur agrément.

— C'est un monastère de femmes. Il n'y a pour le défendre que trois ou quatre vieux serfs, usés par l'âge, et incapables d'opposer aucune résistance. Nous n'avons donc aucun danger à redouter.

— Nous ne craignons rien à ta suite, tu le sais bien. Armisus, nous sommes prêts tous, s'il le faut, à donner notre vie pour toi.

— Je ne vous demanderai jamais votre sang pour moi, répliqua le Saxon, — car c'était bien lui : il n'appartient qu'à la patrie, et je serais un misérable si j'en exigeais le sacrifice légèrement ou dans mon intérêt personnel.

— Quel est donc ton dessein en attaquant cette retraite de femmes? interrogea le cavalier.

— J'ai mon projet. La fille de Tassilon est là, et elle fut ma fiancée. En l'épousant, j'acquiers le droit de revendiquer le trône de Bavière.

Le couvent, que le Saxon enveloppait de son regard d'oiseau de proie, renfermait Néraïse, la fille de Tassilon. Depuis des années, elle vivait en cette pieuse retraite, pratiquant toutes les vertus chrétiennes. Assurément son cœur aimant gémissait des malheurs qui avaient frappé sa famille; mais en ce qui la concernait personnellement, elle se réjouissait de ce que la Providence lui avait ouvert un asile qui la mettait à l'abri des vicissitudes du siècle; elle s'estimait heureuse d'être délivrée d'une alliance détestée, et ne cessait d'en remercier le Ciel.

Au moment où Armisus faisait halte avec ses cavaliers dans le bois voisin du couvent, Néraïse, loin de se douter du danger qu'elle courait, venait de rentrer dans sa cellule après l'office du soir. Elle donna un souvenir à ses parents, adressa une dernière et fervente prière au Seigneur, et s'étendit sur son humble lit pour y prendre quelques heures de sommeil.

Le Saxon avait obtenu par ses agents des renseignements exacts sur la distribution intérieure du monastère. Il savait que la cellule de Néraïse était située près de la chapelle, et que la petite fenêtre grillée qui lui donnait l'air et la lumière, ouvrait sur le passage même qui conduisait à l'église. Un mur séparait ce passage de la campagne. Ayant réuni ses compagnons autour de lui, Armisus leur décrivit le plan de l'édifice, et leur dit :

— Nous attendrons que tout le monastère soit enseveli dans son premier sommeil.

Les cavaliers écoutaient attentivement les paroles du maître. Le Saxon ajouta :

— Au signal que je donnerai, vous vous approcherez tous de la muraille extérieure, au pied de laquelle vous vous rangerez. Vous m'avez entendu?

— Parfaitement.

— Deux d'entre vous escaladeront avec moi le mur d'enceinte; arrivés au sommet, ils y resteront; ils prendront en main une échelle de cordes que j'aurai soin d'apporter, ils en saisiront le bout, et la dérouleront à l'intérieur du passage, afin que je puisse descendre facilement. Cela fait, ils lâcheront l'échelle; je la recueillerai, je m'approcherai du mur correspondant à la cellule, je lancerai l'échelle de cordes à l'un des barreaux de la fenêtre et je monterai.

— Comment feras-tu, demanda l'un des cavaliers, pour briser le fer des barreaux?

— Je les couperai à l'aide d'une lime très-mince, qui fera peu de bruit; puis je ferai d'un coup sauter le vitrage, et je m'élancerai dans la cellule. Dès que ma fiancée sera délivrée, nous remonterons promptement à cheval, nous nous dirigerons vers la Pannonie, et nous nous retirerons dans le Ring ou village royal des Huns. Dans cet asile, hérissé de retranchements, nous braverons la fureur de nos ennemis, et nous nous reposerons de tant de fatigues, de tant de travaux supportés durant de si longues années. Je possède d'immenses richesses déposées en lieu sûr; je les ai reservées pour les partager avec vous, mes braves compagnons.

Les cavaliers qui entouraient Armisus accueillirent les promesses de leur chef avec une joie qu'ils ne cherchèrent point à dissimuler, et ils lui renouvelèrent leur chaleureuse protestation de dévouement.

Quand il crut le moment favorable venu, le Saxon ordonna à ses guerriers de le suivre; ils descendirent de cheval, à son exemple, hors du bois, et conduisirent

à la main leurs coursiers jusqu'au pied des murs du monastère. Un silence profond régnait dans la sainte demeure. Les servantes de Dieu, après une journée consacrée à la prière et aux œuvres pieuses, se livraient à un paisible sommeil. Aucune lumière ne brillait plus aux fenêtres. Armisus prêta l'oreille, et, n'entendant d'autre bruit que celui du piétinement des chevaux, il monta sur le sien, et grimpa lestement jusqu'au sommet du mur d'enceinte. Les deux compagnons qu'il avait désignés pour le suivre, l'imitèrent, et parurent presque aussitôt à ses côtés.

Le Saxon, voyant près de lui les guerriers qui devaient l'aider à descendre dans le passage de l'église, mesura d'un coup d'œil, autant qu'il le put à la lueur des étoiles, la hauteur de la muraille; il vit avec satisfaction que le sol était exhaussé du côté du monastère, et que la hauteur était moindre que du côté du bois. Cette circonstance, de peu d'importance en apparence, devait cependant le servir grandement au retour, lorsqu'il lui faudrait remonter avec l'infortunée princesse dont il avait décidé le malheur. Il n'eut pas même besoin de l'échelle de cordes pour descendre dans le passage; il y sauta légèrement, et, tendant les mains vers ses compagnons, il leur dit à voix basse :

— Jetez-moi la corde.

Ils obéirent, et il ajouta :

— Soyez attentifs à tous les signaux que je pourrai vous faire, et ne me perdez pas un instant de vue.

Ces recommandations terminées, Armisus s'approcha du mur dans lequel était entaillée la fenêtre de la cel-
le. Il compta les barreaux, et trouva qu'ils étaient au
bre de cinq. Alors, sans perdre de temps, il lança
tement l'extrémité de la corde, munie d'un cro-
t elle s'enroula autour du cinquième barreau de
S'étant assuré que l'échelle de cordes était soli-

dement fixée, le Saxon grimpa agilement jusqu'à ce que sa tête fût à la hauteur des barreaux; il essaya d'ébranler celui du milieu avec ses bras robustes; le fer, ou plutôt la pierre dans laquelle il était scellé, céda après quelques efforts; il en fut de même du second; mais il en fallait arracher un troisième pour que l'ouverture suffît au passage; or, celui-là résista à toutes les secousses qu'Armisus lui imprima. Il dut de toute nécessité employer la lime; il le scia rapidement, amortissant autant que possible le grincement du métal. Quand le barreau fut à moitié coupé, le Saxon le brisa en le tordant entre ses deux mains.

La fenêtre était fermée par des vitres enclavées dans de légères lames de plomb. Cette faible barrière fléchit facilement à une brusque pression d'Armisus, qui sauta dans la cellule.

Néraïse s'était jetée, selon son habitude, toute vêtue sur sa modeste couche, et dormait d'un profond sommeil. Au bruit du verre qui volait en éclats, l'infortunée poussa un cri de frayeur. Il lui comprima la bouche de la main et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Tais-toi, ou tu mourras!

Malgré cette menace, Néraïse se débattait violemment. Le Saxon, embarrassé, et ne pouvant se hasarder à reprendre ainsi le chemin de la fenêtre, dit à la fille de Tassilon :

— Je suis Armisus, le Saxon. Ton père m'avait promis ta main; je viens la réclamer!

— Monstre, murmura Néraïse, tu es capable de tous les crimes, car tu ne sais pas même respecter le malheur. Tue-moi, comme tu m'en as menacée tout à l'heure : la mort me vaudra mieux que la vie près de toi.

Le Saxon interrompit les reproches de sa victime en la bâillonnant. Il lui lia les pieds et les mains, afin de

pouvoir l'emporter sans danger, en franchissant les deux murs, celui dans lequel la fenêtre était enclavée et celui qui servait d'enceinte au monastère. Il descendit difficilement et lentement par l'échelle de cordes, qui oscillait sous son fardeau. Ses compagnons, s'étant placés dans ce passage, l'aidèrent à escalader la muraille d'enceinte.

Armisus ayant rejoint sa troupe, qui l'attendait avec les chevaux au dehors, délivra la fille de Tassilon de ses liens, à l'exception du bâillon. Il sauta sur son cheval, plaça Néraïse devant lui, et s'adressant à ses guerriers :

— Partons, dit-il ; que le jour ne nous retrouve plus dans ce pays.

Et la troupe s'élança sur la route de la Pannonie. Quand le soleil se leva, elle était loin de Cologne. Les Saxons entrèrent dans une épaisse forêt, et s'arrêtèrent à une cabane de bûcheron, dont le maître semblait les attendre. C'était en effet l'un des agents les plus actifs d'Armisus, un homme d'un dévouement fanatique comme Dermold. Le Saxon et ses compagnons descendirent de leurs chevaux harassés par la longue traite qu'ils avaient fournie. Néraïse fut délivrée enfin du bâillon qui étouffait ses cris. Armisus s'approcha de la malheureuse enfant, et il eut l'audace de lui dire :

— Nous t'avons délivrée de la prison où Karl t'avait renfermée. Maintenant ton sort dépend de toi : tu seras riche, honorée, puissante, si tu le veux.

— Je n'aspire point aux biens de ce monde, répondit d'une voix faible l'infortunée, brisée par les émotions de la terrible nuit qui venait de s'écouler. J'étais heureuse dans le monastère dont tu viens de m'arracher ; si tu as à cœur ma félicité, reconduis-moi dans ce saint asile.

— Jamais ! dit le Saxon.

— Quel intérêt peux-tu avoir à traîner après toi une femme dénuée de tout? Ma famille, tu ne l'ignores pas, est tombée du faîte des grandeurs; mon père n'est plus rien; relégué dans un couvent, il y doit finir ses jours.

— En t'épousant, je revendiquerai, les armes à la main, le royaume de Bavière.

La fille de Tassilon se tut, trop fière pour demander grâce à qui n'avait pas la volonté de l'accorder. Elle connaissait le cœur impitoyable du Saxon, elle voyait son ambition, et elle ne doutait pas qu'il ne se portât aux dernières extrémités pour la forcer de l'épouser. Elle garda le silence: ni les promesses, ni les menaces n'eurent le pouvoir de la faire parler. Armisus se persuada que le temps, l'éloignement de son pays, l'amèneraient peut-être à d'autres sentiments. Au bout de quelques jours, il arriva avec sa captive à la première enceinte du Ring des Huns. Il lui suffit de se nommer pour être admis aussitôt dans ces formidables retranchements; on le conduisit au Khan Thudun, qui le reçut avec des transports de joie, car il savait la valeur du Saxon, sa haine implacable contre le roi des Francs, et son attachement fanatique aux pratiques de l'idolâtrie. Armisus s'établit avec ses compagnons et les prêtres d'Irmensul, qui l'avaient rejoint, au milieu des Barbares de la Pannonie.

La nouvelle de la disparition de Néraïse du monastère de Cologne, ne tarda pas à parvenir jusqu'à la cour de Karl. Le prince ordonna sur-le-champ une enquête minutieuse; elle fut si bien conduite, qu'on découvrit la route suivie par Armisus, et sa retraite au Ring. Le roi, résolu de délivrer au fille de Tassilon, envoya une ambassade solennelle au Khan Thudun, pour réclamer la prisonnière. Le chef des Huns parut étonné d'abord de cette demande; et comme les députés le pressaient :

— Je voudrais, dit-il, être agréable à votre maître; mais dans la circonstance présente, je ne puis véritablement rien.

— N'est-ce pas vous qui commandez ici?

— Sans doute.

— Eh bien, vous n'avez qu'à ordonner, et Néraïse nous sera rendue.

— Cela ne dépend pas de moi.

— Comment cela?

— Par une raison bien simple, qui me dispense d'en apporter d'autres, c'est que la femme que vous réclamez n'habite point parmi nous. On a trompé le roi lorsqu'on lui a affirmé qu'Armisus l'avait amenée au Ring; elle n'y a jamais paru.

Les ambassadeurs durent se contenter de cette réponse, qu'il ne leur était pas permis de contrôler; et ils retournèrent auprès du roi, lui rendre compte de l'insuccès de leur mission. Karl ne fut pas dupe du mensonge de Thudun; mais il fut obligé d'ajourner la vengeance qu'il voulait tirer de la mauvaise foi du Barbare.

Quatre ans s'écoulèrent, pendant lesquels la puissance du grand roi des Francs s'affermit de plus en plus. La Germanie ne remuait plus sous sa main vigoureuse; les Arabes d'Espagne le respectaient; l'Italie était soumise à ses lois. Mais la barbarie s'était réfugiée au Ring des Huns; ces païens étaient toujours prêts à se ruer sur l'Europe, comme au temps d'Attila, et à détruire l'œuvre d'une laborieuse civilisation. Karl résolut enfin de purger la chrétienté de la présence de ses plus cruels ennemis, et de s'emparer de leurs immenses trésors, fruit de rapines séculaires.

Mais ce n'était pas chose facile que l'attaque du Ring, où les forces des Huns et leurs prodigieux trésors étaient accumulés. Neuf *haies* circulaires ou enceintes,

dont la première offrait un immense développement, entouraient le Ring ou village royal; c'était un prodigieux entassement de villages bâtis les uns sur les autres, à portée de la voix, dans les intervalles des neuf cercles concentriques. « Ces haies, formées de troncs d'arbres et de blocs de pierre, avaient vingt pieds de large sur autant de haut, et le sommet en était hérissé de broussailles; les habitations étaient si pressées dans les intervalles, que le signal des trompettes, se répétant de hameau en hameau, volait avec une rapidité inouïe du premier au dernier cercle; les légers escadrons des Huns, défilant à travers d'étroites issues pratiquées dans les haies, s'élançaient alors à la proie vers les quatre vents du ciel, puis rapportaient leur butin dans ces murs inexpugnables où personne n'avait encore osé les poursuivre. A l'abri de la dernière haie, tout au fond de ce gigantesque repaire, s'élevait le village royal, le Ring, comme disaient les Germains, avec ses kiosques de bois peint où resplendissaient des trésors presque comparables à ceux des palais impériaux de Constantinople; dépouilles de la Thrace et de la Grèce, de l'Orient et de l'Occident.[1] »

Au moment où cette terrible lutte allait commencer, Karl apprit que les Saxons se remuaient, agités par de mystérieuses influences. Il renonça à conduire lui-même la guerre contre les Huns, car il pouvait avoir à contenir de nouveau la Germanie. Il assembla une armée considérable, composée de Francs, d'Italiens, de Bavarois et d'Allemans; il mit à sa tête son fils Peppin, roi d'Italie, et lui enjoignit d'entrer en Pannonie. Ses deux autres fils, Karl et Louis, allèrent au nord des Pyrénées reprendre les postes occupés par les Sarrasins. Quant à lui, il partit pour la Saxe.

(1) Henri Martin. *Histoire de France.* T. II.

Peppin, conformément aux ordres de son père, se présenta devant les cercles du Ring et força les premiers. Bientôt il fut en présence des Huns, leur livra une sanglante bataille, dans laquelle il tailla en pièces une partie de ses ennemis et mit le reste en fuite. Toute la région entre l'Ems et la Theyn tomba au pouvoir des Francs. Le jeune vainqueur s'empara des immenses trésors renfermés dans le Ring; il brûla, ruina, rasa de fond en comble ces prodigieux retranchements, et l'empire des Huns cessa d'exister.

Armisus était au Ring, lors de l'invasion des Francs. Ce n'était plus Thudun qui commandait: ce chef, comprenant que la puissance de Karl était irrésistible, avait fait sa soumission avec les plus sages de ses compatriotes, et un nouveau Khan le remplaçait. Néraïse, la captive du Saxon, avait su résister pendant quatre ans à son ambition et à ses menaces. Armisus, désespérant du succès, et furieux d'être vaincu encore par une femme, à qui il ne demandait même plus le sacrifice de sa religion, résolut de faire un dernier effort, puis de se venger, si la fille de Tassilon refusait encore de l'épouser. Il alla la trouver, et il lui dit :

— Je viens savoir, Néraïse, si tu persistes dans ton refus; ton sort dépendra de ta réponse.

— Je me suis expliquée maintes fois sur le sujet dont tu parles, répondit la noble enfant avec hauteur: je n'ai plus rien à dire.

— Ecoute-moi sans m'interrompre, reprit le Saxon; si tu refuses de me donner ta main, nous nous verrons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Tu ne pouvais m'annoncer une plus agréable nouvelle, s'écria Néraïse. Je refuse!...

— Tu ne m'as pas compris.

— Ne m'as-tu pas dit que nous ne nous verrions plus, si je ne me rendais pas à tes exigences?

— Oui, en effet, je t'ai dit cela, et je le répète ; mais ce n'est pas de la façon dont tu l'entends. Nous ne nous verrons plus, parce que tu ne seras plus de ce monde. Tu expieras ton obstination par la mort la plus cruelle.

— Dieu me soutiendra dans cette suprême épreuve, se contenta de répliquer Néraïse : je ne crains pas la mort.

Armisus demeura un instant pensif. Ensuite, fixant son regard pénétrant sur la fille de Tassilon :

— Es-tu bien décidée? demanda-t-il.

— Je le suis.

— Tu ne regretteras point de quitter la vie quand tu peux espérer d'en jouir longtemps encore ?

— Non ; car la récompense qui m'attend me dédommagera amplement de tous les sacrifices que j'aurai accomplis.

— Ecoute-moi encore, poursuivit le Saxon en se rapprochant de Néraïse, nous ne devons pas nous quitter ainsi. Ne t'ai-je pas fait des offres raisonnables ? Pourquoi les repousses-tu ?

Néraïse se tut.

— Sois mon épouse, continua Armisus ; tu seras honorée dans ma demeure comme jamais femme ne l'a été ; je te laisserai pleine liberté de pratiquer ta religion, de suivre les préceptes du Christ.

La fille de Tassilon secoua la tête.

— Tu ne me crois pas? ajouta le Saxon ; cependant je parle sincèrement.

— Cela m'importe peu.

— Que veux-tu dire ?

— Que tes promesses, si belles soient-elles, n'exerceront pas plus d'influence sur moi que tes menaces.

— Ainsi rien ne saurait ébranler tes opiniâtres résolutions ?

— Je ne serai jamais l'épouse d'aucun homme.

— Tu fais là une déclaration insensée.

— Non, car j'ai donné mon cœur à un être bien supérieur à l'homme.

— Je ne te comprends pas.

— Eh bien, tu vas me comprendre. Au monastère de Cologne, j'éprouvais déjà l'ardent désir de me consacrer au Christ; ce désir je l'ai réalisé. N'ayant ici aucun protecteur, me voyant à la merci d'ennemis de ma religion, me trouvant en butte à tes tyrannies continuelles, j'ai voué à Dieu ma vie, mon âme, mon être tout entier; j'ai fait le serment de ne porter jamais d'autre titre que celui d'épouse de Jésus-Christ. Tu vois bien que tes brillantes promesses ne peuvent me toucher, et que tu perds ton temps en vaines paroles.

Armisus, à ces mots, entra dans un transport de rage. Il se leva, dans un état effrayant, et, dardant son regard atroce sur la fille de Tassilon :

— Tu l'as voulu, hurla-t-il; tu sauras bientôt ce que je puis. J'exprimerai ta vie goutte à goutte, et tu l'exhaleras au milieu d'épouvantables souffrances. Nous verrons si ton Christ viendra te délivrer.

Néraïse trembla à cette menace, car elle savait le scélérat capable de la réaliser. Pourtant elle ne fléchit ni ne supplia; elle se contenta de lever les yeux au ciel comme pour prendre Dieu à témoin des odieuses intentions du Saxon. Armisus sortit brusquement, exaspéré, et déterminé à mettre à exécution ce qu'il venait d'annoncer.

Mais, le soir même de ce jour, la nouvelle que les Francs avaient forcé les premiers cercles du Ring éclata comme la foudre au village royal. Il fallut courir aux armes à la hâte, pour défendre l'un des plus puissants boulevards de la barbarie. Le Saxon réunit ses compagnons et combattit bravement à leur tête; mais quand il vit tout perdu, et le dernier cercle forcé, il

profita du tumulte, et s'enfuit vers la Saxe, avec ce qui lui restait de guerriers et les prêtres d'Irmensul; il se réfugia dans les cantons les plus sauvages de son pays. Il se proposait d'emmener avec lui la fille de Tassilon; mais Néraïse, agissant avec un héroïque sang-froid, s'était échappée du village royal, à la faveur du trouble et de la terreur qui régnaient partout, et elle avait réussi à gagner le camp des Francs, où elle fut accueillie avec une extrême bienveillance. Désormais elle était en sûreté.

— Saints apôtres, s'écria-t-elle, en se jetant à genoux, lorsqu'elle se vit délivrée, j'ai promis de visiter vos glorieux tombeaux, dans Rome, votre ville sainte, si vous me protégiez contre mes ennemis; je renouvelle ici mon serment. J'accomplirai ce grand pèlerinage.

Karl était rentré au palais d'Aix-la-Chapelle. Ce fut là que le jeune roi d'Italie, vainqueur des Barbares de la Pannonie, vint le rejoindre. Peppin accomplit une véritable marche triomphale à travers les provinces franques; il traînait après lui les immenses richesses des Huns; les peuples se pressaient sur ses pas, pour admirer les trophées qu'il rapportait, et pour contempler ces troupeaux de captifs aux traits bizarres, aux cheveux tressés, à la physionomie farouche, et ces autres Huns libres qui venaient avec leur prince Thudun demander leur admission dans le sein de la chrétienté.

« L'enivrement était universel; les Francs, s'écrie Eginhard, les Francs avaient été quasi pauvres jusqu'à ce jour; ils ne furent riches qu'après avoir vaincu les Huns, tant on trouva au Ring d'or, d'argent et de précieuses dépouilles enlevées dans cent batailles! Des monuments contemporains attestent que les prix des denrées et des marchandises subirent dans l'empire

franc une hausse immédiate par l'introduction d'une telle masse de métaux précieux[1]. »

Le roi régla libéralement le partage des richesses inestimables des Huns, amassées par des siècles de pillage ; il fit tomber une pluie d'or dans les mains de tous ses leudes, clercs et laïques. Mais il envoya au Souverain-Pontife, Léon III, les prémices de ce butin prodigieux et de ces dépouilles dont la barbarie enrichissait la civilisation chrétienne. Avec les présents royaux de Karl, le Pape dota les églises de Rome d'un grand nombre de vases et d'ornements précieux, et il décora splendidement le palais de Latran ; on voit encore une mosaïque qu'il fit faire à cette occasion. Au milieu est le Christ debout, entouré des douze apôtres ; à gauche, le Christ assis remet les clefs à saint Pierre, l'étendard à Constantin ; à droite, saint Pierre assis remet l'étole à Léon III, l'étendard orné de six roses à Karl, avec cette inscription :

« Saint Pierre, donnez la vie au Pape Léon, et la victoire au roi Karl. »

Les fils du roi, Karl et Louis, s'étant acquittés de la mission que leur père leur avait confiée, accoururent prendre leur part des triomphes d'Aix-la-Chapelle ; ils vinrent inaugurer la plus brillante époque du règne du plus grand des rois, sur le front de qui bientôt allait se poser la couronne impériale.

(1) H. Martin. T. II.

VIII

Le jour de Noël.

La noble fille de Tassilon fut gracieusement reçue au palais d'Aix-la-Chapelle ; le roi la combla de témoignages de sympathie, et il lui offrit pour retraite le lieu qu'il lui plairait de choisir.

— Seigneur, répondit Néraïse, la paix du cloître suffit à mon ambition ; c'est là seulement que je puis me consoler des épreuves nombreuses qui ont traversé ma vie. Mais il me reste à acquitter un vœu fait à l'heure de la détresse ; j'ai promis, si j'échappais aux mains de mon cruel ennemi, de visiter les tombeaux des saints apôtres, et d'accomplir le pèlerinage de Rome. J'espère que vous me permettrez d'être fidèle à mon serment.

Karl se rendit volontiers au désir exprimé par la fille de Tassilon ; il consentit même à ce qu'elle demeurât dans la ville sainte, au cas où il lui agréerait de s'y fixer. Néraïse se mit en route peu de mois après sa délivrance, avec une troupe de pieux pèlerins. Elle

salua Rome avec des transports de joie, se prosterna longtemps au tombeau des apôtres; ensuite elle s'établit dans un couvent voisin de l'église de Saint-Pierre, qu'elle aimait à visiter, en mémoire de la protection signalée que le prince du collége apostolique lui avait accordée au Ring des Huns.

Cependant Armisus, retiré dans les cantons les plus sauvages et les plus inaccessibles de la Saxe, y fomentait de nouvelles rébellions. Mais Karl était là, avec son fils aîné, en qui il paraissait revivre, et qu'il destinait à lui succéder ; il employa d'énergiques moyens pour en finir avec les soulèvements périodiques de la Saxe ; des populations entières, dix mille familles d'un seul coup, furent transplantées en deçà du Rhin et remplacées par des Francs. Le pays fut divisé en circonscriptions religieuses qui servirent de cadre à l'administration. Toutes les résistances tombèrent.

Armisus, pour la première fois de sa vie, rentra découragé dans sa retraite. Il voyait toutes ses espérances successivement brisées, ses plans déconcertés, la Saxe définitivement soumise et se faisant chrétienne. Les Arabes de la Gaule étaient repoussés ; les émirs avaient prêté serment, reçu dans leurs villes des comtes et des soldats francs ; Barcelone et Pampelune appartenaient à l'immense royaume de Karl ; l'Italie était subjuguée et gouvernée par un prince franc ; les Grecs étaient éloignés et impuissants ; les Huns, pour jamais expulsés de l'Europe. L'étoile de Karl s'élevait radieuse, brillant au-dessus d'un immense horizon. Jamais tant de grandeur n'avait étonné le monde. Le roi des Francs menait de front la guerre et les arts de la paix. Les hommes manquaient en Gaule ; il en appela de toutes parts, et entre autres le moine anglo-saxon, le grand Alcuin, dont il fit son maître et son ami. Il établit partout des écoles, qu'il visitait lui-même. Karl donnait

l'exemple d'un travail assidu; et, tant qu'il vécut, il ne cessa d'apprendre. Dans une vie si remplie par les travaux de l'administration et de la guerre, il trouvait du temps pour l'étude. Le génie du monarque imprimait une activité prodigieuse à son vaste empire.

En même temps, le grand roi organisait l'Europe, dont à juste titre on l'a appelé le père; il constituait les nations selon leurs besoins et leurs aspirations diverses.

La vue des actes de Karl abattait le fier Armisus; il se sentait vaincu à jamais par l'irrésistible ascendant du roi des Francs; la barbarie antique, le paganisme, dont il s'était fait le champion, succombaient sous les coups terribles que leur portait Karl. Armisus vécut de longs jours, absorbé dans ces pensées poignantes. Enfin, le prêtre d'Irmensul qui ne quittait plus le Saxon, lui fit honte de la prostration à laquelle il s'abandonnait. Bien que Thalieb n'eût pas le génie d'Armisus, il n'en était pas moins doué d'une indomptable énergie. Un jour donc il l'aborda et lui dit :

— Les guerriers, pour entrer dans la Valhalla, le paradis des adorateurs d'Irmensul, doivent mourir debout et les armes à la main ; le triomphe importe peu: le courage est tout.

Armisus était assis tristement au fond d'une cabane de chaume, bâtie au sein d'une épaisse forêt ; son front sombre était sillonné sans doute par des pensées douloureuses, car il soupirait de temps à autre. Il ne répondit pas aux paroles de Thalieb. Le prêtre continua d'un ton solennel, et en posant la main sur le bras du Saxon :

— Lève-toi, fils de la Saxe, Karl notre ennemi ne vivra pas toujours.

Alors le chef fixa lentement son regard chargé de soucis sur Thalieb, et il répondit :

— Karl verra la tombe se refermer sur nous; la fortune se plaît à favoriser cet homme ; elle couronne son front de toutes les prospérités, de toutes les gloires.

— Espérons néanmoins.

— Que veux-tu donc que j'espère? Nous avons échoué lorsque nous marchions à la tête de nombreux guerriers, et que nous avions le concours de puissants alliés. La partie est perdue, te dis-je, et tu le sais bien.

Le prêtre ne répondit pas à cette assertion générale et absolue d'Armisus ; mais plongeant dans le regard du chef son œil rusé, il lui demanda avec une intonation singulière :

— Serais-tu chrétien?

Le Saxon sourit et redevint pensif; mais cette fois il parut se recueillir. Enfin il redressa sa haute taille, et regardant en face le prêtre, il ajouta en se frappant le front :

— Nous avons mal agi ; nos plans n'ont pas été sagement combinés.

— Je ne suis pas de ton avis : je crois que nous avons fait tout ce que nous pouvions faire.

— Oui; mais nous aurions dû employer d'autres moyens pour arriver à notre but. Nous voulions deux choses : l'affranchissement de notre pays et la ruine du Christianisme.

— C'est vrai ; telle était notre constante pensée.

— Eh bien, ce n'était ni en Saxe ni en Gaule qu'il fallait attaquer le Christianisme.

— Où donc aurions-nous pu l'atteindre?

— A Rome ; là où est le siége de son Pontife.

Cette parole frappa l'esprit de Thalieb comme un trait de vive lumière ; son œil noir brilla, son visage s'irradia, et il répondit :

— Ton idée est profonde et juste.

— Prêtre d'Irmensul, reprit avec force le Saxon, il faut que nous partions ensemble pour Rome, afin d'y ourdir des trames contre le Pontife.

— Les Francs veillent sur lui ; le peuple l'aime et le respecte.

— Nous susciterons des divisions parmi les Romains ; nous soufflerons le feu de la discorde.

— Nous trouverons peu d'auxiliaires dans une ville toute chrétienne, objecta le prêtre.

— Nous trouverons à Rome comme partout un puissant concours dans la nature et les passions humaines. Les hommes sont partout les mêmes, jaloux, ambitieux, enclins à mal faire quand ils y rencontrent leur intérêt. Il faut que nous partions.

Thalieb finit par se rendre aux désirs, aux instances d'Armisus. Peu de jours après l'entretien que nous venons de raconter, les deux Saxons, accompagnés de leurs plus fidèles amis, s'acheminèrent vers Rome. Arrivés dans la ville sainte, ils se logèrent aux bords du Tibre, dans l'un des quartiers les plus obscurs et les plus mal famés, afin d'y échapper à toute surveillance et d'y tramer à l'aise leurs odieux complots. Ils espéraient aussi pouvoir y recruter des complices, si un coup de main devenait nécessaire.

Le Saxon ne tarda pas à connaître Rome dans toutes ses parties; le scélérat était puissamment riche, car il avait réussi à soustraire aux Francs les trésors cachés dans le sanctuaire d'Irmensul, et il les employait à se créer des amis, des agents fidèles.

Il voulut attenter à la vie du saint Pontife Léon III lui-même.

Armisus et le prêtre d'Irmensul, par une amère dérision, fixèrent au 25 avril de l'année 799, jour des grandes litanies, l'exécution du coup qu'ils méditaient. Ils voulaient que le pape fût frappé à mort ; mais un

des conjurés fit observer qu'un autre serait élu immédiatement, et qu'il était préférable de mettre Léon hors d'état de gouverner, tout en lui conservant la vie. Les deux Saxons se rendirent à cette observation; il fut convenu que Léon aurait les yeux crevés et la langue coupée, et qu'il resterait aux mains des conjurés, qui s'en serviraient comme d'un instrument contre leurs ennemis.

A l'heure fixée pour les supplications solennelles, le Pape sortit de son palais pour se rendre à l'église de Saint-Laurent, d'où la procession devait partir.

Parvenus au monastère de Saint-Etienne et de Saint-Sylvestre, les conjurés donnèrent un signal. Aussitôt une troupe, commandée par Armisus et Thalieb, s'élança du couvent et se jeta sur le Pape. Tandis que l'escorte de Léon fuyait, en proie à la terreur, Thalieb saisit le Pontife par la tête, et le Saxon par les pieds, tandis qu'un autre, se ruant sur la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ, s'efforçait de lui couper la langue et de lui crever les yeux. Quand il crut avoir accompli son œuvre, il laissa Léon étendu tout sanglant sur la place. Ils en étaient là quand une bande d'hommes de cœur, que le camérier Albinus avait réunie, à la première nouvelle de l'exécrable attentat, parut tout à coup. Ils se précipitèrent sur Armisus et ses gens, en tuèrent quelques-uns, mirent les autres en fuite, et les poursuivirent l'épée dans les reins. Sans perdre de temps, Albinus courut au secours du Saint-Père, réussit à pénétrer jusqu'à lui, l'enleva et le fit porter dans l'église de Saint-Pierre où était Virondo abbé de Stavelo, envoyé de Karl le Grand. Vinighis, duc de Spolète, accourut avec ses troupes au secours du Pontife, et le fit conduire dans la ville où il commandait. Là, Dieu donna à Léon III une marque éclatante de sa protection, en lui rendant l'usage des yeux et de la langue.

Karl, en apprenant ce grand attentat, fut outré de douleur et de colère. Il consulta son vieux maître et son ami Alcuin sur la conduite à tenir en cette occasion. L'illustre savant vivait depuis trois ans dans la retraite, à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, que le roi lui avait donnée. Il répondit au prince qu'il était la ressource de l'Eglise, le vengeur des crimes, et qu'il devait prendre soin du Pontife outragé. Karl envoya une ambassade au Pape pour lui témoigner combien il était touché de la violence atroce qui lui avait été faite, et pour délibérer avec lui sur les mesures qu'il convenait de prendre pour punir et réparer un tel scandale.

Léon III était à Spolète, quand les députés du plus grand des rois arrivèrent. L'empressement de Karl à lui exprimer ses sympathies lui alla au cœur, et il déclara qu'il se rendrait lui-même à la cour du roi des Francs.

— Partez, précédez-moi, dit-il aux ambassadeurs, et annoncez à votre maître que je vais le visiter.

Karl, à cette nouvelle, éprouva une grande joie. Il partit d'Aix-la-chapelle, où il avait célébré la pâque, pour aller attendre le Pontife à Paderborn. Le plus puissant des monarques, à qui Alcuin écrivait néanmoins que la première dignité parmi les hommes était celle du suprême pontificat, voulut montrer aux peuples, à l'univers, comment il fallait honorer le représentant du Christ, le successeur de Simon-Pierre. Il envoya d'abord au devant de Léon Hildebald, archevêque de Cologne, et le comte Aunscher, ensuite son fils Peppin, roi d'Italie, le vainqueur des Huns.

Peppin marchait à la tête de cent mille hommes, parés de leurs armes comme aux jours des batailles. A l'aspect de cette escorte imposante, qui semblait députée par l'humanité chrétienne dont il était le chef spirituel, le Pontife leva les mains au ciel et bénit l'ar-

mée des Francs, qui, trois fois, à l'exemple de son illustre chef, fléchit le genou devant la plus haute majesté de la terre. Puis Léon III embrassa avec tendresse le jeune héros, qui remonta sur son fier coursier, et marcha aux côtés du Pontife.

Bientôt Karl le Grand lui-même sortit de Paderborn à la tête d'une autre armée, composée des divers peuples de l'Europe, que précédait le clergé divisé en trois chœurs et portant la bannière de la croix, symbole de la civilisation et de la régénération de l'univers. Quand le Pape, escorté du roi d'Italie, fut en vue, Karl descendit de cheval, et, à son ordre, ses innombrables guerriers se déployèrent en un cercle immense, au milieu duquel il se plaça, snrpassant de la tête tous ses compagnons.

Au moment où le Pontife parut dans la glorieuse enceinte formée par les vainqueurs de la barbarie et des ennemis de l'Eglise, la voix de Karl retentit, les trompettes sonnèrent, et par trois fois, armée, peuple, clergé, se prosternèrent ; par trois fois aussi Léon leva les yeux au ciel, bénit ceux qui lui rendaient ces souverains hommages, et pria pour eux. Le roi des Francs lui-même, le Père de l'Europe, s'inclina devant Léon, le pasteur du monde, et s'étant approchés l'un et l'autre, ils s'embrassèrent cordialement. Alors le Pontife entonna l'hymne des anges, *Gloria in excelsis*, que deux cent mille voix continuèrent : et le monarque conduisit ainsi comme en triomphe, en l'environnant du rempart invincible de ses vieux soldats, le Vicaire de Jésus-Christ, jusqu'à l'église de Paderborn ; après avoir rendu à Dieu de nouvelles actions de grâces, il donna au Pape un magnifique repas dans son palais.

L'attentat de Rome était réparé aux yeux de l'univers. Jamais pareils respects n'avaient été témoignés au successeur de Simon-Pierre.

Pendant ce temps, les ennemis de Léon ne s'endormaient pas. Alarmés de son voyage en France, contenus par le camérier Albinus, ils n'osèrent cependant se livrer à de nouveaux crimes.

Lorsque le Pontife voulut quitter Paderborn, le roi le fit reconduire à quelque distance par le prince son fils, et par les prélats venus de tous les points de l'Europe mettre à ses pieds leurs sentiments d'amour et de respect. Il ordonna qu'il serait accompagné à Rome par les archevêques Hildebald de Cologne et Arnon de Saltzbourg, et par les évêques Berner de Worms, Halton de Frisingue et Jessé d'Amiens. La renommée avait déjà porté jusqu'aux extrémités du royaume le récit de l'admirable conduite de Karl envers le Pape ; un tel exemple, joint à la foi ardente des populations, produisit un enthousiasme universel ; on recevait Léon comme on eût reçu saint Pierre lui-même.

Le Pontife rentra dans Rome au milieu d'une pompe inouïe, la veille de Saint-André, le 29 novembre. Tout le clergé romain, les écoles des Francs, des Saxons, des Frisons et des Lombards, les compagnies de la milice avec les étendards et les bannières, les dames romaines, les religieuses, les diaconesses, allèrent au-devant de lui jusqu'au pont Milvius, et le conduisirent, en chantant des hymnes, jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Il y célébra l'auguste sacrifice, et tous les fidèles y communièrent.

Les évêques francs, qui avaient accompagné Léon III, avaient en même temps le titre de commissaires et la mission de faire une information juridique contre les auteurs de l'attentat du 25 avril de l'année précédente.

Au nom de Karl, revêtu de la dignité de patrice des Romains, ils ordonnèrent l'arrestation de plusieurs conjurés, et les envoyèrent en France pour y être jugés. Armisus et le prêtre d'Irmensul échappèrent aux acti-

ves recherches dirigées contre eux par le camérier Albinus. Néanmoins ils crurent plus prudent de quitter Rome secrètement, et de se retirer en Germanie.

Le roi des Francs, jugeant sa présence nécessaire dans la ville sainte pour y rétablir le bon ordre, résolut d'y aller. Ayant passé l'hiver au palais d'Aix-la-Chapelle, il le quitta vers la mi-mars de l'année 800, parcourut le rivage de l'Océan Baltique, établit une flotte, et disposa des garnisons le long de cette mer, où les Normands exerçaient alors la piraterie; il plaça des navires, des stations et des guetteurs à l'embouchure des fleuves qui, de la Gaule et de la Germanie, vont se jeter dans l'Océan du Nord.

Karl parcourut toute la côte de la Gaule septentrionale de l'île de Batavie jusqu'à Rouen. Il n'avait pas visité depuis bien des années cette partie de son empire. De Rouen, il se dirigea vers Tours, afin d'aller prier saint Martin et revoir son ami Alcuin, qui, fatigué par l'âge et le travail, avait quitté la cour en 796 avec l'abbaye de Saint-Martin pour retraite.

Alcuin réunissant à cette grande abbaye celle de Ferrières, de Saint-Loup de Troyes et de Saint-Josse-sur-Mer, avait sous sa seigneurie jusqu'à vingt mille serfs et colons. Alcuin, en cédant à Clément le Scot la direction de l'école du palais, n'était pas venu chercher l'oisiveté dans une opulente retraite; il avait organisé à Saint-Martin de Tours une autre école, d'où sortirent beaucoup de personnages célèbres. Il conservait avec le roi une correspondance très-active, qui honore autant son cœur que son intelligence, et lui donnait d'excellents conseils, non pas seulement de science et de littérature, mais de haute politique ; il l'engageait à traiter avec douceur les Saxons, les Huns, tous les vaincus, tous les nouveaux chrétiens, à ne pas leur imposer le fardeau de la dîme, et à les accoutumer par

degrés à leur nouvelle condition. Le Pape Adrien avait exprimé à Karl les mêmes sentiments. »

» La reine Liutgarde, jeune femme de race allemande, que le roi avait épousée quelques mois après la mort de Fastrade, tomba malade et mourut pendant le séjour de Karl à Tours[1], Le prince la regretta fort, et Alcuin lui écrivit deux lettres pour le consoler, en lui rappelant les motifs d'espérance que nous offre la religion.

» Karl, après les funérailles de Liutgarde, était retourné de Tours à Aix-la-Chapelle ; puis il alla tenir un plaid général à Mayence, au commencement d'août, et partit de là pour l'Italie. Il avait voulu en vain décider Alcuin à l'accompagner, à quitter les toits enfumés de Tours pour les palais dorés des Romains. Tout le monde n'avait pas le corps de fer et l'esprit infatigable de Karl, et son vieux maître n'aspirait plus qu'au repos.

» Le roi se dirigea vers l'Italie par la Germanie méridionale, envoya son fils Peppin avec une armée contre les Bénéventins, qui avaient de rechef oublié leur serment de vassalité, et s'en alla de Ravenne à Rome, où il arriva le 24 novembre[2] »

Le Pape, qui était allé le trouver à Nomentum, le jour précédent, pour conférer avec lui, reprit les devants pour donner ordre à sa réception. Il envoya à sa rencontre les milices et les étendards de la ville, et disposa en divers lieux sur la route des troupes de chanteurs, qui célébraient les louanges du plus grand des mortels. Pour lui, il l'attendit avec son clergé sur les degrés de la basilique de Saint-Pierre. Karl descendit de cheval au pied de ces degrés, et entra dans l'église avec le Pape, pour faire sa prière.

(1). Henri Martin. T. II. (2) Ibid.

Pendant les six jours qui suivirent, le roi, tout en se reposant des fatigues du voyage, étudiait les moyens de remédier aux troubles et aux scandales qui avaient désolé l'Eglise romaine. Le septième jour, il convoqua dans la basilique de Saint-Pierre une assemblée d'archevêques, d'évêques et de seigneurs laïques, francs et romains. Le roi et le Pape s'étant assis, firent asseoir les archevêques, les évêques et les abbés : les prêtres et les seigneurs laïques demeurèrent debout.

Karl, ayant ouvert l'assemblée par un discours sur le sujet de son voyage, proposa d'examiner les accusations intentées contre le Pontife. Mais tous les archevêques, les évêques et les abbés s'écrièrent d'une voix unanime :

— Nous n'osons juger le Siége apostolique, qui régit toutes les églises de Dieu ; c'est nous qui sommes jugés par lui et par son Vicaire ; mais ce Siége n'est jugé par personne : telle est l'ancienne coutume.

Léon III répondit :

— Je marcherai sur les traces de mes prédécesseurs, et je me purgerai des calomnies dont on a tâché de me noircir.

Une nouvelle séance fut indiquée pour le lendemain, dans la même basilique ; les évêques et les seigneurs y assistèrent encore. Le Pape monta sur l'ambon, et, tenant en mains le livre des saints Evangiles, il prononça à haute voix le serment suivant :

— Personne n'ignore, mes très-chers frères, que des hommes pervers se sont élevés contre moi, m'accusant de crimes énormes, et que c'est pour mieux instruire cette affaire que le roi Karl est venu en cette ville avec les évêques et les seigneurs de son royaume. C'est pourquoi, moi, Léon, Pape de la sainte Eglise romaine, n'ayant été ni jugé ni contraint par personne, je me justifie devant vous de ma propre volonté, en la pré-

sence de Dieu, qui sonde le fond des consciences, en présence des anges, de saint Pierre, prince des apôtres, devant qui nous sommes, et je prends à témoin Dieu, au tribunal de qui nous comparaîtrons tous, que je n'ai commis ni fait commettre les crimes dont on m'accuse. Je fais ce serment, sans y être obligé par aucune loi, et sans vouloir en faire une coutume ou une loi pour mes successeurs, mais seulement pour dissiper plus facilement d'injustes soupçons.

Aussitôt que le Pape eut achevé cette protestation solennelle, les évêques, le clergé, le roi et le peuple, entonnèrent le *Te Deum* et récitèrent des litanies en actions de grâces.

Tandis que ces choses se passaient dans la basilique de Saint-Pierre, et que les esprits se pacifiaient, se recueillaient pour un grand événement, dans les bas fonds de l'humanité et de la ville de Rome, des passions infernales s'agitaient. Armisus et Thalieb, le prêtre d'Irmensul, avaient laissé des traces de leur séjour parmi les habitants du quartier du Tibre, où ils avaient résidé pendant quelques années. Le souffle venimeux de ces scélérats avait éteint dans beaucoup d'âmes les dernières étincelles de la foi chrétienne ; ce que les paroles séductrices avaient commencé, l'or versé à pleines mains l'avait achevé.

Nous avons dit comment, après l'attentat consommé sur le Pape, le Saxon et ses principaux complices, redoutant les sévères enquêtes du camérier Albinus, avaient quitté Rome. Néanmoins ils avaient conservé des intelligences avec leurs compagnons de crime. Armisus, apprenant le voyage de Karl, pensa que les fêtes qui célèbreraient son séjour dans la cité pontificale, attirant une foule considérable, et écartant les défiances, lui permettraient peut-être d'exécuter ses desseins contre la fille de Tassilon. Il communiqua son

plan à ses amis, qui l'approuvèrent et s'offrirent de l'accompagner ; il partit, et arriva quelques jours avant le roi des Francs. Il profita de ce temps pour préparer ses anciens satellites, en les gorgeant de présents, et en multipliant les promesses. Il suivait Karl pas à pas dans Rome, se demandant s'il n'y aurait pas moyen de frapper cet homme au milieu de sa puissance et de sa grandeur. Mais il s'aperçut que des yeux pénétrants veillaient sur le roi des Francs et l'entouraient d'une inquiète sollicitude : le camérier Albinus paraissait soupçonner la présence du Saxon dans la ville, et, malgré les précautions dont celui-ci s'entourait, le quartier qui lui servait de refuge attirait plus que d'ordinaire l'attention des gardes. Comme le séjour de Karl devait se prolonger, Armisus résolut d'attendre.

Le monarque que Rome voyait dans ses murs, et que les Pontifes n'invoquaient jamais en vain aux jours de la détresse, possédait le plus vaste royaume qui existât alors dans le monde. Les ordres de Karl le Grand s'exécutaient de l'Oder à l'Ebre et aux îles de la Méditerranée, de la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique et à la mer Britannique ; il était véritablement le chef de l'Occident, et son sceptre s'étendait sur tous les peuples appartenant jadis à l'empire : il s'agissait d'unir fortement toutes ces races diverses. Le Pape Léon III, au nom de Dieu, se chargea de ce soin.

Le jour de Noël de l'an 800, dès le matin, le peuple se pressait dans l'église du Prince des apôtres ; les leudes de Karl, rangés en bon ordre dans la cour de son palais, attendaient leur illustre chef, pour le conduire à l'auguste basilique. Tous les vaillants compagnons du prince étaient splendidement vêtus du costume national : l'or et les pierreries brillaient et ruisselaient sur leurs habits. Leurs chevaux, couverts de housses et de harnachements magnifiques, hennissaient d'impatience,

creusant le sol de leurs sabots ferrés d'argent. Le coursier du roi surpassait tous les autres en éclat et en beauté ; c'était celui que le monarque montait l'année précédente, lorsqu'il était allé au devant de Léon III, à Paderborn.

Enfin Karl parut ; à la grande surprise de ses leudes, il ne portait point le costume des Francs ; il avait pris la longue tunique, la chlamyde et les brodequins de pourpre des Empereurs ; le diadème royal brillait à son large front et sur sa longue chevelure à peine grisonnante. Il avait le visage radieux ; malgré les travaux de sa vie et les années qui commençaient à s'accumuler sur sa tête héroïque, il paraissait plus beau, plus fier que jamais, dans sa tenue étrangère. Il remarqua la surprise de ses leudes, et il leur dit en montant à cheval :

— Aujourd'hui, amis, je suis patrice des Romains ; il convient que je revête les insignes de ma dignité.

Et il donna le signal du départ. Quand il arriva devant la porte de la basilique, il la trouva encombrée d'une foule immense, avide de contempler les traits augustes du héros. Les applaudissements retentirent, et Karl y répondit avec dignité, d'un geste bienveillant. Le roi d'Italie, Peppin, se tenait à ses côtés : le prince Karl, en qui le roi des Francs revivait tout entier, veillait en son absence à la tranquillité des provinces.

La multitude s'étant ouverte, le roi s'avança, monta lentement les degrés de l'église, avec son brillant cortége de glorieux lieutenants et de leudes. Léon III était à son trône pontifical, et il se leva lorsque Karl parut sous les voûtes de la basilique. Le prince étant parvenu dans le sanctuaire, s'inclina devant l'autel, puis s'agenouilla pour prier.

Sur la table même de l'autel était une couronne, semblable à celle qui jadis ceignait le front des Empereurs. Pendant que le roi des Francs, les yeux baissés,

adressait à Dieu une ardente prière, le Pontife monta à l'autel, y prit la couronne impériale, et la posa sur la tête de Karl.

A cette vue, le peuple qui remplissait la basilique, saisi d'un indescriptible enthousiasme, s'écria par trois fois :

— A Karl, très-pieux, Auguste, couronné de Dieu ; grand et pacifique Empereur, vie et victoire !

Les leudes, d'abord étonnés de cette brusque proclamation, joignirent bientôt leurs acclamations à celles du peuple, et saluèrent leur maître Empereur.

Karl seul parut répugner au grand titre qui allait si bien à son génie, à sa gloire. Il assura, au sortir de la cérémonie, que, ce jour-là, quoique ce fût grande fête, s'il eût connu à l'avance le dessein du Pontife, il ne fût point entré dans l'église. Toutefois, il vit, dans l'acte de Léon et dans les acclamations populaires, le signe de la volonté divine.

Dès que le silence se fut rétabli, le Pape oignit le nouvel Empereur avec l'huile sainte, ainsi que son fils Peppin, roi d'Italie.

Ce jour consommait la grandeur des Francs : leur monarchie se trouvait placée dans l'opinion au niveau des plus brillants et des plus puissants empires ; ils devenaient à leur tour le peuple-roi.

Dans la foule, en face même de l'autel, se tenait un groupe qui demeura silencieux, impassible, au milieu des frémissements de joie de l'immense assistance. Armisus et plusieurs de ses complices, profitant de l'encombrement que ramènent toujours les grandes solennités, s'étaient glissés de bonne heure dans la basilique. Eux aussi étaient loin de s'attendre au couronnement de Karl le Grand. Le Saxon devint livide de rage, et contint à grand'peine l'impression de son ressentiment. Il sentait mieux que personne la valeur du nouveau

titre, et la portée immense qu'il devait avoir pour l'œuvre d'unification commencée par le vainqueur de la Saxe. Aussitôt la cérémonie terminée, Armisus glissa ces mots à l'oreille de ses compagnons :

— Partons.

Et ils le suivirent. Il les guida par les rues les moins fréquentées de Rome jusqu'au quartier où il résidait ; ils entrèrent avec lui dans sa retraite, habilement distribuée pour tromper les regards indiscrets. Quand il les vit tous réunis autour de lui :

— Amis, leur dit-il d'une voix triste, nous n'avons plus rien à faire ici ; nous nous compromettrions en pure perte si nous prolongions notre séjour dans cette ville maudite.

— Voici deux fois que tu nous y conduis, objecta Thalieb, et tu consens encore à t'éloigner sans avoir atteint ton but?

— J'ai eu tort, répondit le Saxon ; peut-être les intérêts de la patrie et du culte national en ont-ils souffert?

— Ainsi, demanda le prêtre, tu renonces à t'opposer désormais à l'homme qui vient tout à l'heure de recevoir la couronne impériale? As-tu donc aperçu autour de Karl les ombres des vieux Césars, armés pour le défendre contre les embûches et les complots?

— Je n'ai rien vu de tout cela ; cependant j'éviterai de m'attaquer au nouvel Empereur.

— Le titre qu'il a obtenu t'effraie?

— Non ; mais je suis désormais convaincu que l'étoile de Karl ne saurait pâlir.

— Tu es décidé au repos?

— Tu ne me connais pas, prêtre d'Irmensul, si tu crois que je m'endormirai dans une lâche oisiveté, tandis que ma patrie est opprimée, désolée par le prince des Francs !

— Il m'est difficile de comprendre ton langage,

répondit Thalieb, et je suis convaincu que la plupart de ceux qui t'écoutent ne le saisissent pas davantage.

— Eh bien! je m'expliquerai nettement et en peu de mots, affirma le Saxon. Il ne faut point attaquer l'œuvre de Karl de son vivant, nous ne réussirions pas même à l'entamer. Préparons-nous pour le règne de ses fils.

— Nous crois-tu donc immortels? s'écrièrent plusieurs des amis d'Armisus, dont l'âge était déjà avancé.

— Aucun de nous n'échappe aux années, ni à la vieillesse, ni à la mort. Il est possible que moi-même je précède Karl dans la tombe; mais j'espère y voir descendre auparavant ceux qui pourraient le continuer.

Et il donna le signal du départ pour la Germanie.



IX

Le palais d'Aix-la-Chapelle.

Le nom du grand Empereur n'était pas connu seulement et respecté en Europe, il protégeait au loin les chrétiens; et les œuvres merveilleuses de Karl, lui avaient concilié l'admiration de Haroun-al-Reschid, khalife de Bagdad, le prince musulman le plus puissant de l'Asie. Le monarque des Francs était à Verceil, au printemps de l'année 801, se préparant à rentrer dans ses Etats, lorsque les ambassadeurs du khalife se présentèrent à lui. Admis en la présence de l'Empereur, ils lui rendirent les mêmes hommages qu'à leur prince, et lui dirent :

— Haroun-al-Reschid nous envoie à vous, seigneur, parce qu'il préfère votre amitié à celle de tous les rois et princes de la terre.

— Je suis heureux, répondit Karl, des sentiments de votre maître pour moi; ceux que je nourris pour lui sont les mêmes.

— Le khalife, reprirent les députés, nous a chargés

de vous dire qu'il soumet à votre puissance le lieu du sépulcre et de la résurrection du Christ. Le patriarche de Jérusalem vous a expédié les clefs et l'étendard du Saint-Sépulcre, honneur mérité par vos aumônes et vos bienfaits ; Haroun autorise et confirme l'envoi qui vous a été fait.

L'Empereur remercia le prince musulman, et se félicita des bonnes relations qui existaient entre eux.

Alors les ambassadeurs offrirent à Karl de riches présents, des tentes de lin, teintes d'éblouissantes couleurs, des vêtements de soie, des parfums, du baume, diverses sortes de médicaments, toutes ces choses en telle quantité qu'il semblait qu'en en eût vidé l'Orient pour en remplir l'Occident ; il y avait aussi une horloge mécanique en bronze doré, dont le carillon et les personnages émerveillèrent la cour impériale ; un éléphant de grandeur prodigieuse figurait encore parmi les dons du khalife.

L'Empereur envoya en retour à Haroun-al-Reschid des députés qui lui offrirent des chevaux et des mulets d'Espagne, des draps de Frise blancs, écarlates ou bleus, et des chiens de Germanie aussi hardis qu'agiles, et propres à chasser le lion et le tigre.

Enfin, Karl le Grand rentra, à travers les hommages empressés des populations, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, sa résidence favorite depuis plusieurs années. Il y trouva ses fils Karl et Louis, qui venaient saluer leur illustre père, et le féliciter de la dignité nouvelle qui couronnait et consacrait tant de grandeurs. Les vaillants capitaines, formés à la guerre par le héros, se gardèrent de manquer au rendez-vous ; en élevant leur glorieux chef au rang impérial, le Pontife avait récompensé leurs longs travaux soutenus contre la barbarie et l'infidélité pour le triomphe de la civilisation et du christianisme.

Le palais d'Aix-la-Chapelle, par ses proportions grandioses, formait un cadre digne de cette scène mémorable ; Aix, naguère, n'était qu'une métairie. Située entre la Meuse et le Rhin, elle ne semblait pas destinée d'abord à la renommée qui devait l'immortaliser. Mais un jour, Karl fixa son regard puissant et créateur sur la villa, bâtie au fond des forêts de l'Austrasie ; il appela les architectes, les artistes, les ouvriers de tout genre, et leur ordonna de construire une capitale là où n'existaient que de médiocres édifices. A la voix du grand homme, d'immenses monuments sortirent de terre. Un palais splendide, une basilique merveilleuse, s'enrichirent des marbres et des mosaïques de Rome et de Ravenne.

Outre ces édifices, le prince avait jeté les fondements d'un vaste théâtre et bâti des bains avec des gradins et des siéges de marbre. Les sources thermales d'Aix les alimentaient. Karl aimait beaucoup la vapeur de ces eaux, naturellement chaudes, et s'y baignait souvent avec ses fils, ses grands, ses amis, et même ses gardes ; on y voyait quelquefois ensemble plus de cent personnes.

Toutes ces majestueuses constructions reflétaient le génie de Karl le Grand ; l'art de la forme, le fini de l'exécution, s'y faisaient admirer ; l'arcade cintrée sur colonnes, au dehors comme au dedans des édifices, en était le principal caractère ; les absides même des églises présentaient à l'extérieur deux ou trois rangs d'arcades engagées dans le mur.

Ces travaux étaient empreints d'une telle grandeur que les contemporains proclamaient que les principaux, et surtout la basilique de la Mère de Dieu, surpassaient les œuvres des anciens Romains. Alcuin célébrait, dans Aix-la-Chapelle, l'épanouissement d'une Rome nouvelle. « Elle touche les astres de ses voûtes colossales,

s'écriait-il ; le pieux Karl, du faîte de son palais, désigne la destination de chaque lieu, et préside à la construction des hauts remparts d'une Rome future. »

Le monarque avait fait disposer les habitations des dignitaires de tout grade autour de son palais, de telle sorte qu'à travers les treillages qui fermaient son balcon, il pût voir les moindres gestes de ceux qui entraient ou qui sortaient. Les demeures des grands étaient élevées très-haut au-dessus de la terre, afin qu'au-dessous d'elles les soldats, les serviteurs et toute autre espèce de gens, se pussent mettre à l'abri de la pluie et de la neige. Les indigents, les pèlerins, les voyageurs, pour lesquels le roi montrait toujours une extrême bienveillance, venaient se chauffer auprès de grands fourneaux dans ces galeries ouvertes, comme les appartements supérieurs, à l'œil vigilant de Karl.

L'Empereur étendait son regard à toutes les parties de ses vastes Etats ; des commissaires ou inspecteurs généraux parcouraient sans cesse les provinces, au nom du maître, et investis de ses pouvoirs, pour la réforme des abus et pour signaler les améliorations nécessaires. Le génie du plus grand des hommes embrassait l'ensemble et les détails de l'administration.

Armisus et les Saxons, ses complices, après avoir assisté au triomphe de Karl, comme Satan à celui des Anges, traversèrent de nouveau l'Italie, rentrèrent en Saxe, et se retirèrent d'abord dans le souterrain qui avait servi autrefois de sanctuaire à Irmensul. Le Saxon plaça de nouveau une sentinelle à demeure dans les ruines de la cabane de Dermold. Il paraissait fatigué, vieilli, plutôt par les travaux d'une vie pleine d'orages que par les années, car il n'était pas plus âgé que l'Empereur. Mais au fond de ses yeux farouches, la même flamme brillait ; son cœur ne s'était point amolli, ni

adouci sous les coups de l'adversité : au contraire, les pensées haineuses y fermentaient plus ardentes, plus implacables que jamais. Ayant réuni ses compagnons et pris place au milieu d'eux, il parcourut le cercle de ces hommes de fer avec un regard sombre. Voyant que le chef gardait le silence, Thalieb, le confident de toutes ses pensées et l'homme qui, après lui, avait le plus d'influence, lui dit :

— Maintenant que nous sommes de retour en ces lieux témoins de nos premiers complots, il importe que tu nous traces la ligne de conduite à suivre.

— Nous la fixerons d'un commun accord, répondit Armisus d'un air préoccupé.

— Non, non, s'écrièrent tous les assistants; nous avons confiance en toi ; commande et nous obéirons.

— Est-il vrai, demanda le Saxon, que votre foi en mon génie, en ma haine enfin, ne se soit point altérée?

— Elle est demeurée entière, répondit-on de tous les points du souterrain.

— Ainsi, les nombreux échecs que j'ai subis, l'insuccès de la conspiration de Ratisbonne, la dissolution des alliances nouées si laborieusement, nos défaites multipliées, rien de tout cela n'a jeté le doute dans vos âmes?

— Rien, absolument rien. Les événements ont été les plus forts; tu n'as pas toujours été le maître de les diriger; quelques-uns d'entre nous, parfois, ont excédé dans le zèle, et ont compromis tes plus sages combinaisons. C'est à cause de l'expérience que nous avons de ton habileté, que nous nous en remettons à toi pleinement.

Armisus répondit à ces témoignages flatteurs par une inclination de tête, qui traduisait la satisfaction qu'il éprouvait.

— Tu le vois, reprit le prêtre d'Irmensul, chacun est

disposé à t'obéir. Parle ; que nous prescris-tu ?

— Rien, articula nettement le Saxon sur les lèvres de qui se jouait un étrange sourire.

— Comment, rien ! s'écria Thalieb au comble de la stupéfaction et exprimant le sentiment général. Que signifie ce langage dans ta bouche ?

— Le mot que j'ai prononcé, je ne prétends pas lui donner d'autre sens que celui qu'on lui attribue usuellement.

— Quoi ! toi aussi, Armisus, tu faiblis, tu désertes la cause sacrée pour laquelle tu avais juré de mourir !

— Non, je ne viole point mes serments, je n'abandonne point les intérêts de la patrie.

— Comment alors concilier tes dernières paroles, avec ta résolution de t'abstenir de toute tentative ?

— Je n'ai pas dit que je m'abstiendrais toujours. Si je pense que nous ne devons rien faire, il s'agit seulement d'un temps dont je ne puis encore déterminer la longueur.

— Pourquoi cette mesure ? Peux-tu nous en révéler les motifs ?

— Volontiers. Je résumerai ma pensée dans cette simple formule : il importe que nous nous fassions oublier. Nos tentatives sont encore trop récentes pour que le moindre mouvement de notre part n'attire pas aussitôt l'attention ; nous avons besoin de marcher dans le silence et le mystère.

— Combien de temps penses-tu attendre, avant de rien entreprendre ?

— Plusieurs années.

— Songe que nous veillissons, insista le prêtre ; chaque instant qui s'écoule emporte, sinon notre énergie, notre vigueur morale, du moins les forces de notre corps.

— Nous vivrons bien encore douze ans, répondit

Armisus en souriant amèrement. Pour moi, je compte fermement sur ce laps de temps, ajouta-t-il en montrant ses membres souples et robustes. Eh bien ! avant cette époque, nous aurons réalisé quelques-uns de nos projets, et préparé l'avenir, d'ailleurs il est ici quelques jeunes hommes à qui l'espérance sourit ; ils continueront notre œuvre.

Tous les assistants approuvèrent les desseins du chef.

— Maintenant, poursuivit Armisus en s'adressant à ses complices, vous pouvez vous retirer en paix jusqu'à ce que je vous convoque de nouveau. Evitez de vous trouver ensemble, afin de tromper les défiances ou la surveillance qu'on ne manquera pas d'exercer sur ces cantons.

Les Saxons, ayant promis d'être prêts quand il plairait à leur chef de les appeler, quittèrent le souterrain l'un après l'autre ; il n'y resta qu'Armisus, Thalieb, et un jeune homme aux joues roses, à la chevelure blonde, au regard brillant. Au premier abord, ce visage presque imberbe paraissait doux ; mais à le regarder de près, on y découvrait une expression de profonde astuce, de cruauté implacable. Fils d'une sœur du prêtre d'Irmensul, il avait été nourri dans les sombres préjugés des adorateurs des divinités de la Germanie. Thalieb avait allumé dans sa jeune âme une haine indestructible pour les Francs, et chaque jour il y attisait le feu de la vengeance. Déjà, en diverses circonstances où il avait été mis à l'épreuve, Hehrbend avait montré une audace et une finesse singulières. Aussi Armisus et le prêtre d'Irmensul avaient-ils résolu de le former pour être leur successeur et continuer leurs projets, si la mort ne leur permettait pas de les accomplir. L'adolescent ignorait les vues des deux Saxons ; mais son ambition, exaltée par les désastres

mêmes de la cause nationale, était à la hauteur de toutes les situations.

Armisus, depuis quelque temps déjà, pensait à révéler à Hehrbend ce qu'il attendait de lui. Jugeant l'occasion favorable, il l'avait retenu après l'assemblée générale, afin de l'initier à sa future mission et aux desseins qu'il méditait.

— Hehrbend, commença le chef d'une voix grave, quand la porte du souterrain se fut refermée sur le dernier des conjurés, tu n'ignores pas l'amitié que Thalieb et moi nous te portons. Ton enfance s'est écoulée sous la direction des prêtres d'Irmensul; nous t'avons distingué au milieu de tes jeunes compagnons; l'heure est venue de t'apprendre pourquoi ces faveurs, ces priviléges.

Le Saxon écoutait avidement les paroles du chef; il les dévorait en quelque sorte, et son orgueil s'enflammait, car il pressentait une grande mesure dont il allait être l'objet.

— Je suis, tu le sais, noble Armisus, répondit Hehrbend, le plus dévoué de tes serviteurs. Pour que je t'obéisse, il me suffit d'un signe.

— Je rends hommage à ton zèle, à ton aveugle docilité; en obéissant, tu apprends à commander.

L'œil du jeune homme étincela à cette promesse d'avenir, et Armisus poursuivit :

— Ma carrière et celle de Thalieb se précipitent vers le terme. Nous aurons des années encore, je n'en doute pas, mais elles seront peut-être en nombre insuffisant pour nous permettre de terminer l'œuvre depuis si longtemps entreprise. Tu nous remplaceras.

— Il en est de plus dignes, voulut faire observer Hehrbend.

Mais le chef l'interrompit :

— Ce que tu dis peut être vrai, répliqua-t-il; mais

personne parmi nos amis n'est initié comme toi à notre pensée. A toi donc notre héritage de haine et de vengeance.

— J'accepte, murmura Hehrbend.

— J'étais sûr que tu ne refuserais pas la lourde tâche de continuer les travaux de ton oncle et les miens. Tout à l'heure, j'ai voulu laisser ignorer à nos amis la suite de mes plans ; le secret confié à un grand nombre court toujours des risques sérieux. Je ne me suis point expliqué sur ce que je comptais faire, non que mes projets ne fussent arrêtés, mais uniquement pour le motif que je viens de te dire.

— Tu es sage parmi les sages, constata Hehrbend.

— A vous deux, reprit le Saxon, je n'ai rien à cacher. D'ailleurs il est nécessaire qu'au cas où un accident fortuit m'enlèverait, que mes desseins soient connus de plusieurs. Mon intention est de ne plus rien tenter contre Karl ; laissons-le mourir : son génie nous écrasera toujours.

— Soit, dit le prêtre d'Irmensul ; mais quand le prince ne sera plus, si nous lui survivons, que ferons-nous ?

— Nous ne devons pas attendre sa mort pour agir.

— Ne viens-tu pas de déclarer que tu ne voulais plus être aux prises avec lui ?

— Oui, tu m'as bien compris.

— Comment alors expliques-tu tes dernières paroles ?

— C'est bien simple : Karl a trois fils, destinés à lui succéder, à reprendre de ses mains l'œuvre qu'il a poursuivie avec tant de succès.

— Les héritiers de Karl suivront les exemples et les traditions de leur père, lorsqu'ils posséderont son autorité.

— Rien de plus certain ; aussi devons-nous travailler à ce que les fils du prince des Francs ne le remplacent jamais.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que la nation les accueillera sans objection, avec joie même. Les deux plus jeunes sont déjà investis du titre royal; l'un commande en Italie, l'autre en Aquitaine; Karl, l'aîné des trois princes, le plus capable, le plus respecté, recueillera le sceptre impérial.

— Nous ne consulterons pas les suffrages des Francs; nous avons un moyen plus expéditif de trancher la question.

— Lequel? demanda Thalieb.

— Celui-là même que nous tentâmes d'employer, il y a neuf ans, et qui échoua par la faute de ce misérable Peppin le Bossu.

— Crois-tu qu'il nous sera plus facile qu'alors d'égorger les fils de Karl?

— Aujourd'hui ce serait impossible; c'est pour cela que j'ai opiné pour un repos temporaire. Les préparatifs seront lents, car il faut grouper de nouveaux complices, agir malgré la surveillance active qui nous entoure, et réussir à mettre auprès des princes des agents aveuglément dévoués à notre cause.

Le prêtre d'Irmensul et Hehrbend accueillirent avec une joie extrême les communications du chef.

— Nous mettrons notre vie dans l'entreprise, nous la sacrifierons sans regret, dirent-ils. Nous serons heureux de mourir, si, du bord de la tombe, nous pouvons saluer l'aurore de notre affranchissement et la consommation de notre vengeance.

— Le temps nous servira, ajouta Armisus, il nous enfantera de nouveaux alliés. Déjà nous pouvons prévoir que la monarchie des Francs, dans un prochain avenir, devra lutter contre de puissants ennemis.

— De quelle partie du monde surgiront-ils les hommes qui lutteront avec nous? interrogea Thalieb avec

tristesse. La terre se tait devant le redoutable Karl; ses formidables légions broient, sous leur étreinte, toutes les résistances. N'as-tu pas entendu raconter, en traversant l'Italie, une sombre légende, qui se rapporte aux jours de la conquête de la Lombardie?

— Non.

— Elle peint merveilleusement l'idée que les peuples se font de la puissance irrésistible de Karl; si tu le veux je te la rapporterai; elle t'aidera à comprendre que nous ne devons pas de longtemps compter sur des alliés; quand il existe une telle prostration dans les esprits, il faut attendre le lever d'une génération nouvelle.

— Nous avons des loisirs maintenant, répliqua le Saxon; j'entendrai avec plaisir la légende.

Alors le prêtre d'Irmensul commença ainsi :

— Un des premiers seigneurs du royaume des Francs, nommé Ogger, ayant encouru la colère du terrible Karl, s'était réfugié près du roi Désidérius, en Lombardie. Quand on apprit la venue du redoutable Karl, Désidérius et Ogger montèrent sur une tour très-élevée, d'où ils pouvaient le voir arriver de toutes parts. Ils aperçurent d'abord des équipages de guerre plus considérables que ceux de Darius ou de Jules César. Et Désidérius dit à Ogger :

« — Karl n'est-il point avec cette grande armée?

» Et Ogger répondit :

» — Pas encore.

» Vint ensuite la foule des peuples rassemblés de tous les points du vaste empire des Francs : Désidérius, après les avoir vus, dit à Ogger :

» — Certes, Karl s'avance triomphant au milieu de cette multitude.

» — Non, pas encore! pas encore! répondit Ogger.

» Alors Désidérius commença à s'émouvoir et à dire :

» — Que ferons-nous s'il vient accompagné d'un nombre de guerriers plus grand encore?

» — Vous verrez comme il viendra, répliqua Ogger; mais de vous je ne sais ce qu'il adviendra.

» Pendant qu'ils discouraient ainsi, parut la maison du roi, le corps des gardes qui ne connaît point de repos. A cette vue, Désidérius, saisi de stupeur :

» — Pour le coup, s'écrie-t-il, c'est Karl.

» Et Ogger de répéter :

» — Pas encore ! pas encore !

» A la suite marchaient les évêques, les abbés et les clercs de la chapelle royale avec leur cortége. Désidérius, désirant la mort et ne pouvant plus supporter la lumière du jour, balbutia en sanglotant :

» — Descendons et cachons-nous au fond de la terre, pour éviter la face d'un si terrible ennemi !

» Ogger, tout tremblant, qui savait quels étaient la splendeur et l'appareil de l'incomparable Karl, l'ayant appris par expérience en des jours meilleurs, dit alors :

» — Quand vous verrez les moissons se hérisser d'effroi dans les champs, le Pô et le Tessin devenir noirs comme le fer, et inonder de leurs flots noircis les murs de la ville, alors vous pourrez croire à l'arrivée de Karl.

» Il n'avait pas achevé de parler, qu'on commença de voir au couchant comme un nuage poussé par le vent du nord-ouest, lequel changea la clarté du jour en ombres lugubres; puis, Karl approchant peu à peu, l'éclat de ses armes fit luire pour les hommes enfermés dans la ville un jour plus sinistre qu'aucune nuit. Alors parut en personne Karl, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les bras enfermés dans des brassards de fer; sa poitrine et ses épaules de marbre étaient défendues par une cotte de fer; il élevait de la

main gauche une lance de fer, et sa droite était toujours étendue sur l'acier de son invincible épée; le dessus de ses cuisses, que les autres guerriers ont coutume de porter dégarni d'armure, pour monter à cheval plus facilement, était entouré de lames de fer; ses bottines, comme celles de tous ses soldats, étaient garnies de fer, et rien n'apparaissait sur son bouclier qui ne fût de fer. Son cheval même avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui le précédaient, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient et l'armée tout entière avaient imité le maître selon le pouvoir de chacun; le fer remplissait les champs et les plaines : les pointes de fer renvoyaient au soleil rayons pour rayons.

» Au froid métal hommage fut rendu par la terreur d'un peuple plus glacé que le fer même; les remparts tremblèrent d'effroi, l'audace des jeunes gens fut abattue, la sagesse des vieillards anéantie, et tous les citoyens s'écrièrent avec des clameurs confuses :

» — Que de fer! hélas! que de fer!

» Ogger vit tout cela d'un coup d'œil rapide, et dit à Désidérius :

» — Voici celui que vous avez tant cherché!

» Et, en proférant ces paroles, il tomba presque sans vie [1].

Telle est la légende, dit Thalieb. Crois-tu qu'il soit possible de ranimer des âmes en proie à de pareilles terreurs!

— J'avoue que l'état des esprits est désespéré.

— Tu vois donc bien qu'il ne faut pas compter sur des alliés.

— Sur terre, non, j'en conviens.

— Que veux-tu dire par là?

(1) Chronique du moine de Saint-Gall, traduct. de H. Martin.

— Les dieux et les hommes sont vaincus sur la terre ; restent les eaux, sur lesquelles il est possible de recommencer la lutte.

Ces paroles furent un trait de lumière pour les deux compagnons d'Armisus. Ils se rappelèrent tout à coup les incursions des pirates Normands, et l'effroi qu'ils commençaient à répandre sur les côtes de l'Empire franc.

— Tu as peut-être raison, dit Thalieb. Notre culte, écrasé dans la Germanie, a pour refuge les deux péninsules du nord, le Danemark et la Scandinavie; du fond de leurs havres sauvages et de leurs glaciers, il lancera sur les pays chrétiens des nuées de corsaires.

— Oui, oui, s'écria le chef, là est notre espérance. Les fugitifs saxons affluent par milliers chez les hommes du Nord ; ils souffleront dans tous les cœurs la soif de la vengeance dont ils sont animés contre notre ennemi. Quand le moment sera venu, nous nous rapprocherons de l'Océan, et nous tendrons la main à ces alliés que les dieux de la Saxe nous préparent ; ils seront nos vengeurs.

L'entretien des trois Saxons étant achevé, ils convinrent de se réunir tous les trois jours dans le souterrain, où la statue d'Irmensul fut rétablie, afin de se communiquer ce qu'ils auraient découvert. Ils tombèrent d'accord aussi que plusieurs années étaient nécessaires, tant pour donner aux Normands le temps de se fortifier que pour tendre les fils de la conspiration.

Le péril dont les hommes du Nord menaçaient l'Empire franc était sérieux, et Karl ne se dissimulait pas combien ces nouveaux ennemis étaient redoutables ; les mesures défensives prises par lui le prouvent. Il arriva qu'un jour l'Empereur vint subitement et sans

être attendu dans une ville maritime de la Gaule; comme il se mettait à table, voici que des barques de pirates normands parurent en vue du port. Les uns les prenaient pour des marchands juifs, les autres pour des Africains, ou encore pour des Bretons. Mais Karl, à la structure et à l'agilité de ces navires, reconnut que ce n'étaient pas des bâtiments de commerce, mais des navires de guerre.

— Ces vaisseaux, s'écria-t-il, sont remplis, non de marchandises, mais d'implacables ennemis!

A ces mots, l'un s'efforce de prévenir l'autre; tous les guerriers présents s'élancent pour attaquer les navires, mais en vain, car les Normands, comprenant que là était celui qu'ils avaient coutume de nommer *Karl au Marteau,* et tremblant que leurs armes ne retournassent en arrière ou ne tombassent en poudre en touchant ce héros invulnérable, échappèrent avec une vitesse inouïe, non-seulement aux coups, mais aux regards de ceux qui les poursuivaient.

Or, l'Empereur se levant de table, s'appuya sur une fenêtre et y resta longtemps à rêver, le visage inondé de pleurs. Comme nul de ses grands n'osait l'interroger, il leur expliqua lui-même le sujet de ses larmes :

— Savez-vous, dit-il, ô mes fidèles, pourquoi j'ai tant pleuré? Je ne crains pas que ces gens-là me puissent nuire par leurs vaines menaces; mais je m'afflige grandement que de mon vivant ils aient osé insulter ce rivage, et je suis tourmenté d'une douleur extrême, parce que je prévois combien de maux ils feront à mes descendants et à leurs sujets[1]!

Armisus avait raison, jusqu'à un certain point, de compter sur le temps et les pirates; les barques de

(1) Chronique du moine de Saint-Gall.

cuir avec lesquelles les Normands fendaient la mer ou les fleuves, insultant les rivages du grand Empire, présageaient de nouvelles invasions de Barbares pour l'avenir.

X

La tombe impériale.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Karl le Grand portait le titre d'Empereur, et qu'il avait été investi par Léon III de la mission glorieuse de protéger l'Eglise du Christ. Cette période n'avait point permis au monarque de se livrer au repos : les soins de l'administration, la répression de plusieurs révoltes, la réforme des codes nationaux, le règlement de sa succession entre ses fils, occupèrent toute son activité.

La Saxe ne remuait plus. Les guerriers qui ne voulaient pas se plier au joug, au lieu d'attirer par d'inutiles révoltes les armes des Francs et de nouveaux désastres sur le pays, se rendaient chez les hommes du Nord, qu'ils poussaient vers les rivages de l'Empire franc. Armisus, du fond de sa retraite, conseillait ce parti à ses compatriotes ; mais il se gardait de communiquer directement avec d'autres que ses vieux compagnons ; il se réservait tout entier pour l'œuvre terrible que nous avons dite. Pendant les dix années qu'il

venait de traverser, le Saxon, malgré son désir ardent de frapper ses mortels ennemis, n'avait pas jugé l'occasion favorable. Il tenait, dans cette suprême tentative, par laquelle il voulait couronner sa vie, à n'agir qu'à coup sûr. Il avait réussi à placer trois hommes fidèles et fanatiquement dévoués à sa cause, le premier près de Karl, le fils aîné de l'Empereur, le second près de Peppin, roi d'Italie, et le troisième à la cour de Louis, roi d'Aquitaine. Ils étaient partis depuis deux ans, et ne correspondaient avec leur chef que par de mystérieux intermédiaires.

Au commencement du mois de mars de l'année 810, Armisus rappela pour quelques jours l'agent qui résidait à la cour du roi d'Italie.

— Invente un prétexte quelconque pour obtenir un congé de quelques jours, lui manda-t-il ; il faut que je te voie.

L'émissaire obéit. Un mois après la réception du message, il parut au sanctuaire d'Irmensul. La colonne et le sol sur lequel elle reposait étaient rouges de sang. Armisus et Thalieb, son associé, charmaient les ennuis de leur solitude en immolant des victimes humaines ; tantôt c'étaient de jeunes hommes, arrachés par des ravisseurs insaisissables aux métairies et aux cabanes des serfs ; tantôt de petits enfants, volés jusqu'au sein des villes, et à qui les deux scélérats faisaient subir les mille tourments avant de les égorger. Les âcres exhalaisons du sang, les ossements épars, le teint livide du chef et de son complice, remplirent d'horreur l'agent venu d'Italie. Armisus s'aperçut de l'impression qu'il éprouvait, et lui dit, en accompagnant ses paroles d'un rire strident :

— Le luxe des palais princiers t'a séduit, je le vois ; tu es habitué maintenant à respirer les parfums de la demeure des rois, et tu répugnes à l'épaisse atmos-

phère de l'asile des proscrits. Redoute la vengeance d'Irmensul.

L'émissaire, tremblant, protesta qu'il n'avait point changé.

— Mon cœur, ajouta-t-il, est plus que jamais à ma patrie, et mon bras est prêt à exécuter vos ordres, quels qu'ils soient.

Comme l'émissaire achevait ces paroles, la porte du sanctuaire, située derrière l'autel, s'ouvrit, et un jeune homme, au teint cadavéreux, à l'œil profond et brillant d'une flamme ardente, s'élança vers le visiteur, qu'il serra dans ses bras.

— Ami, sois le bienvenu, s'écria-t-il.

Et, s'apercevant qu'Armisus et Thalieb le regardaient d'un air mécontent, il se hâta d'ajouter, en s'adressant aux deux vieillards :

— Pardonnez-moi de n'avoir point essayé de réprimer mon affection. Edwin et moi, nous avons grandi ensemble ; il est naturel qu'en nous revoyant, après plusieurs années d'absence, notre premier mouvement soit de réitérer nos témoignages de tendresse, si longtemps interrompus.

— Nous traitions de choses fort graves, dit le prêtre. Hehrbend, ton rôle exige de ta part plus d'empire sur toi-même.

Le jeune homme ne répondit pas à cette réflexion menaçante ; il s'assit en silence à côté de son ami. Hehrbend, qui, nous l'avons dit, avait été désigné par le Saxon pour lui succéder, n'avait pas quitté Armisus depuis lors, et avait presque toujours vécu dans le souterrain. Cette existence monotone, avec ses intermèdes sanglants, commençait à lui peser. Sa nature n'était pas moins perverse que celle du chef et du prêtre d'Irmensul ; mais il entendait faire le mal à sa manière et non point demeurer éternellement sous la tutelle de

deux hommes absolus, irrités par l'insuccès, et soupçonneux au dernier point. Armisus s'était aperçu le premier des dégoûts et des aspirations d'Hehrbend ; il avait d'abord observé en silence le jeune homme ; puis il l'avait averti sévèrement de veiller sur sa conduite. Hehrbend avait accueilli avec dédain les réprimandes ; de sorte qu'à l'époque de l'arrivée de l'agent d'Italie, les rapports du neveu de Thalieb avec Armisus étaient extrêmement tendus, et le Saxon ne pouvait tarder à laisser éclater son ressentiment.

Armisus parut hésiter s'il parlerait à l'émissaire en présence d'Hehrbend ; mais ayant sans doute réfléchi que le jeune Saxon connaissait ses plans depuis dix ans, et qu'il était trop tard pour se cacher de lui, il dit à l'agent :

— Es-tu solidement établi à la cour du roi d'Italie?

— Il m'a admis parmi ses leudes ; je le vois tous les jours ; il m'a déclaré dernièrement encore qu'il était content de mes services.

— Et toi, es-tu satisfait de ton séjour dans un pays étranger?

— Lors même qu'il me serait agréable de séjourner dans la Péninsule, je ne pourrais me plaire sous un maître qui est le fils de l'oppresseur de la Saxe. Je n'oublierai jamais que mon père et deux de mes frères ont péri sous le glaive des Francs ; et que le reste de ma famille a été déraciné du sol natal et transplanté sur les bords de l'Escaut.

— Bien ; je reconnais en toi un noble cœur.

Et, après une pause, le chef reprit :

— Es-tu disposé à frapper l'homme que je te désignerai?

— Ordonne, et tu verras si je suis fidèle.

— Eh bien, reprit Armisus, tu vas retourner en Italie promptement ; tu reverras Peppin, et tu le feras périr.

— Avec le poignard? demanda brièvement l'émissaire sans pâlir.

— Non ; avec le poison.

En même temps, il présenta à l'agent une petite fiole contenant quelques gouttes d'un liquide rouge.

— Prends, ajouta-t-il ; tu verseras cette liqueur dans la coupe ou dans les mets que goûtera le roi d'Italie. Ce poison ne laisse aucune trace ; pourvu que tu sois adroit, personne ne te soupçonnera ; le prince languira, sera pris de la fièvre, et, en quelques jours, il mourra comme si c'était de mort naturelle.

L'émissaire s'inclina devant le chef, et sortit du sanctuaire, après avoir juré, la main étendue vers la statue d'Irmensul, d'accomplir fidèlement sa redoutable mission.

A la fin de juillet de la même année, un courrier, couvert de sueur et de poussière, arrivait à bride abattue au palais d'Aix-la-Chapelle. En mettant le pied dans l'une des cours du palais impérial, son cheval s'affaissa et expira, car il était à bout de forces. Le messager, sans daigner s'occuper de son compagnon de route, demanda à être admis sur-le-champ en la présence de l'Empereur.

— Seigneur, dit-il au monarque d'une voix singulièrement triste, je vous apporte une nouvelle affligeante ; Dieu veuille vous accorder la force, la résignation !

— D'où viens-tu? interrogea l'Empereur avec l'accent de l'inquiétude.

— D'Italie, de la cour du roi Peppin.

— Comment va mon fils? s'écria Karl ; l'as-tu laissé en bonne santé?

Le courrier ne répondit pas ; mais une larme glissa sur sa joue bronzée et ruisselante de sueur.

— Parle, dit l'Empereur ; Peppin court-il quelque danger? n'est-il point malade?

— Hélas ! soupira le noble Franc.

— Achève ; ne me tiens pas davantage en suspens, reprit le prince. En quel état est mon fils ?

— Il n'est plus.

A ces paroles, l'Empereur s'affaissa sur son siége revêtu d'or, et demeura un instant plongé dans une profonde stupeur. Karl le Grand aimait tendrement ses enfants, et surtout ses fils, tous trois ses compagnons de gloire, et illustrés par de belles actions. Enfin les larmes jaillirent de ses yeux, et il fut quelque temps sans pouvoir parler. Quand sa douleur se fut un peu calmée, il demanda au courrier des détails sur cette mort prématurée.

— Peppin, disait-il, avait trente-six ans à peine ; il était de complexion robuste, réglé dans ses mœurs ; comment a-t-il été frappé ainsi subitement ?

— La fièvre l'a saisi, répliqua le messager, au retour d'une excursion dans les cantons malsains qui avoisinent la mer ; l'art et le dévouement des médecins ont été impuissants à le guérir, parce que cette maladie-là ne pardonne jamais.

Le récit du leude était vrai ; de sorte qu'il est permis de conclure que le hasard avait épargné un crime à l'émissaire d'Armisus. Peppin était vraiment mort de mort naturelle. Toutefois, l'agent du Saxon, de retour au sanctuaire d'Irmensul, se vanta d'avoir causé la mort du roi d'Italie, en versant dans sa coupe le poison qu'Armisus lui avait confié.

Un an plus tard, l'homme placé par le chef auprès de Karl, le fils aîné de l'Empereur, se présenta au souterrain mystérieux. Armisus lui prescrivit de faire périr le prince, celui-là même que le vieux monarque destinait à régner sur les Francs.

— Va, dit le Saxon à son agent ; sois aussi habile que ton confrère d'Italie ; verse le même poison dans

la coupe de Karl, et je te promets de grandes richesses à ton retour.

L'attentat devait se consommer au palais d'Aix-la-Chapelle, où le prince en ce moment résidait avec son père. Karl avait alors trente-neuf ans ; il atteignait la maturité de l'âge et du génie, car il ressemblait en tous points à son glorieux père ; il était comme lui de taille et d'aspect imposants ; les vieux compagnons de l'Empereur juraient qu'il revivait dans son fils. En outre, Karl possédait une haute et vaste intelligence. Seul parmi les fils de l'Empereur, il eût pu maintenir le grand Empire dans sa gloire et son intégrité. Or, dans les premiers jours de décembre de l'année 811, Karl, à la fin d'un frugal repas, comme il les faisait toujours, s'évanouit entre les mains de ses serviteurs. On le porta sur son lit, et quand il eut recouvré sa connaissance, il dit :

— Qu'on appelle l'Empereur ; je me sens frappé à mort.

Karl le Grand accourut au chevet du plus illustre et du plus aimé de ses fils, qu'il trouva expirant. Le vieil Empereur eut la force de maîtriser sa douleur pour interroger le mourant sur les causes du mal. Les réponses du prince firent naître des soupçons, et l'Empereur ordonna d'arrêter tous les antrustions de son fils. Mais on s'aperçut bientôt que l'un deux, celui-là même que nous avons vu au sanctuaire d'Irmensul, avait disparu. Le monarque, comprenant que s'il y avait un coupable, c'était le fugitif, prescrivit de relâcher les leudes et les serviteurs arrêtés.

Le soir, vers minuit, le prince Karl rendit le dernier soupir entre les bras de son père au désespoir. Il avait trente-neuf ans, et ne laissait point d'enfants.

Louis, roi d'Aquitaine, le troisième fils de l'Empereur, était voué comme ses frères à la mort par l'im-

placable Saxon ; mais le scélérat qui devait le faire périr eut peur ; il quitta la cour de Toulouse, et se réfugia dans des contrées inconnues pour échapper à la vengeance d'Armisus ; le Saxon triomphait ; il avait abreuvé de douleur la vieillesse de Karl le Grand ; mais il n'était pas satisfait : l'Empereur avait encore un héritier de ses vastes Etats et de sa gloire.

Cependant l'Europe déposait partout les armes, comme pour laisser le grand Empereur terminer en paix son illustre existence. En l'année 813, il tint une assemblée solennelle à Aix-la-Chapelle pour régler différentes affaires ; elle se termina par une imposante cérémonie. Karl avait mandé le roi d'Aquitaine et l'avait gardé tout l'été auprès de lui. Il consulta les évêques, les abbés, les comtes et les grands du peuple franc, et leur demanda s'il leur plaisait qu'il transmît son titre d'Empereur à son fils Louis. Ils y consentirent tous d'un commun accord, et le peuple accueillit cet acte avec faveur. L'Empereur donc, le dimanche venu, se revêtit des habits royaux, mit sa couronne sur sa tête, se rendit à l'église qu'il avait bâtie, et fit placer une autre couronne d'or sur le principal autel, consacré à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après avoir longtemps prié avec son fils, il lui parla devant toute la multitude des évêques et des grands, l'avertissant d'aimer et de craindre Dieu sur toutes choses, de témoigner toujours une miséricorde inépuisable à ses proches ; d'honorer les prêtres comme ses pères, d'aimer le peuple comme ses enfants, de forcer les superbes et les méchants à rentrer dans la voie du salut, d'être le consolateur des moines et des pauvres ; puis il l'interrogea s'il voulait obéir à ces préceptes. Louis répondit qu'il obéirait volontiers avec l'aide de Dieu. Alors son père lui ordonna de prendre la couronne qui était sur l'autel, et de la poser sur son front de ses propres mains, ce

qu'il fit. Après quoi, la messe entendue, ils retournèrent au palais, le père étant soutenu par son fils [1].

Karl-le-Grand rendit grâces à Dieu en disant avec David : « Béni soyez-vous, Seigneur, qui avez fait asseoir aujourd'hui mon fils sur mon trône. »

Peu de temps après, au mois de novembre, l'Empereur renvoya son fils, chargé de présents magnifiques ; ils se séparèrent en pleurant, comme s'ils eussent prévu qu'ils ne se reverraient plus.

Les chroniqueurs racontent que dans les derniers jours du grand règne le ciel annonça par des prodiges la fin de l'Empereur. Le portique situé entre l'église et le palais d'Aix-la-Chapelle s'écroula ; par un temps serein, Karl vit la flamme du ciel circuler autour de lui, tuer son cheval, rompre l'agrafe de sa saie et son baudrier, et lancer au loin son javelot. Un tremblement de terre agita la ville d'Aix ; la foudre tomba sur l'église, et abattit la boule d'or qui la dominait ; le gigantesque pont de Mayence, dont la construction avait duré dix années entières, fut totalement brûlé en trois heures.

Karl passa cependant comme d'habitude le reste de l'automne à chasser dans les Ardennes ; mais ses forces déclinaient de jour en jour. A son retour à Aix, il fut pris de la fièvre au sortir du bain et forcé de se mettre au lit ; il essaya, selon son habitude, de repousser le mal par l'abstinence de nouriturre ; mais à la fièvre se joignit bientôt la pleurésie, et, le septième jour après qu'il se fut mis au lit, ayant reçu la sainte communion et recommandant son esprit au Seigneur, il mourut doucement. C'était le 28 janvier 814, à neuf heures du matin. Il était dans la soixante-douzième année de sa vie et la quarante-septième de son règne. Son corps, solennel-

(1) Eginhard, chronique de Moissac, etc., traduct. de H. Martin.

lement lavé et embaumé, fut inhumé le jour même de sa mort dans la basilique qu'il avait fondée à Aix, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère ; on l'assit sur un siége d'or, sous la voûte du caveau sépulcral, avec une épée d'or à son côté, un Evangile d'or dans ses mains et sur ses genoux, la tête haute et ceinte d'un diadème d'or, dans lequel était inséré du bois de la sainte Croix. On remplit son sépulcre d'aromates, de baume, de musc et d'une grande quantité d'or ; on revêtit son corps des vêtements impériaux, on couvrit sa face d'un suaire sous le diadème, on posa sur sa chair le cilice qu'il avait coutume de porter, et, par-dessus ses vêtements impériaux, on lui passa la pannetière dorée dont il se servait quand il allait à Rome. On mit aussi devant lui son sceptre d'or béni par le Pape Léon ; puis on ferma et on scella son sépulcre, et l'on éleva au-dessus une arcade dorée, sur laquelle était son image avec cette inscription :

« Sous ce tombeau gît le corps de Karl, grand et orthodoxe Empereur, qui accrut glorieusement le royaume des Francs, et le gouverna heureusement pendant quarante-sept années. »

Nul ne saurait dire quelles plaintes et quel deuil il y eut à cause de lui par toute la terre ; chez les païens eux-mêmes, on le pleura comme le père du monde.

Cependant, à Aix-la-Chapelle même, il y eut des hommes qui, loin de verser des larmes sur la fin du plus grand des mortels, se réjouirent de le voir descendre dans la tombe. A la nouvelle que Karl agonisait, le Saxon Armisus avait voulu jouir de la disparition du prince qu'il haïssait de toutes les puissances de son âme. Il accourut à la cité impériale, se glissa jusque dans le palais, et vit le héros couché sur son lit funèbre ; il assista de même à sa sépulture, et au

moment où le marbre funéraire retomba sur la dépouille illustre de l'Empereur, il murmura :

— Irmensul l'emporte aujourd'hui ; il ne reste plus rien de Karl !

— Tu te trompes, misérable, riposta une voix indignée à ses côtés, l'œuvre du héros subsiste tout entière. La barbarie ni le paganisme ne souilleront plus les vastes territoires annexés à son Empire.

— C'est ce que nous verrons, répliqua le Saxon en étouffant une exclamation de rage.

Il avait reconnu Néraïse, la fille de Tassilon.

Armisus et ses compagnons quittèrent sur l'heure Aix-la-Chapelle, et se retirèrent chez les hommes du Nord. Dans la nuit qui précéda la mort de Karl le Grand, un tremblement de terre avait comblé le sanctuaire d'Irmensul, enseveli le prêtre et la statue du Dieu.

FIN.

TABLE.

Tournai, typ. H. Casterman.



